Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tyrrell Esq.

62

20 tomes en
2 volumes
(reliures différentes)

950

C575

Eccl. Mis. L.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

I. RECUEIL.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë Saint Jacques, proche Saint Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

R 31775
27 + 29.

AUX

JESUITES DE FRANCE.

MEs Reverends Peres,

Je vous fais part de quelques Lettres qu'on a reçûës depuis peu de nos Peres, qui ſont à la Chine, & dans nos autres Miſſions des Indes Orientales. Ceux à qui elles ont été écrites, me l'ont permis. Ils l'ont meſme ſouhaité pour

vous engager à loüer Dieu avec eux, des benedictions qu'il donne aux ſaints travaux de nos Freres, qui ſont à l'autre extremité du monde.

Outre le zele de la gloire de Dieu, & l'intereſt que tous les membres de la Compagnie doivent prendre, à ce qui regarde le Corps, ceux qui parlent, ou dont on parle ici, nous ſont unis d'une maniere particuliere. Nous les avons connus, nous avons veſcu avec eux, il eſt bien conſolant de ſçavoir qu'en ſi peu d'années ils ayent déja fait de ſi grands fruits, & qu'ils ſoient en état avec la grace de Dieu d'en faire de beaucoup plus grands. Perſua-

dé que ces premieres Lettres vous ſeront auſſi agreables qu'elles ſont édifiantes, je m'engage volontiers à vous en envoyer de ſemblables à meſure qu'on les recevra.

Quelque grande qu'ait été dans noſtre Compagnie, dés le temps de ſaint Ignace & de ſaint François Xavier, cette ardeur pour les Miſſions Etrangeres, qui eſt comme l'ame & l'eſprit de noſtre Inſtitut: Vous ſçavez mieux que moi que bien loin de s'y eſtre rallentie, elle s'y eſt conſervée, par la miſericorde de noſtre Seigneur, dans toute ſa force, & qu'elle s'eſt meſme en quelque ſorte accruë parmi nous en ces derniers temps.

Il y a prés d'un ſiécle que les Jeſuites de France ont eu le bonheur de porter la Foi, ou de travailler à la maintenir & à l'augmenter tous les jours dans les Iſles & dans la Terre-Ferme de l'Amerique Meridionale, dans les Païs les plus ſauvages du Canada & de l'Amerique Septentrionale, & dans tous les Royaumes du Levant [a], *où elle eſt opprimée & perſecutée par l'infidelité & par le ſchiſme. Mais comme ſi ces grands Païs euſſent été des bornes trop étroites à leur zele, ils ont cherché encore à l'étendre plus loin.*

a Dans la Grece, l'Anatolie, les Iſles de l'Archipel, la Syrie, l'Egypte, l'Armenie, & la Perſe.

Il se trouva, il y a prés de cinquante ans, (1658.) une occasion d'aller à la Chine, & dans les Royaumes voisins, & de tenter mesme l'entrée du Japon, où la fureur des Tyrans desoloit cette Eglise autrefois si florissante. Un trés grand nombre de Jesuites de toutes les Provinces de France s'offrirent pour une si sainte expedition. Mais comme le nombre qu'on demandoit étoit limité, on n'en choisit que vingt, qui ont consommé leur vie dans les travaux les plus penibles de l'Apostolat.

Une infinité d'autres animez du même esprit & du mesme zele, ont depuis soupiré aprés ces

meſmes Miſſions. Mais quoique la moiſſon fût trés-abondante, & le champ trés-vaſte & trés-capable d'occuper un plus grand nombre d'Ouvriers Evangeliques que toute l'Europe n'en peut fournir, ils ont eu la douleur de mourir ſans voir que de loin cette terre de benediction, que Dieu ſembloit leur promettre.

Une Lettre du fameux Pere Ferdinand Verbieſt, pleine de ce feu divin, que le Sauveur a apporté au monde, & qu'il a communiqué à ſes Apôtres, ralluma encore plus vivement ce zele dans tous les cœurs. Nous eûmes la conſolation de voir des hommes d'un mérite diſtingué, & d'une

capacité reconnuë, ſe preſenter à l'envi en chaque Province, pour aller ſacrifier leur vie & leurs talens à la gloire de la Croix du Sauveur.

Cette Lettre ayant fait les meſmes impreſſions ſur l'eſprit d'un Miniſtre [a] ſage & zelé pour les intereſts de la Religion, il regarda la converſion de la Chine comme une entrepriſe des plus glorieuſes à la France qu'on puſt faire du Regne du Roy. Comme il travailloit alors à perfectionner les Sciences & les Arts, & qu'il ſçavoit que les Chinois ſe piquent de ces connoiſſances plus que nulle autre Nation du

[a] Feu Monſieur Colbert.

monde, il crut que rien n'étoit plus capable de donner aux sciences & aux arts un nouveau lustre que la communication des découvertes qu'on pourroit faire à la Chine, & que rien en même temps ne seroit plus propre à faire recevoir l'Evangile à la Chine, que d'y envoyer des hommes qui fussent également zélez pour le salut des ames, & habiles dans les Sciences de l'Europe.

La mort de ce grand homme retarda l'execution d'un si noble projet; mais le zele de ceux sur qui on avoit jetté les yeux pour une si grande entreprise, ne s'éteignit pas. On l'éprouva quelques années aprés; lorsqu'un au-

tre Ministre [a] *animé du mesme esprit & de la mesme ardeur que le premier, voulut se servir de l'occasion de l'Ambassade qu'on envoyoit à un des plus puissans Rois des Indes* [b], *pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des Ouvriers Evangeliques aux Superieurs de nostre Compagnie : Et comme tous nos Colleges, & sur tout ceux où les Jesuites font leurs études de Theologie, sont comme autant de saintes Academies des vertus & des sciences propres à former des hommes Apostoliques, & comme autant de fervens Seminaires des Missions Etrange-*

a Feu M. de Louvois.
b Le Roy de Siam.

res, on trouva à Paris dans le ſeul College de LOUIS LE GRAND *un beaucoup plus grand nombre de Miſſionnaires qu'il n'y avoit de places à remplir ſur les Vaiſſeaux.*

On en choiſit ſix [a] *que leur vertu & leur habileté dans les Mathematiques rendoient propres pour cet important deſſein. Le merite de ces premiers Miſſionnaires fit qu'on en demanda bien-tôt un plus grand nombre. Sa Majeſté eut la bonté d'en envoyer quinze autres. Ceux-ci furent ſuivis quelque temps aprés par plus de ſoixante, qui ſont répandus dans les vaſtes Provinces*

a Les Peres de Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet, & Viſdelou.

de la Chine, & dans presque tous les Royaumes des Indes [a], *comme vous le verrez par la lecture des Lettres que je vous envoye.*

Vous n'y verrez pas tous les travaux, toutes les persecutions qu'ils ont eu à souffrir, ni tous les dangers auſquels ils ſe ſont vûs mille fois expoſez; ils ne nous en écrivent ordinairement que ce qu'ils ne peuvent abſolument nous cacher. Mais je croirois trahir la cauſe de Dieu, & rallentir le zele de pluſieurs d'entre vous, ſi en attendant l'occaſion de vous en faire un plus grand détail, je ne

a Dans le Tonquin, le Bengale, le Maduré, à la Côte de Coromandel, & à Surate dans les Etats du Grand Mogol.

vous disois en peu de mots ce que nous en apprenons d'ailleurs. Je sçai que l'amour de la Croix & l'esperance mesme du martyre sont comme le premier attrait, par lequel Dieu appelle un grand nombre de Missionnaires, & vous avez connu comme moi plusieurs de nos Freres, qui dans la resolution de se consacrer aux Missions, n'ont rien vû qui les déterminât à l'une plustôt qu'à l'autre, que l'esperance d'y trouver plus de souffrances & de dangers.

De plus de quatre-vingt Missionnaires François, qui sont partis depuis quinze ou seize ans pour la Chine, & pour les Indes Orientales, vous sçaurez donc que plu-

sieurs ont fait naufrage [a] *; que des maux contagieux contractez au service des Soldats & des Matelots malades sur les Vaisseaux, ou des Chrétiens & des Infidelles dans les Terres, en ont emporté un grand nombre* [b]*, que d'autres ont été long-temps empriſonnez,* [c] *&*

a Ceux qui ſont morts dans les naufrages.

Les Peres Barnabé, Nivet de Thionville, & Philippes Avril.

b Ceux qui ſont morts en chemin ou dans les travaux des Miſſions, ou de maladies contractées au ſervice des malades.

Les Peres Rochette, de Serlu, de S. Martin, Richaud, Ducha, de Beze, Archambaud, Marcel le Blanc, Maximin Michel, Paregaud, Geneix, de S. Leu, Burin, Dolzé, & le Frere Daudy.

c Ceux qui ont ſouffert de longues & de rudes priſons.

Le Pere de la Breüille à Siam. Le Pere d'Eſpagnac mort au Pegou dans les fers. Les Peres Tachard, de Beze, Coluſſon, Marcel le Blanc, Comilh, Pierre Martin, Beauvollier, & le Frere Moricet.

ont enduré dans les fers plusieurs mauvais traitemens de la cruauté des Payens & des Heretiques; vous pouvez aisément vous figurer à combien d'autres croix est exposé un Missionnaire, qui entre dans un Païs, dont il ne sçait ni la Langue, ni les mœurs, ni les Coûtumes, ausquelles cependant il est obligé de se conformer pour le vivre, pour le vestir, & pour les autres manieres qui regardent la societé civile. Mais Dieu seul connoist les persecutions que leur suscite l'ennemi du salut des hommes. On peut dire en quelque maniere que saint Paul ne raconte rien des siennes, qui ne convienne en partie à tous

nos Missionnaires, & peut-estre en tout à quelques-uns d'eux en particulier.

Les Lettres de nos Peres vous apprendront la seule chose qui puisse les dédommager de tant de travaux & de souffrances. Ils convertissent chaque année plusieurs milliers d'Infidelles, & quoique leur vie soit tres-penible & tres-austere, Dieu l'assaisonne de tant de consolations, qu'ils craignent que cela n'emporte une partie trop considerable de leur récompense.

Quelque zele qu'on puisse avoir pour procurer à ceux qui portent ainsi le poids de la chaleur & du jour, les petits soulagemens qui leur sont necessaires, le nom-

bre des Ouvriers eſt ſi grand, qu'on ne peut pas ſuffire à les entretenir. Pour contenter la ſainte ardeur de pluſieurs qui demandoient à partir, & pour ſatisfaire aux beſoins des Peuples qui nous appelloient, on a été obligé d'envoyer un grand nombre de Miſſionnaires ſur les ſeuls fonds de la Providence, & comme les établiſſemens qu'on a faits, ſont en aſſez grand nombre, il a fallu les partager en deux Viee-Provinces Françoiſes, l'une à la Chine, & l'autre dans les Indes Orientales.

Ce ne ſont encore ici, Mes Reverends Peres, que les prémices des fruits de ces etabliſſemens naiſſans que nous vous preſentons.

Nous vous conjurons de nous aider par vos vœux, par vos prieres, & par vos ſacrifices, à en obtenir dans la ſuite de la miſericorde de Dieu, de beaucoup plus conſiderables. Les Fidelles inſtruits par vos ſoins de ce qui ſe paſſe dans nos Miſſions, voudront bien contribuer par leurs ſaintes liberalitez, à l'entretien des Ouvriers Evangeliques, & ſur tout à la Fondation des Catechiſtes, dont chaque Miſſionnaire a beſoin pour diſpoſer par leur moyen en meſme temps & en divers endroits, pluſieurs Infidelles au ſaint Bapteſme. Vous verrez que nos Peres recommandent avec de grandes inſtances de leur en procurer, & qu'ils s'ou-

blient eux-mesmes pour ne penser qu'à ce qui est de plus necessaire au bien de leurs Eglises.

Quelle consolation ne sera-ce pas pour ceux que leur famille ou leurs affaires attachent en Europe, & que leur zele porte quelquefois en esprit jusques dans nos Missions, d'avoir un homme qui travaille en leur place, & avec qui ils puissent partager la gloire d'avoir gagné chaque année cinq ou six cens Infidelles à JESUS-CHRIST. *Car on nous assure qu'il n'est presque point de Missionnaire qui n'en convertisse à peu prés ce nombre, & souvent mesme davantage. Je n'apporterai point ici les motifs pressans, qui pour-*

roient engager les perſonnes qui ont quelque confiance en vous, à s'intereſſer à une œuvre ſi ſainte & ſi importante : le beſoin de ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour ſes pechez ; la neceſſité de lui rendre ame pour ame, quand par une vie peu reglée, on lui en a débauché quelqu'une ; tant de dépenſes inutiles dans un ſiécle où l'on a porté le jeu, la bonne chere, & le luxe juſqu'à des excés énormes ; l'obligation où l'on eſt de faire un ſaint uſage de ſes biens, & de pratiquer les bonnes œuvres. Pluſieurs en font qui ſont loüables & ſaintes à la verité, mais qui ne vont qu'au ſoulagement d'une miſere paſſagere, au lieu qu'il s'agit

ici de ſauver des ames, & de les rendre heureuſes pour toute l'éternité. La moindre épargne ſuffiroit ſouvent pour entretenir dans les Miſſions pluſieurs Ouvriers, qui travailleroient ſans relâche à la converſion de ces vaſtes Païs enſevelis depuis tant de ſiécles dans les tenebres du Paganiſme.

Que ne devons nous-pas eſperer, pour peu que nous ſoyons ſe courus, des ſuites de cette entrepriſe, qui malgré tant de révolutions, tant de perſecutions & tant d'obſtacles ſuſcitez de toutes parts, & ſouvent des endroits meſmes, d'où l'on avoit crû devoir eſperer le plus de ſecours & de protection, a fait de ſi merveilleux progrés ? & ſi en

quinze années de tempeſtes & d'orages nos Freres ont eu le bonheur d'avancer ſi fort ce grand ouvrage de la grace, que ne doit-on point attendre dans des temps plus tranquilles, & dans des conjonctures plus favorables, lorſque la bonne œuvre ſera plus connuë & plus goûtée des fidelles, comme elle ne peut manquer de l'eſtre de plus en plus par tous ceux qui aiment Dieu & ſon Egliſe.

Nous ne manquerons pas au reſte, avec la grace de Dieu, d'Ouvriers propres à ce grand ouvrage. Nous ſommes ſeurs, Mes Reverends Peres, d'en trouver parmi vous d'excellens & en trés-grand nombre, dés que nous marquerons

que le Seigneur en a beſoin. Mais ceux que leur âge, leur ſanté, ou l'ordre de leurs Superieurs arrêtent en Europe, peuvent n'eſtre guéres moins utiles aux Miſſions que tous les autres, en prenant la parole pour tant de Peuples abandonnez, qui crient qu'on envoye à leur ſecours, mais qui ne peuvent ſe faire entendre de ſi loin; leur neceſſité n'en eſt que plus digne de compaſſion. Je vous la recommande de tout mon cœur, & je ſuis dans l'union de vos ſaints ſacrifices avec tout le reſpect poſſible,

MES REVERENDS PERES,

Voſtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur, CHARLES LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS.

LETTRES

LETTRE

DU

P. MARTIN,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. DE VILLETTE, de la même Compagnie.

A Balassor, dans le Royaume de Bengale, le 30. Janvier 1699.

MON REVEREND PERE, *P. C.*

On m'a mis entre les mains les Lettres que vous vous êtes

donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaiſir que j'ay reſſenti en recevant ces marques de vôtre cher ſouvenir. Il eſt plus doux que vous ne penſez d'apprendre dans ces extrémitez du monde que nos amis ne nous oublient point, & que pendant que nous combattons, ils levent les mains au Ciel, & nous aident de leurs prieres. J'en ay eu, je vous aſſure, un tres-grand beſoin depuis que je vous ay quitté, & je me ſuis trouvé dans des occaſions qui vous paroîtroient bien délicates, & bien difficiles, ſi je pouvois vous les marquer ici.

Je ſuis venu dans les Indes par l'ordre de mes Superieurs. Je vous avoüeray que je n'ay eu aucun regret de quitter la

Perſe, mon attrait étant pour une autre Miſſion, où je croyois qu'il y avoit encore plus à ſouffrir & plus à travailler. J'ay trouvé ce que je cherchois plûtôt que je n'euſſe penſé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, & retenu priſonnier pour n'avoir pas voulu faire profeſſion du Mahometiſme. Quelque envie qu'euſſent ces Infidelles de ſçavoir qui nous étions le P. Beauvollier, mon Compagnon, & moy, ils n'en purent venir à bout, & ils crurent toûjours que nous étions de Conſtantinople. Ce qui les trompoit, eſt qu'ils nous voyoient lire des Livres Turcs & Perſans. Nous les laiſſâmes dans cette erreur, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux s'aviſa d'exiger de nous la profeſſion de leur mau-

dite Secte. Alors nous nous déclarâmes hautement pour Chrétiens, mais toûjours ſans dire nôtre Païs. Nous parlâmes même tres-fortement contre leur impoſteur Mahomet; ce qui les mit de ſi mauvaiſe humeur contre nous, qu'ils ſaiſirent le Vaiſſeau, quoiqu'il appartinſt à des Maures. Ils nous menerent à terre, & nous mirent en priſon. Ils nous firent comparoître pluſieurs fois le Pere & moy devant les Magiſtrats, pour tâcher de nous ſéduire; mais nous trouvant toûjours, par la miſericorde de Dieu, fermes & conſtans, ils ſe laſſerent enfin de nous tourmenter, & envoyerent un exprés au Gouverneur de la Province pour ſçavoir ce qu'ils feroient de nous. On leur or-

donna de nous mettre en liberté, pourvû que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Europeans. Ils ne soupçonnerent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toûjours Turc, & que le Pere Beauvollier ne lisoit que des Livres Arabes, & moy des Livres Persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes dans cette occasion de souffrir la mort pour la gloire de son saint Nom, & nous en fûmes quittes pour la prison, & pour quelques autres mauvais traitemens.

De là nous vinsmes à *Surate*, [a] où le P. Beauvollier demeura pour être Superieur de

[a] Cette Ville est la plus fameuse des Indes pour le commerce. Elle appartient au Grand Mogol.

la Maiſon que nous y avons. Pour moy je ne m'y arrêtai pas, mais je paſſai dans le *Bengale*, aprés avoir couru riſque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandois.

Si-tôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume, qui eſt ſous la domination des Mahometans, quoique preſque tout le Peuple y ſoit Idolâtre, je m'appliquai ſerieuſement à apprendre la Langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai aſſez habile pour pouvoir me déguiſer, & me jetter dans une fameuſe Univerſité de Brames. [a] Comme nous n'avons eu juſqu'à preſent que de fort legeres connoiſſances de leur Religion, nos Peres ſouhaitoient que j'y demeuraſſe deux ou trois ans pour pou-

[a] Ce ſont les Docteurs des Indiens.

voir m'en instruire à fond. J'en avois pris la résolution, & j'étois prest de l'executer, lors qu'il s'éleva tout-à-coup une furieuse guerre entre les Mahometans & les Gentils. Il n'y avoit de seureté en aucun lieu, sur tout pour les Europeans. Mais Dieu dans l'occasion donne une force qu'on ne comprend pas, je n'apprehendois presque pas le danger; ce qui porta mes Superieurs à me permettre d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa*, [a] où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser prés de cent personnes, dont quelques unes passoient l'âge de soixante ans.

J'esperois avec la grace de Dieu faire dans la suite une

[a] Ce Royaume est sur le Golphe de Bengale en deçà du Gange.

recolte plus abondante ; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espece de Paroisse érigée dans la principale habitation que la Royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne manque pas d'Ouvriers, nos Superieurs resolurent de m'envoyer avec trois de nos Peres à *Pondichery*, [a] l'unique Place un peu fortifiée que les François ayent dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandois s'en rendirent les Maîtres. Nous y avons une assez belle Eglise, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les François rentreront dans la Place.

[a] Elle est située sur la Côte de Coromandel.

Nous ferons là, mon cher Pere, à la porte de la Mission de *Maduré*, [a] la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jesuites presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits & des peines incroyables. Ces Peres me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pû disposer de moy, j'aurois pris volontiers ce parti, mais nos Superieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de nôtre côté des Missions Françoises, & que dans ces vastes Roïaumes nous occupions les Païs que nos Pe-

a Maduré est un Royaume situé au milieu des Terres dans la grande Peninsule, qui est en deçà du Gange.

res Portugais ne peuvent cultiver à cauſe de leur petit nombre. C'eſt ce que nôtre Superieur General le R. P. de la Breüille, qui eſt preſentement dans le Royaume de *Siam*, vient de me marquer dans ſa derniere Lettre. Il me charge de la Miſſion de *Pondichery*, & me fait eſperer qu'en peu de temps il me permettra d'entrer dans les Terres, ce que je ſouhaite depuis long-temps.

Par les dernieres Lettres qu'on a reçûës d'Europe, on mande qu'on me deſtine pour la Chine ; mais je renonce ſans peine à cette Miſſion, ſur la parole qu'on me donne de me faire paſſer inceſſamment dans celle de *Maduré*, qui a, je vous l'avouë, depuis long-temps bien des charmes pour

moy. Dés que j'étois en Perse, je portois souvent mes vœux vers ce Païs-là, sans avoir alors aucune esperance de les voir exaucez. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens & conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toûjours senti croître & s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, & qu'il s'y en fait tous les jours un trés-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le P. Bouchet qui y travaille depuis dix ou douze ans, nous écrit que cette der-

niere année il en a baptisé deux mille pour sa part, & qu'en un seul jour il a administré ce Sacrement à trois cens; ensorte que les bras lui tomboient de foiblesse & de lassitude. Au reste, ce ne sont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'aprés trois & quatre mois d'instruction & de grandes épreuves : Mais quand une fois ils sont Chrétiens, ils vivent comme des Anges, & *Maduré* paroît une vraye image de l'Eglise naissante. Ce Pere nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les Confessions de plusieurs Villages sans y trouver personne coupable d'un peché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoûte-t-il, que ce soit l'ignorance ou la honte

qui les empêche d'ouvrir leur conſcience à ce ſacré Tribunal ; ils s'en approchent auſſi-bien inſtruits que des Religieux, & avec une candeur & une ſimplicité de Novices.

Le même Pere marque qu'il eſt chargé de la conduite de plus de trente mille ames, de ſorte qu'il n'a pas un moment de repos, & qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui ſeroit impoſſible auſſi-bien qu'aux autres Peres, veu leur petit nombre, de vacquer à tout par eux-mêmes. C'eſt pourquoi ils ont chacun huit, dix, & quelquefois douze Catechiſtes, tous gens ſages & parfaitement inſtruits de nos Myſteres & de nôtre ſainte Religion. Ces Catechiſtes precedent les Peres de quelques

jours, & disposent les Peuples à recevoir les Sacremens ; ce qui en facilite beaucoup l'administration aux Missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joye & de consolation, quand on voit l'empressement qu'ont ces Peuples pour la parole de Dieu, le respect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de pieté, le zele qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours necessaires au salut, pour se prévenir dans leurs besoins, pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrez merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres Peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Europeans, qui ont

gâté & corrompu par leurs débauches & par leurs mauvais exemples toute la Chrétienté des Indes. Leur vie eſt extrémement frugale, ils ne font point de commerce, ſe contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre & pour ſe vêtir.

La vie des Miſſionnaires ne ſçauroit être plus auſtere ni plus affreuſe ſelon la nature. Ils n'ont pour tout habit qu'un Langotin, qui eſt une longue piece de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des Sandales bien plus incommodes que les Soques des Recollets ; car elles ne tiennent que par une eſpece de groſſe cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chauſſure. On a toutes les pei-

nes du monde à s'y accoûtumer. Ils s'abſtiennent abſolument de pain, de vin, de toutes ſortes de viandes, & même de poiſſon. Ils ne peuvent manger que du ris & des légumes ſans nul aſſaiſonnement, & ce n'eſt pas une petite peine de conſerver un peu de farine pour faire des Hoſties, & ce qu'il faut de vin pour celebrer le ſaint Sacrifice de la Meſſe. Ils ne ſont pas connus pour être Europeans : ſi l'on croyoit qu'ils le fuſſent, il faudroit qu'ils quittaſſent le Païs ; car ils n'y feroient abſolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Europeans a plus d'une raiſon. On a fait ſouvent de grandes violences dans leur Païs : Ils ont vû des exemples affreux de toutes ſortes de débauches

& de vices ; mais ce qui les frappe particulierement, c'est que les *Franquis*, ainsi qu'ils les nomment, mangent de la chair, chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infâmes ceux qui le font.

Ajoûtez à cette rigueur de vie des Missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont-là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses precieuses. Il faut qu'ils portent & qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames*, c'est à-dire, Docteurs, venus du Nord pour enseigner

la Loi du vrai Dieu. Quoy qu'ils ſoient obligez de pratiquer une pauvreté trés-rigoureuſe, & qu'il faille peu de choſe pour leur perſonne, il leur faut neanmoins d'aſſez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catechiſtes, & ſubvenir à une infinité de frais & d'avanies qu'on leur fait. Ils ſouffrent ſouvent de veritables perſecutions. Il n'y a gueres que quatre ans qu'un de nos plus celebres & ſaints Miſſionnaires fut martyriſé. [a] Un Prince de *Maravas* [b] lui fit couper la tête, pour avoir prêché la Loi de JESUS-CHRIST. Helas, oſerois-je jamais eſperer une telle faveur ? je vous conjure, Mon trés-cher Pere,

[a] Le V. P. Jean de Brito.

[b] C'eſt un petit Royaume qui eſt entre le Maduré & la Côte de la Pêcherie.

de ne cesser par vous-même & par vos amis, de demander à Nôtre Seigneur qu'il me convertisse veritablement à lui, & que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante Mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voye du Seigneur, qui vouluſſent contribuer dans ce Païs à sa gloire, en y fondant la pension de quelques Catechistes, je vous assure devant Dieu, que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un Catechiste nous coûte

par an dix-huit ou vingt écus (c'eſt beaucoup pour nous, c'eſt peu de choſe en France) & nous pouvons compter que chaque Catechiſte gagne par an à JESUS-CHRIST cent cinquante ou deux cens ames. Mon Dieu, il y a tant de perſonnes zelées qui donneroient volontiers leur ſang pour en retirer une ſeule des mains du Démon; du-moins on le dit ſouvent au pied de l'Oratoire: ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un ſi petit ſecours aider à remplir la Bergerie de JESUS-CHRIST. Je connois vôtre zele pour la converſion des ames, Mon trés-cher Pere; vous vous étiez ſacrifié pour aller en Grece ramener à ſon Troupeau les pauvres Schiſmatiques qui s'en ſont ſeparez depuis ſi

long-temps : Vôtre ſanté foible obligea les Superieurs de vous faire retourner ſur vos pas : Vous aurez ſans doute rapporté dans vôtre Province tout le zele qui vous en avoit fait ſortir ſi genereuſement : appliquez-le, je vous conjure, ce zele qui vous devore, à nous procurer des Miſſionnaires & des Catechiſtes. Je n'avois pas juſqu'ici écrit une ſeule Lettre pour inviter perſonne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point ſur mon paſſage de moiſſon qui n'eût aſſez d'Ouvriers. Maintenant que je découvre des campagnes entieres dans une parfaite maturité, des Infidelles par milliers, qui ne demandent qu'à être inſtruits ; je crie de toutes mes forces qu'on nous envoye

d'Europe des ſecours d'hommes & d'argent, de bons Miſſionnaires & des fonds pour leur donner des Catechiſtes ; & je me crois obligé en conſcience d'interreſſer dans une ſi bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois perſonne, Mon Reverend Pere, qui puiſſe mieux que vous entrer dans de ſi pieux deſſeins. Si vous nous trouvez quelques ſecours envoyez-les à Paris, au Pere qui a ſoin de nos Miſſions des Indes Orientales & de la Chine.

Le P. Bouvet a amené à la
1698. Chine l'année paſſée une floriſſante recruë de Miſſionnaires. L'Eſcadre du Roy en a apporté ici une petite troupe, mais trés choiſie, qui eſt deſtinée auſſi pour ce vaſte

Empire. Elle est composée des Peres Fouquet, Pelisson, & d'Entrecolle, & des Freres Rhodés & Fraperie, qui sont trés-habiles dans la Medecine. Ils valent tous infiniment, & méritent veritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le Pere d'Entrecolle s'est fait admirer par son zele & par sa charité dans le Vaisseau sur lequel il a passé. L'Escadre du Roy a été affligée dans les Indes d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a peri, j'étois à cent lieuës du lieu où elle est venuë aborder. Aussi tôt que j'appris un si grand malheur, je me jettai dans une Chaloupe avec le P. d'Entrecolle, pour aller la secourir. A nôtre arrivée nous trouvâmes deux Aumô-

niers morts, tous les Chirurgiens des Vaiſſaux morts auſſi ou malades ; de ſorte qu'il nous fallut pendant deux mois ſervir de Medecins, de Chirurgiens, d'Aumôniers, & d'Infirmiers. La *Mouſſon* [a] preſſa le P. d'Entrecolle de partir avec le P. Fouquet & le Frere Fraperie, qui étoient auſſi venus depuis nous au ſecours des Vaiſſeaux du Roy ; de ſorte que je me trouvai preſque ſeul pendant aſſez long-temps, ayant ſur les bras plus de cinq cens malades, dont pluſieurs étoient attaquez de maladies contagieuſes. Deux autres de nos Peres vinrent enſuite partager un ſi ſaint travail, & pro-

[a] C'eſt la Saiſon propre pour aller des Indes à la Chine, lorſque les Vents d'Oüeſt ſoufflent.

fiter

frer d'une occaſion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de ſervir ſi utilement les François nos chers compatriotes.

La main de Dieu s'eſt fait ſentir bien vivement ſur eux: c'eſt une eſpece de miracle qu'on ait pû ſauver les Vaiſſeaux du Roy, je ne dis pas tous, car l'Indien un des plus beaux alla s'échoüer ſur les Côtes du *Pegou*, [a] où les autres prirent la maladie. Il n'y a eu que celui qui ſe ſepara pour porter à *Merguy*, [b] les Peres Taſchard & de la Breüille qui ait été exempt d'accident. Un ſi grand fleau a touché pluſieurs de ceux qui étoient

[a] C'eſt un Royaume qui eſt à la Côte Orientale du Golphe de Bengale.

[b] C'eſt une Ville du Royaume de Siam, ſur le Golphe de Bengale.

ſur la Flotte, & a ſervi à les mettre dans la voye du ſalut. Il y avoit quelques nouveaux Convertis qui étoient plus attachez à leurs erreurs que jamais, j'ai eu la conſolation de recevoir leur abjuration, & de les voir mourir avec de grands ſentimens de componction & de pénitence. L'Eſcadre, quoique diminuée d'un Vaiſſeau, eſt preſentement en bon état.

Nous allons en peu de jours prendre poſſeſſion de *Pondichery*. Dieu me faſſe la grace de n'y reſter qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la Langue du Païs, qui m'eſt neceſſaire pour ma chere Miſſion de *Maduré*. Cette Langue eſt toute differente du Turc, du Perſan, du Maure & du Bengale, que

j'ai déja appriſes Le Perſan & le Maure me ſerviront beaucoup, à cauſe d'un grand nombre de Mahometans, qui ſont répandus dans les Terres. La Langue Portugaiſe me ſera encore neceſſaire pour traiter avec nos Peres de cette Nation. J'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me ſuis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui ſe trouverent abandonnez de leur Paſteur pendant plus de ſix mois. Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint Thomé* [a] de publier le Jubilé, & de le leur faire gagner. Ces bonnes gens ne ſçavoient ce que c'étoit que Jubilé; je travaillai pendant plus d'un mois

[a] Cette Ville qu'on appelle auſſi *Meliapor*, eſt ſur la Côte de Coromandel.

à les mettre en état de profiter du Trefor que l'Egliſe leur ouvroit. Je faiſois deux Sermons par jour, & deux Catechiſmes, le matin étoit deſtiné à l'inſtruction des adultes Catechumenes, & l'apreſdinée à celle des Chrétiens. La moitié de la nuit ſe paſſoit à entendre les Confeſſions des hommes, & depuis la pointe du jour juſqu'à neuf heures que je diſois la Meſſe, j'entendois les Confeſſions des femmes. Ce travail par ſa grandeur me dédommageoit des quatre années que j'avois paſſées ſans pouvoir rien faire qu'apprendre les Langues. Je me ſens plus d'ardeur que jamais à étudier celle de *Maduré*, parce que je ſuis convaincu qu'elle me ſera plus utile que toutes les autres. Je ne veux

retenir de François qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces Missions, & pour vous demander le secours de vos prieres; souvenez-vous de ce que vous me promîtes quand nous nous separâmes, & comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte Messe, j'ai pensé nommément à vous. Aidons nous tous deux mutuellement à nous sanctifier, & quoique nous fassions si loin l'un de l'autre nôtre Sacrifice, unissons-le toûjours dans celui pour lequel seul nous le faisons. Je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE;

Vôtre trés-humble & très-obéïssant serviteur, MARTIN, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

LETTRE

DU P. MAUDUIT,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. LE GOBIEN, de la même Compagnie.

A Poulcour, dans les Indes Orientales le 29. Septembre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

J'AI eu la consolation de recevoir deux de vos Lettres. J'ai répondu à la premiere il

y a déja plus d'un an, & je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery*, où les Vaisseaux du Roy sont heureusement arrivez depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les Vaisseaux de la Compagnie Royale des Indes, mais lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'Escadre commandée par M. des Augers, que je ne pûs trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces Vaisseaux dans la veuë de me consacrer entierement à la penible & laborieuse Mission de *Maduré*, & de me joindre au P. Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zele & un succés qu'-

on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances necessaires pour l'execution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur moi & sur mes Compagnons, ne permit pas que j'y reüssisse.

Je ne me rebutai pourtant point ; non plus que le R. P. de la Breüille, Superieur de nos Missions Françoises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la Foi dans les Royaumes voisins de celui de *Madure*, & d'y établir une nouvelle Mission sur le modele de celle que nos Peres Portugais ont dans ce Royaume. Nos Compagnons ayant approuvé cette resolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire reüssir une œuvre si glorieuse à Dieu &

ſi avantageuſe à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne ſe trouvât bien des obſtacles à ſurmonter, mais vous ſçavez, Mon Reverend Pere, que les difficultez ne doivent jamais arrêter des Miſſionnaires, ſur tout aprés l'experience que nous avons, que Dieu par les grandes traverſes prepare d'ordinaire aux plus heureux évenemens.

Le P. Martin alla trouver le R. P. Provincial de *Madure*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, & qui lui marqua un lieu où il pourroit aiſément s'inſtruire des coûtumes du Païs, & de la maniere dont il faut vivre parmi ces Nations les plus ſuperſtitieuſes qui ayent jamais été. Pour moi je partis de *Pondichery* le 21. Septembre de l'année paſ- 1699.

ſée, pour aller au petit Mont, à peu de diſtance de *Saint Thomé*. Je fis ce voyage dans la vûë d'y apprendre parfaitement la Langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle Miſſion, & ſur tout dans le deſſein d'y recueillir quelque étincelle du zele ardent du grand Apôtre des Indes ſaint Thomas, qui a ſanctifié le petit Mont par le ſéjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvai pas tous les ſecours qu'on m'y avoit fait eſperer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à *Pondichery* pour paſſer de là à *Coutour*, premiere Reſidence de la Miſſion de *Maduré*, où je devois m'inſtruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de *Sanias* [a] le ſeptiéme de Decembre veille de la Conception de la ſainte Vierge. Le P. Laynés que j'y trouvai me reçut avec des marques d'une charité ardente & d'une amitié ſincere. Je ne puis vous exprimer les ſentimens dont je fus penetré dans cette ſainte Maiſon, ni combien je fus édifié de la vie auſtere & pénitente qu'y menent nos Peres. Dieu répand de grandes benedictions ſur leurs travaux. J'ai tâché de les partager avec eux, & j'ay eu la conſolation d'adminiſtrer les Sacremens à un tres grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur & la pieté me tiroient les larmes des yeux. J'ai bap-

[a] C'eſt le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

tiſé à *Coutour* plus de cent perſonnes, & plus de huit cens à *Corali*, autre Reſidence de cette Miſſion. Ce grand nombre vous ſurprendra peut-être, mais qu'eſt-ce en comparaiſon de ce que fait le P. Laynés dans le *Maravas*, où il a baptiſé en ſix mois plus de quinze mille perſonnes. Il n'a tenu ny à Ini à moy, que je ne l'y aye accompagné, & que je ne me ſois dévoüé à recüeillir une moiſſon ſi abondante : Mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les ſuivis, & je partis
1700. au commencement de Juin pour aller du côté de *Cangivaron*, Ville qui eſt au Nord de *Pondichery*.

Si tôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, Mon cher Pere,

pour vôtre conſolation, & pour celle des perſonnes, qui s'intereſſent à nos Miſſions, & qui veulent bien les ſoûtenir par leurs charitez, que deux Egliſes s'élevent déja à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation enſevelie dans les plus épaiſſes tenebres de l'infidelité. Depuis trois mois & demi que je ſuis en ce Païs, j'ai eu le bonheur de baptiſer prés de ſix vingt perſonnes. Jugez par ces heureux commencemens ce que nous pourrons faire dans la ſuite avec la grace de Dieu dans une Miſſion ſi feconde, ſi on nous envoye les ſecours qui nous ſont neceſſaires; mais il faut pour cela des hommes de reſolution, & qui puiſſent faire de la dépenſe. Car on eſt obligé de garder

ici bien plus de mesure que dans le *Maduré*, où le Christianisme est aujourd'hui très-florissant, & l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des Gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, & si l'on n'a un peu de quoi appaiser la mauvaise humeur des Grands du Païs.

Comme la vie que l'on mene dans cette Mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Peres qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte & robuste ; car leur jeûne sera continuel, & ils n'auront pour toute nourriture que du ris, des herbes, & de l'eau. J'écris ceci sans crainte qu'une vie si austere soit capable

de les rebuter, & de les détourner de venir à nôtre ſecours, perſuadé au contraire, que c'eſt ce qui les animera davantage à preferer cette Miſſion aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y ſoient remplis de joye & de conſolation, du moins ſi j'en juge par mon experience ; car je puis vous aſſurer que je n'ay jamais été ſi content que je le ſuis avec mes herbes, mon eau, & mon ris, c'eſt ſans doute une grace trés-particuliere de Dieu. Aidez-moy, Mon Reverend Pere, à l'en remercier, & faites qu'on nous envoye d'Europe tous les ſecours qui nous ſont neceſſaires par tant d'endroits differens.

Vous penſerez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'eſt pas aſſez ména-

ger nos Miſſionnaires que de les engager à une auſterité de vie capable de les tuer ou de les épuiſer en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie eſt abſolument neceſſaire pour gagner ces Infidelles, qui ne feroient nulle eſtime ni de la Loy du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'auſterité que ne vivent leurs *Brames* & leurs Religieux. Nous conſeilleriez-vous de changer à cette condition ? Qu'eſt ce donc que nôtre vie, qu'il la faille tant ménager, aprés qu'un Dieu a bien voulu donner la ſienne, pour ſauver ceux auprés de qui nous travaillons ? Quand on fait reflexion que l'enfer ſe remplit tous les jours, & que

nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous aſſure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Miſſionnaires ſoit auſſi auſtere que je viens de vous le marquer, je vous repete encore qu'ils ne laiſſent pas d'avoir de grandes dépenſes à faire, non pas pour leurs perſonnes, comme vous voyez, puiſqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain ni viande, ni poiſſon, & qu'ils ſont vêtus d'une ſimple toile; mais pour les nouveaux établiſſemens, qu'ils ſont obligez de faire, pour le bâtiment des Egliſes qu'ils élevent au vrai Dieu dans ces Terres Infidelles, & ſur tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catechiſtes qui ſont abſolument neceſſai-

res en ces Païs. Un Catechiſte eſt un homme que nous inſtruiſons à fonds de nos myſteres, & qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il fait un Regiſtre exact de ceux qui demandent le Baptême, de ceux qui doivent approcher des Sacremens, de ceux qui ſont en querelle, de ceux dont la vie n'eſt pas exemplaire, & generalement de l'état du lieu où on l'envoye. Nous arrivons enſuite, & nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques inſtructions ce que le Catechiſte a enſeigné, & qu'à faire les fonctions qui ſont propres de nôtre miniſtere. Vous concevez par-là l'utilité & la neceſſité indiſpenſable des Catechiſtes, & nous eſperons

que vous la voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'interessent à l'établissement de l'Evangile.

Je viens de recevoir des Lettres de *Pondichery*, qui me marquent que trois nouveaux Missionnaires de nôtre Compagnie y sont arrivez pour passer à la Chine. Le recit qu'on leur a fait des benedictions que Dieu donne à cette nouvelle Mission, & des grandes esperances que nous avons de convertir ces vastes Païs, & de les gagner à JESUS-CHRIST, a porté le P. de la Fontaine, homme d'un mérite distingué, & l'un de ces trois Missionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, & ne viennent prendre

part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette Chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres, nous en avons plus besoin que jamais, & d'être persuadé que je suis avec respect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre trés-humble & trés-obéissant serviteur, MAUDUIT, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

LETTRE
DU P. DOLU,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere LE GOBIEN, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4. d'Octobre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Je vous écris cette Lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puisse faire plus au long par les Vaisseaux de la Royale Compagnie, qui partiront au mois

de Janvier. Je vous envoyerai par cette voie les Lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle Mission que nous avons entreprise sur le modele de celle de *Maduré* à deux journées d'ici, où se termine la Mission de nos Peres Portugais.

Le Pere Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son Noviciat dans le *Maduré* même, en vivant de ris & de legumes seulement, comme vivent nos Peres en ce Païs-là. Il a baptisé plus de sept cens personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux ; & depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a

baptiſé plus de ſix vingt perſonnes, parmi leſquelles il y a deux *Brames*, ce qui eſt une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Païs-là la permiſſion de bâtir deux Egliſes, qui ſont à preſent achevées. La vie qu'il mene eſt bien rude & bien auſtere, ce qui eſt neceſſaire pour convertir ces Peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit & d'entrée par tout, c'eſt qu'il a des *Brames*, qui l'accompagnent & qui lui ſervent de Catechiſtes.

Les Vaiſſeaux du Roy nous ont apporté cette année les Peres Hervieu, de la Fontaine, & Noëlas, qui ſont venus ici pour paſſer à la Chine. Le Pere de la Fontaine a été ſi édifié des travaux de nos Peres, & des grands biens qu'on

fait en cette Miſſion qu'il a pris la reſolution de demeurer parmi nous avec l'agrément des Superieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la Langue du Païs, pour aller au plûtôt joindre le Pere Mauduit dans ſa nouvelle Miſſion. La ferveur eſt preſentement pour la Chine, mais ſi nos Peres avoient la même idée que nous avons de la ſainte Miſſion de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la preferaſſent aux Miſſions de la Chine & du Canada. J'oſe même vous aſſurer que la vie toute Apoſtolique qu'on y mene, les ſouffrances & les travaux continuels, auſquels on eſt expoſé, & les grands fruits qu'on y fait, paſſent tout ce qu'on peut vous dire de ces celebres Miſſions. Jugez-en par ce ſeul trait.

Depuis

Depuis quatre ans & demi que le Pere Bouchet eſt dans l'Egliſe d'*Aour*, qu'il a fondée, il a baptiſé plus de dix mille ames. C'eſt une choſe charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils recitent tous les jours enſemble les Chapelets de Nôtre Seigneur & de la Sainte Vierge. Ils font le matin & le ſoir les prieres & l'examen, & quelques-uns même la méditation. Le Pere Martin qui eſt depuis deux mois à *Aour* avec le Pere Bouchet, me mandoit aprés trois ſemaines de ſejour, qu'il avoit baptiſé plus de ſoixante perſonnes pour ſa part, qu'il ne ſe paſſoit preſque aucun jour qu'il n'y eût des Baptêmes & des Mariages, & qu'il lui faudroit une relation en-

tiere pour me raconter tous les biens & toutes les choſes édifiantes qu'il a veuës dans cette Miſſion. S'il m'envoye l'ample recit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même Pere Martin entra dans la Miſſion de *Maduré* le
1699. jour de la ſainte Trinité. A la premiere réſidence où il alla, il trouva un de nos Peres qui venoit d'être chaſſé de ſon Egliſe, & qu'on avoit ſi maltraité, qu'on lui avoit fait ſauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti & baptiſé un homme d'une grande *Caſte*, c'eſt ainſi qu'ils appellent ce que les Juifs appelloient Tribus.

J'ai reçû depuis peu une Lettre du P. Laynés, celebre Miſſionnaire de *Maduré*. Il

étoit allé au commencement de cette année ſecourir les Chrétiens de *Maravas*, où le Venerable Pere Jean de Brito a été martyriſé. Le P. Laynés y a paſſé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du Païs viennent ſouvent ſe laver. Il les inſtruiſoit de nos myſteres, & Dieu donnoit tant de force & d'onction à ſes paroles, qu'en ſi peu de mois il a baptiſé prés de quatre mille Idolâtres, ſans parler de pluſieurs milliers de Chrétiens, auſquels il a adminiſtré les Sacremens de la Penitence & de l'Euchariſtie. Il me marque qu'il ne ſçait comment il a pû ſuffire à un travail ſi exceſſif. C'eſt ce même Pere qui re-

venant l'année passée d'assister les Chrétiens d'*Outremelour*, qui est la derniere residence de *Maduré*, souffrit un tourment bien douloureux & bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durcey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permission de bâtir une Eglise sur ses Terres vers le Nord, & proche la celebre ville de *Cangivaron*, qui est dans le Royaume de *Carnate*. Un Gouverneur l'ayant arrêté, ce barbare à la sollicitation de quelques Gentils ennemis de nôtre sainte Religion, lâcha sur lui quelques Soldats à grande gueule, (c'est ainsi qu'on les appelle) qui comme autant de chiens enragez, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, & lui firent des playes si profondes, qu'il en a été long-

temps tres-incommode. Je croi vous avoir déja mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiſer trois adultes de pluſieurs qui ſe font inſtruire. Je vous manderai la premiere fois ce que je fais ici pour rendre venerable nôtre ſainte Religion aux Gentils, & pour les y attirer. Comme ils ſont frappez ſingulierement de nos Fêtes & de nos Ceremonies, j'imagine chaque jour quelque maniere de les celebrer avec plus d'éclat & de pompe. Dans la derniere ſolennité du jour de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, vous euſſiez été charmé de voir les Gentils mêmes s'unir à nous pour contribuer à l'envi à honorer la Reine du Ciel. Je vous en envoyerai une petite

Relation. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, & je vous prie de croire que je ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur, DOLU, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

LETTRE
DU P. BOUCHET,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere LE GOBIEN, de la même Compagnie.

A Maduré le 1. de Decembre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Nôtre Mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persecutions cette année : on a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos

Missionnaires, & actuellement je suis à la Cour du Prince de ces Terres, pour faire delivrer le P. Borgheſe, qui eſt de la Famille des Princes Borgheſes de Rome, & qui a déja demeuré quarante jours dans les priſons de *Tichérapali*, [a] avec quatre de ſes Catechiſtes, leſquels ont été mis aux fers. Mais ces perſecutions ſont cauſe de l'augmentation de la Religion. Plus l'Enfer s'efforce de nous traverſer, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le ſang de nos Chrétiens répandu, eſt comme autrefois la ſemence d'une infinité de Proſelytes.

Dans mon particulier ces cinq dernieres années j'ai baptiſé plus d'onze mille perſon-

[a] C'eſt la Ville où le Prince de Maduré fait ſa reſidence ordinaire.

nes, & prés de vingt mille depuis le temps que je ſuis dans cette Miſſion. J'ai ſoin de trente petites Egliſes, & d'environ trente mille Chrétiens ; je ne ſçaurois vous dire le nombre des Confeſſions, je crois en avoir oüi plus de cent mille.

Vous avez ſouvent entendu dire que les Miſſionnaires de Maduré ne mangent ni viande, ni poiſſon, ni œufs ; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs ſemblables ; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de pailles, ſans lit, ſans ſiege, ſans meubles ; qu'ils ſont obligez de manger ſans table, ſans ſerviette, ſans coûteau, ſans fourchette, ſans cuillier. Cela paroît étonnant, mais croyez moi, Mon cher

Pere, ce n'eſt pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoüe franchement que depuis douze ans que je mene cette vie, je n'y penſe ſeulement pas. Les Miſſionnaires ont ici des peines d'une autre nature, dont le Pere Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui eſt de moi, je ne ſouffre que de n'avoir pas dequoi entretenir plus de Catechiſtes, qui m'aideroient à travailler à la converſion des ames. J'ai un déplaiſir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des Idolâtres de pluſieurs cantons, qui me demandent des Maîtres, pour leur enſeigner la Loi de Dieu, & que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes Catechiſtes, faute de ce qui ſe-

toit necessaire à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis.* Ainsi je seche de douleur de voir perir des ames, pour lesquelles JESUS-CHRIST a répandu son Sang. Helas, mon cher Pere, est-il possible qu'on ne sera point sensible à leur perte ? J'ai vendu cette année un Calice d'argent que j'avois pour me donner un Catechiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout : ce que je souhaite, & ce que je vous demande par les entrailles de JESUS-CHRIST, c'est de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces Catechistes, & comptez qu'un Catechiste de plus ou de moins

eſt une choſe de la derniere conſequence. Je me recommande inſtamment à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur, J. V. BOUCHET, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

LETTRE
DU P. DIUSSE,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. Pere Directeur des Missions Françoises de la Chine, & des Indes Orientales de la même Compagnie.

A Surate le 28. Janvier 1701.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Il y a quelque temps que je m'étois donné l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il seroit avanta-

geux à notre ſainte Religion d'établir une nouvelle Miſſion dans les Provinces Occidentales de l'Empire du Mogol. Mais dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçû mes Lettres que j'envoyai par la voye de terre, je vais vous faire ici un petit abregé de ce que je vous mandois.

Quoique le Mahometiſme ſoit la Religion dominante à la Cour du Mogol, & que tous les Officiers du Prince faſſent profeſſion de cette Religion, preſque tout le Peuple cependant eſt idolâtre ; de ſorte qu'on peut dire que pour un Mahometan, il y a deux & trois cens Gentils. Ces Peuples ont pour la plûpart leurs *Rajas*, qui reconnoiſſent le Mogol pour Souverain, & qui ſont à peu prés dans l'*In-*

douſtan ce que les Ducs de Guyenne, de Bretagne, & de Normandie étoient autrefois en France.

Il ſeroit facile d'établir des Miſſions floriſſantes dans les Terres de ces *Rajas*, & d'y recüeillir une abondante moiſſon. Le Païs qui s'étend depuis l'embouchure du grand Fleuve *Indus*, juſque vers *Caboul*, ſeroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a aſſuré que dans les Montagnes qui ſeparent la Perſe de l'Empire du Mogol, il y avoit des Chrétiens qui s'imprimoient avec un fer chaud la figure de la Croix ſur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le ſont que de nom, & que tout leur Chriſtianiſme ne conſiſte qu'en

cette marque exterieure qui les distingue des Gentils & des Mahometans ; cependant vous voyez que ce seroit ici une entrée pour les conduire à embrasser une Religion que vrai-semblablement on a autrefois professée dans leur Païs.

Il y a encore dans ces mêmes Montagnes des Peuplades entieres de ces anciens Perses, qu'on nomme *Gavres* en Perse, & qu'on appelle *Parsis* à *Surate*, & aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces Peuples qui paroissent avoir de l'inclination pour nous, ont toûjours eu beaucoup d'éloignement du Mahometisme, jusques là que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressez par le

nouveau Roy de Perſe de ſe faire Mahometans, ils le prierent avec de grandes inſtances de leur permettre de ſe faire tous Chrétiens.

Vous voyez, Mon Reverend Pere, que la moiſſon eſt abondante dans ces vaſtes Païs, mais il faudroit pour la recüeillir, des Miſſionnaires également vertueux & ſçavans, & des fonds ſuffiſans pour les entretenir. Car ce n'eſt point aſſez que les Miſſionnaires qu'on deſtinera à cette nouvelle Miſſion, ayent beaucoup de zele & de vertu, il faut de plus qu'ils ayent une grande habileté, non ſeulement pour détruire les anciennes erreurs de ces Peuples, mais pour leur inſpirer d'abord une haute eſtime de nôtre Religion. Si l'impreſſion

qu'elle fera dans leur esprit en ces commencemens est forte & vive, & qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos mysteres, je suis persuadé qu'elle ne s'effacera jamais, & qu'elle sera comme la base & le fondement solide & assuré du salut de cette Nation. Au contraire, si l'impression est foible & superficielle, leur Foi & leur Religion aura le même caractere, & l'on n'avancera gueres, ou rien ne durera.

Ainsi parmi ce grand nombre d'excellens Sujets d'une vertu seure & éprouvée, dont vous pouvez disposer, il est important que vous en destiniez quelques-uns d'un merite extraordinaire à un ouvrage qui doit avoir de si grandes suites pour le Christianisme. On en

doit certainement tout esperer, sur tout aprés que les vastes Estats de l'*Indoustan* auront été partagez entre les enfans d'*Aurengzeb*, qui regne depuis si long-temps. Car on ne doute point que ces Princes ne soient favorables aux Missionnaires, & qu'ils ne les protegeassent ouvertement dans toutes les Provinces, principalement s'ils les y trouvoient déja établis à la mort de leur pere. Le Prince *Chalem*, qui est l'aîné, a toûjours marqué beaucoup de bonté à nos Peres Portugais, qui sont à *Agra*. Il a même depuis peu appellé à *Caboul*, où il est presentement avec un corps d'armée considerable, le Pere Magallens ancien Missionnaire de *Delli* & d'*Agra*, & il a ordonné aux Gou-

verneurs, & aux autres Officiers des lieux par où ce Pere paſſera, de lui fournir tout ce qui lui ſera neceſſaire pour faire ſon voyage. On croit qu'il appelle ce Pere à la Cour pour avoir ſoin des Chrétiens qui ſont à ſa ſuite. Voilà, Mon Reverend Pere, un leger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce Païs. Je vous envoyerai un Memoire plus ample & plus détaillé par la premiere voie que je trouverai. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre trés humble & trés-obéiſſant ſerviteur, DIUSSE, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

LETTRE
DU P. PELISSON,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. P. DE LA CHAIZE, de la même Compagnie, Confesseur du Roy.

A Canton a, *le* 9. *de Decembre* 1700.

MON TRES-REV. PERE,

P. C.

Le zele que vous avez toûjours eû pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames,

a Cette Ville est la Capitale d'une des Provinces Meridionales de la Chine.

vous a fait prendre tant de part à l'établiſſement de nos Miſſions de la Chine, que nous n'oublierons jamais les ſoins que vous vous êtes donné, ni les biens que vous nous avez faits. C'eſt ce qui nous engage auſſi à ne perdre aucune occaſion de vous donner des marques de nôtre reſpect & de nôtre reconnoiſſance, en vous inſtruiſant des choſes qui regardent la Religion, ſoit en ce Païs, ſoit dans les Royaumes voiſins : car nous ſçavons que ce ſont les ſeules auſquelles vous vous intereſſez. Comme je ſuis perſuadé que vous aurez appris ce qui s'eſt paſſé les années précedentes, par le P. de Fontaney, qui partit d'ici l'année derniere ſur l'Amphitrite pour retourner en France, où l'Em-

pereur l'envoyoit, je me bornerai dans cette Lettre à ce qui est arrivé cette année.

L'Empereur ne se contentant pas d'avoir donné aux Jesuites François une Maison dans l'enceinte de son Palais, leur accorda quelque temps aprés un grand emplacement qui joignoit la maison, pour y bâtir une Eglise, & leur promit de contribuer à cet édifice. Le 26. de Janvier der- 1700.
nier le Pere Gerbillon étant allé au Palais, pria le premier Eunuque de la Chambre de dire à l'Empereur qu'on se préparoit à bâtir cette Eglise dans le lieu qu'il avoit eu la bonté de marquer, & que les Peres le supplioient trés-humblement de se souvenir de la grace dont il les avoit flatez, de contribuer à l'ouvrage, &

que ce leur ſeroit un honneur dont ils ſeroient éternellement reconnoiſſans.

L'Empereur fit demander au Pere Gerbillon pourquoi il n'avoit pas invité les autres Peres à venir avec lui, lui demander cette grace : car bâtir une Egliſe à Dieu, dît ce Prince, c'eſt une choſe qui regarde tous les Miſſionnaires, & à laquelle ils doivent tous s'intereſſer. Le Pere Gerbillon répondit que ne ſçachant pas ſi la demande qu'il prenoit la liberté de faire, ſeroit agreable à l'Empereur, il n'avoit oſé venir au Palais d'une maniere ſi éclatante : mais qu'aprés avoir obtenu cette grace, il n'auroit pas manqué d'inviter tous les Peres à ſe joindre à lui pour remercier ſa Majeſté, & que puiſqu'elle

le trouvoit bon, il alloit ce jour-là même les inviter à venir demander une faveur, qui devoit faire tant d'honneur à la Religion Chrétienne.

Les Peres de nos trois Maisons de *Pekin*, [a] qui sont les seuls Missionnaires de cette grande Ville, se rendirent le lendemain au Palais. L'Empereur envoya le premier Eunuque avec deux Mandarins pour recevoir leur Requeste. Ce Prince répondit, que bâtir une Eglise au vray Dieu étant une chose sainte, il vouloit y contribuer pour faire honneur à leur Religion & à leurs personnes, & qu'il donneroit ordre qu'on fournît les materiaux necessaires. Les Peres le remercierent avec les ceremonies accoûtumées, & se retirerent.

[a] C'est la Ville capitale de la Chine.

Le lendemain vingt-huit de Janvier ils eurent ordre de retourner au Palais. L'Empereur leur fit donner à chacun deux pieces de soye & un pain d'argent de cinquante *Taels*. Le *Tael* de Pekin vaut à peu prés cinq livres monnoïe de France.

Le Pere Grimaldi, comme le plus ancien Missionnaire, & Superieur du College, dit, que n'ayant point de termes assez forts pour marquer la reconnoissance que luy & ses Compagnons avoient des bienfaits, dont Sa Majesté les combloit, & Dieu seul pouvant les reconnoître pour eux, ils alloient consacrer l'argent qu'ils venoient de recevoir à commencer à bâtir l'Eglise du vray Dieu, afin de l'interesser par là en quelque maniere à conserver & à benir la personne

d'un Prince qui leur étoit si cher.

L'Empereur parut fort content de ce remerciement. Le Pere Grimaldi pria qu'on luy donnât par écrit la permission que le Prince nous accordoit, de bâtir une Eglise dans l'enceinte de son Palais, & qu'on marquât qu'il avoit eu la bonté d'y contribuer. On répondit sa Requête, & on luy accorda ce qu'il demandoit. L'Empereur ne s'est pas contenté de toutes ces graces, il a voulu qu'un Mandarin de sa Maison presidât au Bâtiment, pour marquer à toute la Cour que cette Egl se est un ouvrage auquel sa Majesté s'interesse d'une maniere particuliere. Je crois qu'il sera bien-tôt achevé & qu'on y dira la Messe l'Eté prochain.

C'eſt une grande joye pour les Chrétiens, de voir que l'Empereur ſe declare ſi hautement le protecteur de nôtre Religion. Le nombre en augmente tous les jours, & il n'y a preſque pas de Dimanches ni de Fêtes qu'on n'en baptiſe quelqu'un dans les trois Egliſes que nous avons à Pekin. Parmi ceux qui ſont morts cette année, nous avons perdu un trés-fervent Chrétien, qui ſe nommoit *Sy-laoyé*. Il y a dix ans qu'il quitta ſon Mandarinat pour ſe faire baptiſer. Il a été le premier des Mandarins qui ont ſoin de marquer les bons & les mauvais jours pour les mariages, pour les voyages, & pour les bâtimens, qui ſe ſoit converti. Il avoit fait depuis ſon Baptême ſept ou huit Livres differens pour la Religion,

& en particulier contre la superstition des jours heureux ou malheureux. Il avoit souffert persecution du côté de ses parens, pour avoir embrassé le Christianisme, & il étoit même tombé par là dans la pauvreté ; mais Dieu qui l'avoit toûjours soûtenu dans ses disgraces, lui donnoit tant de consolation, qu'il s'estimoit heureux de souffrir pour l'amour de JESUS-CHRIST. Comme il a vécu saintement, il y a sujet de croire qu'il est au Ciel, où il priera sans doute pour ses Compatriotes.

Cette Eglise a encore perdu un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, qui donnoit de grandes esperances. Il est mort peu de temps aprés son Baptême: mais le Pere qui lui a administré les derniers Sacremens,

avouë n'avoir jamais veu dans un mourant plus de foy, plus d'eſperance, & de contrition que dans ce jeune homme. Lors qu'il ſe ſentit prés de ſa fin, il fit mettre à genoux ceux qui étoient dans ſa chambre, puis levant les yeux & les mains au Ciel, & faiſant une grande inclination de tête, il leur dit, qu'ils adoraſſent avec luy le Dieu du Ciel; il exhorta ſa mere à ſe convertir, & la conjura de ne rien faire à l'égard de ſa ſepulture qui fût contraire à la Loy Chrétienne. Aprés quoy, il mourut doucement, regardé de tous comme un veritable predeſtiné.

Il y a eu cette année une cruelle perſecution dans la Cochinchine. [a] Voici en abregé

[a] Ce Royaume eſt ſitué entre le Tonquin & le Royaume de Siam.

ce qu'en écrit le Pere Jean Antoine Arnedo Jesuite Espagnol. Sa Lettre est datée de *Sinoa*, Capitale de la Cochinchine, du trente-un Juillet mil sept cens.

Le quatorze de May mil six cens quatre-vingt dix-huit la tempête commença à s'élever dans cette Cour contre nos Eglises. Le Roy encore jeune, & extrémement superstitieux, est entierement dévoüé aux *Bonzes* a Chinois, qu'il a appellez dans son Royaume. Des deux oncles qu'il a auprés de lui, & qu'il écoute fort, le plus puissant sur son esprit étoit l'ennemi declaré du Christianisme. On abbatit alors plusieurs Eglises, & la persecution seroit peut être allée plus loin, s'il ne fût survenu une calamité publique, causée par des ora-

a Ce sont les Prêtres des Idoles.

ges furieux qui firent mille ravages, qu'on s'apliqua à réparer. D'ailleurs, je prédis en ce temps-là une Eclipſe d'une maniere dont on parut ſatisfait ; ce qui porta la Cour à me laiſſer mon Egliſe, & à traitter doucement les Miſſionnaires.

L'année Royale qui revient de douze en douze ans, ſuivit bien-tôt aprés. Comme on donne au Peuple durant cette année une grande liberté, les Chrétiens en joüirent comme les autres, enſorte que nous faiſions tous les exercices de la Religion auſſi publiquement qu'avant la perſecution. Au
1700. commencement de cette année quelques voleurs, ou plûtôt quelques ennemis des Chrétiens, pour leur attirer des affaires, abbatirent & mirent en

pieces des Idoles de la Campagne. Le Roy s'en prit aux Chrétiens, ne doutant point qu'ils ne fuſſent les auteurs de cette action. Il apprit en même temps qu'il y avoit eu un grand concours de monde dans nos Egliſes le jour des Cendres, qui étoit cette année le vingt-quatre de Février. Il donna ordre qu'à nôtre premiere Aſſemblée on fiſt main baſſe ſur tous les Chrétiens qu'on trouveroit. J'en fus averti le ſix de Mars, & j'empêchai que les Chrétiens ne s'aſſemblaſſent.

Nous étions alors cinq Miſſionnaires d'Europe dans cette Ville; ſçavoir, Meſſieurs Pierre Langlois, & Jean Cappon Eccleſiaſtiques François, les Peres Pierre Belmonté, & Joſeph Candoné Jeſuites Italiens, & moy. Le douze de Mars on

vint à main armée dans nos Egliſes, on arrêta nos domeſtiques, on pilla ce qu'on trouva dans nos maiſons, & l'on garda comme priſonniers les Miſſionnaires chacun dans ſon Egliſe. Monſieur Cappon étoit alors à la Campagne. Le quinze du même mois les quatre Miſſionnaires qui ſe trouverent en cette Ville furent menez dans les priſons publiques. On mit la Cangue *a* au col à Monſieur Langlois, & aux Peres Candoné & Belmonté. Je n'étois pas aſſez agréable à Dieu, pour mériter d'être traité pour ſon amour de la même maniere que les autres. On m'arrêta, mais dés le lendemain on me mit en liberté à cauſe de ma

a C'eſt un inſtrument compoſé de deux ais fort peſans, échancrez vers le milieu de leur union pour ſerrer le col.

qualité de Mathematicien.

Le dix-sept on publia l'Edit du Roy, qui ordonnoit qu'on abbatît dans tout le Royaume toutes les Eglises des Chrétiens, qu'on brûlat les Livres de nôtre Religion, qu'on arrêtât tous les Missionnaires, que tous ceux qui avoient embrassé le Christianisme repriſſent la Religion du Païs, & que pour marque d'obéïſſance, Chrétiens & Idolâtres, hommes & femmes, jeunes & vieux, tous generalement foulaſſent aux pieds la sainte Image du Sauveur, qui est toûjours la principale que nous exposons dans nos Eglises, & sur le milieu de l'Autel à la veuë de tout le monde. Cet ordre s'executa d'abord dans le Palais, dans les maisons des Mandarins, dans les rues & dans les places pu-

bliques de cette Ville. Nous eûmes l'affliction de voir la ſainte Image foulée aux pieds par pluſieurs lâches Chrétiens. D'autres ſe cacherent pour n'y être pas obligez, d'autres furent aſſez genereux pour refuſer de le faire, & mériterent la Couronne du Martyre. On aſſûre que nôtre ami l'oncle du Roy ne foula point la ſainte Image, & qu'il n'obligea aucun de ſes gens à la fouler. Mais l'autre oncle du même Roy, grand ennemi des Chrétiens, pour s'aſſurer de l'obéïſſance de tous les Mandarins, & des principaux Seigneurs Catholiques, perſuada au Roy de s'en faire donner la liſte, & de leur faire fouler en public la ſainte Image, ce qui a donné occaſion à bien des cruautez, pour obliger les Martyrs

de dire le nom des Chrétiens, & sur tout des plus considerables.

Le même jour dix-sept on brûla presque tous les Livres saints ; on me rendit tous ceux qui étoient à mon usage, & plusieurs autres qu'on croioit à moy, sous pretexte que ces Livres pouvoient servir à la Mathematique. Je sauvai par ce moyen un Missel, & le Livre de la Vie de JESUS-CHRIST en estampes, qui nous est d'un grand secours, pour faire entendre aux gens grossiers les mysteres de la vie du Sauveur. On amena prisonnier de la campagne Monsieur Cappon, à qui on pressa furieusement les doigts pour l'obliger à dire le nom des Mandarins Chrétiens. Il souffrit courageusement ce

ſupplice ſans en vouloir découvrir aucun, ce qui le fit eſtimer des Payens mêmes. Monſieur Maure de Sainte Marie, Prêtre Cochinchinois, élevé au Seminaire de Siam, celebre dans tout le Païs pour la Medecine, ſe crut obligé de ſe cacher dés la premiere nouvelle de la perſecution. J'avois averti Meſſieurs Nicolas Fonſeca Portugais, & Pierre Semenot François, qui ſe cacherent auſſi, mais ils furent tous trois découverts, arrêtez & menez ici. Un bon vieillard nommé Monſieur Jean, frere du celebre Monſieur Emmanuel, qui avoit bâti à ſes frais une petite Egliſe dans les Montagnes, & qui y faiſoit l'employ d'excellent Catechiſte, fut aſſommé de coups pour n'avoir pas

voulu donner les Livres saints, ni fouler aux pieds la sainte Image.

Le Roy avoit ordonné de laisser au pillage des Soldats tout ce qui appartenoit aux Chrétiens, à la reserve des choses que nous regardons comme sacrées, qu'il voulut qu'on luy apportât. On luy porta entre autres choses plusieurs Reliques, dont quelques-unes étoient des os entiers. Les ayant prises entre ses mains, & les montrant aux gens de sa Cour: *Voilà*, dit-il, *jusqu'où les Chrétiens portent leur impieté, de tirer des tombeaux des ossemens des morts; ce qui nous doit faire horreur. Ils font plus*, ajoûta-t-il, *car aprés les avoir reduits en poudre, ils en mettent dans des breuvages, ou ils en font des*

paſtes qu'ils donnent au Peuple, & les enſorcelent par-là ſi fort, qu'ils courent aveuglément à eux, & embraſſent leur doctrine. Le Roi voïant que ce diſcours animoit de fureur toute ſa Cour contre nous, ordonna qu'on expoſât ces oſſemens dans la Place publique, & qu'on fit entendre au Peuple l'uſage que nous en faiſions. Cela nous fait juger ici à tout ce que nous ſommes de Miſſionnaires, que ce n'eſt pas encore le temps de faire en ce Païs des preſens de ces ſortes de choſes ; ni d'expoſer ces Reliques à la veneration du Peuple, de peur que ce ne ſoit, comme dit l'Evangile, jetter des pierres précieuſes aux pieds des pourceaux.

Cependant on tourmentoit

furieusement les Chrétiens prisonniers, sur tout ceux du Païs. Un d'entr'eux, à qui pour son habileté à instruire, on avoit donné le titre de Catechiste general du Royaume, dit dés la premiere question, qu'il n'avoit rien de plus à cœur que d'obéïr au Roy, & devint sur l'heure Apostat. On se soûmit dans toutes les Provinces du Roïaume à l'Edit du Roy. Un Mandarin considerable vers le Païs du Nord, refusa genereusement de fouler aux pieds la sainte Image. On le conduisit prisonnier à la Cour. Estant presenté au Roi. *Il faut tout à l'heure*, lui dit le Prince, *fouler aux pieds cette Image, ou perdre la vie : lequel voulez vous ? Perdre la vie mille fois, Sire, s'il est besoin*, lui répondit le Mandarin : *tout prest à obéïr à vôtre Ma-*

jeſté dans tout le reſte, je ne puis le faire en ce qui regarde ma Religion. Lorſque j'étois encore jeune, ajoûta-t-il, *mon pere me mena un jour avec luy à l'Egliſe, & me montrant la ſainte Image, Sçache, mon fils, me dit-il, que le Createur du Ciel & de la Terre uſant d'une infinie miſericorde à l'égard de l'homme perdu par ſon peché, nous a envoyé en terre ſon Fils unique appellé* JESUS-CHRIST *dont voila l'Image, afin que ſouffrant la mort ſur une croix pour l'amour de nous, il nous délivraſt de la mort éternelle dont nous étions tous menacez. Je te laiſſe ſa ſainte Loy pour mon teſtament, c'eſt un heritage plus précieux que toutes les richeſſes du monde; ſi tu la gardes fidellement toute ta vie, je te regarderay, je t'aimeray toûjours com-*

me mon fils, & comme mon legitime heritier; mais si tu étois assez malheureux pour l'abandonner jamais, je te traitterois comme un fils rebelle & dénaturé. Les Mandarins qui étoient presens, voulant faire leur cour au Prince, parurent si indignez de cette réponse, qu'ils prierent le Roy de leur permettre de le mettre en pieces. Le Roy plus moderé ordonna qu'il fût envoyé en son Païs pour y être décapité. Dés qu'il y fut arrivé, plusieurs de ses parens encore Gentils, vinrent se jetter à ses pieds dans la prison, le conjurant d'obeïr au Roy, ou du moins d'en faire semblant, en approchant tant soit peu le pied de la sainte Image; ce qui suffiroit au General des Troupes, qui étoit son ami particulier, pour trouver

moyen de le sauver ; que s'il ne se soucioit pas de sa propre perte, il fût du moins touché de celle d'une famille desolée qui lui étoit chere, puisqu'ils alloient tous être enveloppez dans sa ruine. Chose étrange ! celuy qui avoit montré tant de courage devant le Roy, n'eut pas la force de resister aux prieres & aux larmes de ses parens. Il fit semblant de fouler l'Image, protestant neanmoins qu'il le faisoit plûtôt pour se délivrer de leur importunité, que pour renoncer à la Religion Chrétienne, qu'il connoissoit être l'unique veritable, & absolument necessaire pour le salut. Le General étant content, écrivit au Roy, que Paul *Kien*, c'étoit le nom du Mandarin, avoit enfin executé ses ordres. Mais le Roy irrité qu'-

un autre eût mieux ſçû ſe faire obéïr que lui, commanda qu'on ne laiſſât pas de trancher la tête au coupable. Paul reçût cette ſeconde Sentence avec une intrepidité merveilleuſe. Il reconnut la main de Dieu qui le puniſſoit viſiblement de ſa lâcheté. Il la pleura à chaudes larmes juſqu'au dernier moment, & invoquant ſans ceſſe le nom de JESUS-CHRIST, il mourut, comme nous avons ſujet de le croire, dans les ſentimens d'une veritable pénitence.

Le vingt-trois d'Avril on preſenta au Roy quatre Miſſionnaires, Meſſieurs Langlois & Cappon Eccleſiaſtiques, & les Peres Candoné & Belmonté Jeſuites. Il ordonna qu'on leur mît au col une Cangue plus peſante, de gros fers aux pieds,

& qu'on les menât dans une prison plus rude, où il paroît vouloir les laisser tous mourir de miseres. Trois Dames furent conduites en même temps en la presence du Roy, Elizabeth *Mau*, veuve d'un grand Mandarin, Marie *Son*, âgée de soixante ans, d'une innocence & d'une candeur admirable, & Paule *Don*, qui a eu son mari Martyr. Le Roy les condamna à la bastonnade, à être rasées, & à avoir les bouts des oreilles & des doigts coupez. Pour les hommes Cochinchinois, qui ne voulurent pas obeïr, le Roy les condamna tous à mourir & la plûpart à mourir de faim.

On donna commission d'executer la Sentence à l'égard des trois Dames Chrétiennes à un Capitaine, parent d'Elisabeth. Cet Officier conjura sa paren-

te d'obéïr au Roi ; mais voyant qu'elle étoit inébranlable, il lui dit qu'il craignoit fort qu'aprés le suplice on ne l'obligeât à passer le reste de sa vie dans quelque employ bas & humiliant. *Mon cher parent*, luy répondit cette vertueuse Dame, *je suis femme, & déja sur l'âge, & par consequent fort craintive ; aussi ne puis-je assez vous exprimer la crainte & l'horreur que j'ai de voir sous mes pieds la sacrée Image de mon Sauveur & de mon Dieu, je tremble de tout mon corps seulement en vous en parlant ; ainsi s'il n'y a point d'autre voye pour me garantir du supplice que de fouler aux pieds la sainte Image, j'aime beaucoup mieux mourir.* L'Officier qui connoissoit sa fermeté & sa grande vertu, trouva un autre moyen de la sauver : il recom-

manda aux Soldats d'épargner ſa parente. Ceux-ci aprés avoir traité les autres Dames avec la derniere rigueur, approcherent ſeulement leurs coûteaux encore tout enſanglantez, des oreilles & des doigts d'Eliſabeth, & firent ſemblant de les lui couper. On jetta enſuite ces trois Dames dans une Barque. Comme j'y entendis de grands cris, je m'en approchay avec quelques remedes que je tenois prêts. Je crus que ces cris étoient cauſez par la douleur du tourment qu'elles avoient ſouffert, mais je fus fort ſurpris de voir qu'il n'y avoit que la ſeule Eliſabeth qui ſe plaignît, & qui fût inconſolable, de n'avoir pas ſouffert pour la Foy de JESUS-CHRIST, pendant que ſes Compagnes avoient été traitées avec une extrême

extrême cruauté.

Cependant on conduisit dans une Isle, éloignée de cette Ville d'environ un quart de lieuë, quatre Chrétiens condamnez à y mourir de faim. Le premier, s'appelloit Paul *So*, habile Lettré, & sçavant dans la Medecine, dont il se servoit utilement pour porter ses compatriotes à embrasser nôtre sainte Loy. Il s'étoit allé offrir de son plein gré aux Mandarins de son Païs, & les avoit forcez, pour ainsi dire, de le retenir prisonnier. On le condamna d'abord à avoir chaque jour trois coups de bâton sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'on l'eût obligé de se soûmettre à l'Edit du Roy : mais comme on vit qu'il persistoit dans sa sainte résolution, on l'amena icy des

Provinces du Nord, où il avoit été arrêté. Un de ſes parens nommé Nicolas, a été mis à mort dans ſon Païs pour la même cauſe. Le ſecond priſonnier qui fut conduit dans l'Iſle, étoit Vincent *Don*, mari de Paule. Le troiſiéme, Thadée *Oüen*, domeſtique de M. Langlois, qui avoit beaucoup de pieté. Il étoit dans la barque quand M. Emmanuel & cinq autres perſonnes firent naufrage, il fut le ſeul qui ſe ſauva, Dieu le reſervant pour le martyre. Le quatriéme, étoit mon Catechiſte, nommé Antoine *Ky*. Dés l'âge de quatorze ans il avoit ſuivi un de nos Peres à *Macao*, où il demeura deux ans dans nôtre College. Il étoit revenu depuis à la Cochinchine, où il avoit mené durant quelque

temps une vie peu Chrétienne ; mais enfin il se donna entierement à Dieu aprés la mort de sa femme, & se consacra au service des Missionnaires. Il a demeuré les huit dernieres années de sa vie dans nôtre Maison, & quoiqu'il eût prés de soixante ans, plus robuste que ses trois autres Compagnons, il est mort le dernier, aprés avoir souffert la faim pendant dix-huit jours, sans qu'on luy ait jamais rien donné, non pas même une seule feüille de Betel pour mâcher. La prison de ces Martyrs n'étoit qu'une cabane, fermée de gros pieux, couverte de branches d'arbres, large de six pieds, & longue de huit. Aprés leur mort on a mis leurs corps en pieces, & on les a jettez dans la riviere

par ordre du Roy, afin qu'on ne ramaſſât pas leurs Reliques.

Le vingtiéme de May arriverent les *Sommes* [a] Chinoiſes, qui apportoient à Meſſieurs les Eccleſiaſtiques & à nous nos petites penſions, qu'on nous envoyoit de *Canton*. [b] Les Mandarins firent tous leurs efforts pour ſçavoir ſi l'on n'apportoit rien aux Miſſionnaires, le Capitaine Chinois eut aſſez d'habileté pour ſe dérober à leur vigilance. Il me mit entre les mains tout ce qu'on luy avoit confié. Ce qui n'a pas peu ſervi à donner quelque ſoulagement à tous les Confeſſeurs de JESUS-CHRIST,

a C'eſt ainſi qu'on appelle les Vaiſſeaux de la Chine.

b C'eſt la Ville Capitale d'une des Provinces Maritimes de la Chine.

qui étoient dans les priſons. Michel *Oüen* ſoldat eut la tête tranchée pour la Foy dans ſa maiſon le vingt cinquiéme de Mai. Un jeune Ecolier aprés avoir enduré douze jours la faim, étant comme égaré & hors de lui-même, renia la Foy pour avoir à manger. On luy demanda s'il ſouffroit beaucoup de la faim, il répondit qu'il ſentoit dans les entrailles un feu ſi devorant & ſi inſupportable qu'il n'avoit pû l'endurer plus long-temps, quoiqu'il ſoit bien perſuadé qu'il n'y a point de vraye Religion que la Chrétienne.

Je ne ſçaurois dire ce que le Pere Candoné âgé de ſoixante-trois ans, & fort incommodé, ſouffre ſous la *Cangue* & aux fers. Il reſiſte pourtant courageuſement auſſi bien que Mon-

ſieur Cappon : mais les incommoditez de la priſon aïant cauſé un flux de ſang au Pere Belmonté, il eſt mort le vingt-ſeptiéme de Mai, aprés s'être confeſſé, & avoir reçû l'Extrême-Onction. Il étoit de Rimini en Italie, & il y a huit ans qu'il paſſa en cette Miſſion avec M. Ciceri Evêque de *Nankin*, * qui revenoit d'Europe. Sa douceur admirable & ſa grande charité le rendoient aimable à tout le monde, & particuliérement aux pauvres dont il étoit le protecteur & le Pere. Quoiqu'il fût d'une foible conſtitution, il paroiſſoit infatigable. Comme les travaux où ſon zele l'engageoit, l'avoient extrêmement affoibli, ſes Superieurs lui avoient mandé de revenir à *Macao*, pour

* C'eſt la ſeconde Ville de la Chine.

y rétablir ſa ſanté, mais Dieu en a diſpoſé autrement, & l'a appellé, comme nous avons ſujet de le croire, à la gloire des Bienheureux : car non ſeulement il eſt mort en veritable Chrétien & en parfait Religieux, dépoüillé entierement de tout, mais preſque de la même maniere que ſaint Jean Pape & Martyr, dont l'Egliſe celebre la Fête le vingt-ſeptiéme de May, lequel ayant été mis en priſon à Ravenne par l'ordre du Roi Theodoric, y mourut de miſere & de faim, pour la défence de la Religion Catholique. Le Roy m'a permis de faire enſevelir le Pere Belmonté ; je l'ay fait de nuit dans un lieu où étoit il y a peu de jours une trés-belle Egliſe.

La perſecution a été trés-

cruelle dans les Provinces, il y a eu plusieurs Martyrs, nous ne sçavons pas encore les circonstances de leurs combats. Le dix-neuviéme de Juin mourut de mort subite l'Oncle du Roy, le grand ennemy de nôtre sainte Religion. Il venoit de dîner, & voulant se jetter sur son lit comme pour se reposer, *ha je me meurs*, dit-il un moment aprés à une de ses femmes qui n'étoit pas éloignée, & sur l'heure même il expira. Tout le monde a regardé cette mort comme une punition évidente de Dieu, pour les maux qu'il avoit causez aux Chrétiens. Deux jours auparavant un bon serviteur de Dieu, nommé François *Dirk*, avoit en quelque sorte prédit cette mort, disant, que ce Prince à cause de sa haine & de sa

cruauté contre tant de gens de bien, ne tarderoit pas à en être puni, & que Dieu vangeroit aſſurément ſes ſerviteurs qu'on accabloit d'une maniere ſi impitoyable & ſi injuſte. Un autre Mandarin, ennemy des Chrétiens, a eu depuis peu ſa maiſon entierement brûlée, avec douze de ſes gens, qui ont été enveloppez dans cet incendie. Dieu a encore fait ſentir à quelques Chrétiens Apoſtats les fleaux de ſa juſtice; il y en a de poſſedez du démon, d'autres allitez, qui ſouffrent des douleurs inſupportables, d'autres ſont tombez dans le dernier mépris; preſque tous paroiſſent accablez de triſteſſe, preſſez ſans doute par les juſtes remords de leur conſcience. Pluſieurs ſouhaittent d'être reçûs

à penitence, & ils le demandent avec de trés grandes instances, mais nous ne croyons pas qu'il soit encore temps de leur accorder cette grace, du moins à ceux qui se portent bien. Quelques-uns offrent de grandes aumônes pour le soulagement des Chrétiens prisonniers. Les Missionnaires ont déliberé s'il falloit les recevoir on non, leurs avis ont été partagez.

Monsieur Langlois, le Pere Candoné, & Monsieur Fonseca ont jugé qu'il falloit les accepter pour les raisons suivantes. Les prisonniers ont besoin de secours; c'est un conseil de l'Ecriture de racheter ses pechez par l'aumône; les coupables peuvent se porter au desespoir, & de rage renoncer tout-à-fait à la Religion, si

pour une faute qu'ils ont commise, comme tout le monde en est persuadé, plûtôt par foiblesse que par malice, & qu'ils détestent de tout leur cœur, ils se voyent si fort mépriſez, qu'on ne daigne pas même recevoir leurs aumônes, quoi qu'on reçoive celles des Idolâtres. Mais Monsieur Cappon, Monsieur Semenot, & le Pere Belmonté ont toûjours jugé, vû la disposition des esprits en ce Païs, qui croyent qu'on vient à bout de tout à force d'argent, jusqu'à obtenir des Mandarins les plus severes, le pardon des plus grands crimes, ils ont jugé, dis-je, qu'il ne falloit recevoir ni presens ni aumônes de ces Apostats, de peur de donner sujet de croire qu'à la balance des Missionnaires les crimes les plus énormes, com-

me eſt l'apoſtaſie, deviennent legers, quand on met de l'autre côté une bonne ſomme d'argent, & parce qu'ils ſe perſuaderoient s'être bien lavez auprés de nous de leurs fautes, dés qu'ils verroient que nous aurions accepté leurs aumônes.

Pour moy, j'ai opiné qu'il ne falloit point faire de regle generale : mais qu'aprés avoir examiné la diſpoſition particuliere de ceux qui offriroient leurs aumônes, & les marques de douleur dont ils les accompagneroient, on devoit recevoir celles des uns, & rejetter celles des autres. Ainſi on ne pourroit pas dire & que l'argent ſuffit ſeul pour être reconcilié, & que l'aumône ne ſert à rien, quand on donne d'ailleurs en la faiſant,

des ſignes d'une ſincere penitence.

Le vingt-huitiéme de Juillet Monſieur Langlois mourut des miſeres de ſa priſon comme le Pere Belmonté. Je luy donnai la veille l'Extrême-onction, & de l'avis des autres Miſſionnaires je l'enterray dans ſa maiſon, au lieu où peu auparavant étoit ſon Egliſe. Il étoit aprés le Pere Candoné le plus ancien Miſſionnaire de la Cochinchine, il ſçavoit beaucoup de ſecrets de Medecine, ce qui luy avoit donné un grand credit. Les Neophytes l'aimoient beaucoup, & il leur faiſoit de grandes aumônes.

Meſſieurs Cappon, Semenot, Fonſeca, & le Pere Candoné, ſont encore en priſon. Pour moy je loge dans un petit jardin qu'on m'a donné

auprés du Palais. Le titre de Mathematicien me met en état d'aller librement par tout, de visiter nos pauvres prisonniers, & de dire tous les jours la sainte Messe. Monsieur Clement seculier a perdu tous ses biens, parce qu'il est Chrétien; il vit fort content de s'en voir dépoüillé pour une si bonne cause. Pour ce qui est des autres Missionnaires, on dit que Monseigneur l'Evêque Dom Francesco Pirés, Messieurs Jean Auzier, & René Gourget François, & Monsieur Laurent Cochinchinois sont cachez dans les Isles ou dans les Montagnes; que les deux Messieurs Charles, François de Nation, qui sont venus de Siam ici pour recevoir l'Ordre de Prestrise, ont été arrêtez prisonniers; que M. Feret qui pour ses in-

commoditez se retiroit au Seminaire de Siam, est mort des fatigues du voyage. Le Pere Joseph Perez de nôtre Compagnie a été arrêté prisonnier prés des Frontieres de Camboje. Enfin, le Pere Christophle Cordeiro est dans les Provinces du Midy, où il court danger à chaque moment d'être découvert.

Voilà, Mon Reverend Pere, un abregé de la Relation du Pere Arnedo. Je suis avec un profond respect, & une parfaite reconnoissance,

MON TRES-REVER. PERE,

Vôtre trés-humble & trés-obéissant serviteur, PELISSON, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

LETTRE

ECRITE DE MANILLE le 10. de Juin 1697. par le Pere Paul Clain de la Compagnie de JESUS au Reverend Pere Thyrſe Gonzalez, General de la même Compagnie,

SUR LA

NOUVELLE DECOUVERTE qu'on a faite de trente-deux Iſles, au Sud des Iſles Marianes.

APRE'S le départ du Vaiſſeau qui étoit chargé des Lettres que j'écrivis l'an paſſé à vôtre Paternité, il en arriva

un autre qui m'apporta l'ordre d'accompagner le Reverend Pere Antoine Fuccio Sicilien, nouveau Provincial de cette Province. Faiſant avec lui la viſite de nos Maiſons, j'ai parcouru le païs de *Los Pintados*. Ce ſont de grandes Iſles ſeparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuſe. Il y a dans ces Iſles ſoixante & dix-ſept mille Chrétiens, ſous la conduite ſpirituelle de quarante & un Miſſionnaires de nôtre Compagnie, qui ont avec eux deux de nos freres qui pourvoient à leur ſubſiſtance.

Je ne ſçaurois vous marquer, Mon Reverend Pere, combien j'ai été touché à la vûë de ces pauvres Indiens, dont il y en a pluſieurs qui meurent ſans re-

cevoir les Sacremens de l'Egliſe, en grand danger de leur ſalut éternel ; parce qu'il y a ſi peu de Prêtres ici, que la plûpart ont ſoin de deux Bourgades en même temps. D'où il arrive qu'étant occupez dans un endroit à s'acquitter des fonctions de leur miniſtere, ils ne peuvent aſſiſter ceux qui meurent dans l'autre. J'ai été encore beaucoup plus touché de l'abandon où ſe trouvent pluſieurs autres peuples, qui demeurent dans des Iſlesqu'on appelle *Pais*. Quoique ces Iſles ne ſoient pas éloignées des Marianes, ces Inſulaires n'ont aucun commerce avec les Marianois. On s'eſt aſſuré cette année de la découverte de ce nouveau païs. Voicy comme la choſe s'eſt paſſée.

En faiſant la viſite avec le

Pere Provincial, comme j'ai déja dit, nous arrivâmes à la Bourgade de *Guivam* dans l'Isle de *Samal*, la derniere & la plus meridionale Isle des *Pintados* Orientaux. Nous y trouvâmes vingt-neuf *Palaos*, ou habitans de ces Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est qui regnent sur ces mers depuis le mois de Decembre jusqu'au mois de May, les avoient jettez à trois cens lieuës de leurs Isles, dans cette Bourgade de l'Isle de *Samal*. Ils étoient venus sur deux petits Vaisseaux, qu'on appelle ici *Paraos*. Voici comme ils racontent leur avanture.

Ils s'étoient embarquez au nombre de trente-cinq personnes pour passer à une Isle voisine, lorsqu'il se leva un vent si violent, que ne pouvant ga-

gner l'Isle où ils vouloient aller, ni aucune autre du voisinage, ils furent emportez en haute mer. Ils firent plusieurs efforts pour aborder à quelque rivage ou à quelque Isle de leur connoissance, mais ce fut inutilement. Ils voguerent ainsi au gré des vents pendant soixante & dix jours sans pouvoir prendre terre. Enfin perdant toute esperance de retourner en leur païs, & se voïant à demi-morts de faim sans eau & sans vivres, ils resolurent de s'abandonner à la merci des vents, & d'aborder à la premiere Isle qu'ils trouveroient du côté d'Occident. A peine eurent-ils pris cette résolution, qu'ils se trouverent à la vûë de la Bourgade de *Guivam* en l'Isle de *Samal*. Un *Guivamois* qui étoit au bord de la mer, les apperçut, & ju-

geant par la ſtructure de leurs petits bâtimens que c'étoient des étrangers qui s'étoient égarez, il prit un linge & leur fit ſigne d'entrer par le canal qu'il leur montroit pour éviter les écueils & les bancs de ſable ſur leſquels ils alloient échoüer. Ces pauvres gens furent ſi effrayez de voir cet inconnu, qu'ils commencerent à retourner en haute mer ; quelque effort qu'ils fiſſent, ils n'en purent venir à bout, & le vent les repouſſa une ſeconde fois vers le rivage. Quand ils en furent proche, le *Guivamois* leur fit entendre par ſes ſignes la route qu'ils devoient prendre, mais voyant qu'ils ne la prenoient pas & qu'ils alloient infailliblement ſe perdre, il ſe jette à la mer, & va à la nage à l'un de ces deux petits vaiſſeaux, dans le

deſſein de s'en faire le pilote & de les conduire ſûrement au Port. A peine y fut-il arrivé que ceux qui étoient dedans, & les femmes mêmes chargées de leurs petits enfans, ſe jettent à la nage pour gagner l'autre vaiſſeau, tant ils craignoient l'approche de cet inconnu. Cet homme ſe voïant ſeul dans ce petit vaiſſeau, ſe met à les ſuivre, & étant entré dans le ſecond il lui fait éviter tous les écueils & le conduit au Port. Pendant ce temps là ces pauvres gens demeurerent immobiles, & s'abandonnerent à la conduite de cet inconnu, dont ils ſe regardoient comme les priſonniers.

Ils prirent terre le jour des ſaints Innocens vingt huitiéme de Decembre de l'année 1696. Les habitans de *Guivam* accou-

rus ſur le rivage, les reçûrent avec charité & leur apporterent du vin & des rafraîchiſſemens. Ils mangerent volontiers des Cocos qui ſont les fruits des Palmiers de ce païs. La chair en eſt à peu prés ſemblable aux châtaignes, excepté qu'elle a plus d'huile, & qu'elle fournit une eſpece d'eau ſucrée qui eſt agreable à boire. On leur preſenta du ris cuit à l'eau, dont on ſe ſert ici & dans toute l'Aſie, comme on ſe ſert en Europe du pain. Ils le regarderent avec admiration, & en prirent quelques grains qu'ils jetterent auſſi-tôt à terre, s'imaginant que c'étoient des vermiſſeaux. Ils témoignerent beaucoup de joie quand on leur apporta de ces groſſes racines qu'on appelle *Palavan*, & ils en mangerent avec avidité.

Cependant on fit venir deux femmes que les vents avoient autrefois jettées sur la même côte de *Guivam*. Comme elles sçavoient un peu la langue de ce païs, elles servirent d'interpretes, & c'est par leur moyen qu'on apprit ce que je diray dans la suite. Une de ces femmes trouva parmi ces étrangers quelques-uns de ses parens. Ils ne l'eurent pas plûtôt reconnuë qu'ils se mirent à pleurer. Le Pere qui a soin de cette bourgade, ayant appris l'arrivée de ces pauvres gens, les fit venir à *Guivam*. Dés qu'ils l'apperçurent, & qu'ils virent le respect qu'on lui portoit, ils s'imaginerent qu'il étoit le Roi du païs, & que leur vie & leur sort étoient entre ses mains. Dans cette pensée, ils se jetterent tous à terre pour implorer

implorer sa misericorde & pour lui demander la vie. Le Pere touché de compassion de les voir dans une si grande desolation, fit ce qu'il put pour les consoler & pour adoucir leurs peines, il caressa leurs enfans, dont trois étoient encore à la mamelle, & cinq autres un peu plus grands, & promit à leurs parens de leur donner tous les secours qui dépendroient de lui.

Les habitans de *Guivam* s'offrirent à l'envi au Pere pour mener ces étrangers dans leurs maisons, & pour leur fournir tout ce qui seroit necessaire, soit pour les vivres, soit pour les habits. Le Pere les leur confia, mais à condition qu'on ne separeroit point ceux qui étoient mariez; (car il y en avoit quelques-uns parmi eux,) &

qu'on n'en prendroit pas moins de deux enſemble, de peur de faire mourir de chagrin ceux qui demeureroient ſeuls. De trente cinq qu'ils étoient d'abord, il n'en reſtoit plus que trente, car la diſette des vivres & les incommoditez d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage, & peu de temps aprés leur arrivée il en mourut encore un, qui eut le bonheur de recevoir le ſaint Baptême.

Ils rapporterent que leur païs conſiſte en trente-deux Iſles. Elles ne doivent pas être fort éloignées des Marianes, à en juger par la ſtructure de leurs petits vaiſſeaux, & par la forme de leurs voiles, puiſqu'elles ſont les mêmes. Il y a bien de l'apparence que ces Iles ſont plus au Midy que les

Marianes, à onze ou douze degrez de latitude septentrionale, & sous le même paralelle que *Guivam*, puisque ces étrangers venant tout droit d'Orient en Occident, ont abordé au rivage de cette bourgade. Il y a aussi lieu de croire que c'est une de ces Isles qu'on découvrit de loin, il y a quelques années. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire qui est de l'Est à l'Oüest sous le treiziéme paralelle, & s'étant un peu écarté vers le Sudoüest, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns ont appellé cette Isle la Caroline du nom du Roy, (1) & les autres l'Isle de saint Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour que l'Eglise celebre la fête de cet Apôtre. Elle fut encore En 1686.

(1) Charles II. Roy d'Espagne.

1696. vûë l'année paſſée par un autre vaiſſeau que la tempête fit changer de route, en allant d'ici aux Iſles Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit ſouvent donné ordre au vaiſſeau qui va preſque tous les ans aux Marianes, de chercher cette Iſle & les autres qu'on ſoupçonne être aux environs; mais ces ordres avoient été inutiles, Dieu reſervant à ce temps-ci la découverte, & comme nous l'eſperons, l'entiere converſion de ces peuples.

Ces étrangers ajoûtent que de ces trente-deux Iſles, il y en a trois qui ne ſont habitées que par des oiſeaux; mais que les autres ſont extrémement peuplées. Quand on leur demande quel eſt le nombre des habitans, ils prennent un monceau de ſable ou de pouſſiere

& le montrent, pour marquer la multitude innombrable des hommes qui les habitent. Ces Isles se nomment *Pais*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Yaropie*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Ytai*, *Pic*, *Piga*, *Lamurrec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Piyalucunung*. Les trois qui ne sont habitées que par des oiseaux sont, *Piculat*, *Hulatan*, *Tagian*. *Lamurrec* est la plus considerable de toutes ces Isles. C'est où le Roy de tout ce païs tient sa Cour. Les chefs de toutes ces habitations lui sont soûmis. Il s'est trouvé parmi ces étrangers un de ces Chefs avec sa femme, qui est la fille du Roy. Quoiqu'ils soient à demi-nuds, ils ont des manieres & un cer-

tain air de grandeur qui font assez connoître ce qu'ils sont. Le mari a tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement forme diverses figures. Les autres hommes de cette troupe ont aussi quelques lignes semblables, les uns plus les autres moins. Mais les femmes & les enfans n'en ont point. Il y a dix-neuf hommes & dix femmes de differens âges. Le tour & la couleur de leurs visages approchent assez du tour & de la couleur du visage des habitans des Philippines. Les hommes n'ont point d'autre habit qu'une espece de ceinture qui leur couvre les reins & les cuisses, & qui fait plusieurs tours à l'entour de leurs corps. Ils ont sur leurs épaules plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se

ſont une eſpece de capuchon qu'ils lient par devant, & qu'ils laiſſent pendre negligemment par derriere. Les hommes & les femmes ſons habillez de la même maniere, excepté que les femmes ont un linge un peu plus long, qui deſcend depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

Leur langue eſt differente de celle des Philippines, & même de celle des Iſles Marianes. Leur maniere de prononcer approche de la prononciation des Arabes. La femme qui paroît la plus conſiderable a pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers d'écaille de tortuë, qu'on appelle ici *Carey*, & les autres d'une matiere qui nous eſt inconnuë. Cette matiere qui reſſemble aſſez à l'ambre gris n'eſt pas tranſparente.

Voici la maniere dont ils ont

vécu ſur mer pendant ſoixante & dix jours qu'ils y ont été à la merci des vents. Ils jettoient en mer une eſpece de Naſſe, faite de pluſieurs petites branches d'arbres liées enſemble. Cette Naſſe avoit une grande ouverture pour laiſſer entrer le poiſſon, & ſe terminoit en pointe pour l'empêcher de ſortir. Le poiſſon qu'ils prenoient de cette maniere étoit toute la nourriture qu'ils avoient, & ils ne beuvoient point d'autre eau que celle que la pluye leur fourniſſoit. Ils la recevoient dans des écorces de Coco, qui eſt le fruit du Palmier de ce païs, comme j'ai déja dit. Il eſt de la figure & de la grandeur du crane d'un homme.

Ils n'ont point de vaches dans leurs Iſles. Ils voulurent s'enfuïr quand ils en virent

qui broutoient l'herbe, aussi bien que lorsqu'ils entendirent un petit chien aboyer dans la maison des Missionnaires. Ils n'ont point non plus de chats ni de cerfs, ni de chevaux, ni generalement aucune bête à quatre pieds. Ils n'ont même gueres d'autres oiseaux que ceux qui vivent sur la mer. Ils ont cependant des poules dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent pas les œufs.

Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais & contens de leur sort. Ils ont des chants & des danses assez regulieres. Ils chantent tous ensemble, & font les mêmes gestes, ce qui a quelque agrément.

Ils sont surpris du gouvernement, de la politesse & des manieres d'Europe, dont ils n'avoient aucune connoissance.

Ils admirent non ſeulement la majeſté auguſte des ceremonies, dont l'Egliſe ſe ſert pour celebrer l'Office divin, mais auſſi la muſique, les inſtrumens, les danſes des Eſpagnols, les armes dont ils ſe ſervent, & ſur tout la poudre à canon. Ils admirent encore la blancheur des Europeans : car pour eux ils ſont tout bazanez, auſſi-bien que les habitans de ce païs.

Il n'a pas paru juſqu'à preſent qu'ils ayent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adorent des Idoles. On n'a remarqué en eux qu'une vie toute barbare. Tout leur ſoin eſt de chercher à boire & à manger. Ils ont une grande déference pour leur Roy & pour les Chefs de leurs bourgades ; & ils leur obéïſſent avec beaucoup d'exactitude. Ils n'ont point d'heu-

re reglée pour leurs repas. Ils boivent & mangent en quelque temps & en quelque endroit que ce soit, lorsqu'ils ont faim & soif, & qu'ils trouvent dequoi se contenter. Mais ils mangent peu à chaque fois, & ils ne font point de repas assez fort pour suffire à toute la journée.

Leur civilité & la marque de leur respect consiste à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en froter doucement tout le visage. Ils avoient parmy leurs petits meubles quelques scies faites non pas de fer, mais d'une grande écaille qu'on appelle ici *Taclobo*, qu'ils aiguisent en les frotant contre certaines pierres. Ils en avoient aussi une de fer de la longueur d'un doigt. Ils furent fort étonnez,

à l'occaſion d'un vaiſſeau marchand qu'on bâtiſſoit à *Guivam*, de voir la multitude des inſtrumens de charpenterie dont on ſe ſervoit, ils les regarderent tous les uns aprés les autres avec admiration. Ils n'ont point de metaux dans leur païs. Le Pere Miſſionnaire leur ayant donné à chacun un aſſez gros morceau de fer, ils receurent ce preſent avec plus de joye que ſi on leur eût donné autant d'or. Ils avoient ſi grande peur qu'on ne le leur enlevât, qu'ils le mettoient ſous leur tête quand ils vouloient dormir. Ils n'ont point d'autres armes que des lances ou des traits faits d'oſſemens humains. Ils ſont d'eux-mêmes fort pacifiques. Lorſqu'il arrive entre eux quelque querelle, elle ſe termine par quelques coups de poing

qu'ils ſe donnent ſur la tête, ce qui arrive rarement. Car dés qu'ils veulent en venir aux mains, on les ſepare & l'on fait ceſſer le different. Ils ne ſont point cependant ſtupides ni peſans : au contraire ils ont du feu & de la vivacité. Ils n'ont pas tant d'embonpoint que les habitans des Iſles Marianes, mais ils ſont bien proportionnez, & d'une taille à peu prés ſemblable à celle des Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules.

Quand ces étrangers apprirent qu'on les alloit conduire en preſence du Pere Miſſionnaire, ils ſe peignirent tout le corps d'une certaine couleur jaune, ce qui paſſe chez eux pour un grand agrément. Ils

ſont ſi contens de trouver ici en abondance tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, qu'ils ſe ſont offerts à retourner dans leur païs pour attirer ici leurs compatriotes, & pour leur perſuader d'entrer en commerce avec ces Iſles. Nôtre Gouverneur goûte beaucoup ce deſſein, dans la vûë qu'il a de ſoûmettre tout ce païs au Roy d'Eſpagne; ce qui ouvriroit une grande porte à la propagation de l'Evangile. Le plus vieux de ces étrangers avoit déja été jetté une fois ſur les côtes de la Province de *Caragan* dans une de nos Iſles : mais comme il n'avoit trouvé que des Infideles qui demeurent dans les montagnes & le long de ces côtes deſertes, il étoit retourné en ſon païs, ſans avoir connoiſſance de l'abondance & des ri-

cheſſes de ces Iſles. Il a été plus heureux dans ce ſecond voyage. On a déja baptiſé les enfans. On inſtruit les autres des Myſteres de nôtre Religion. Ils ſont fort adroits à plonger ; & l'on dit qu'ils prirent dernierement à la pêche deux grandes perles dans leurs nacres, qu'ils rejetterent dans la mer, parce qu'ils n'en connoiſſoient pas le prix.

Je vous écris tout ceci, Mon Reverend Pere, perſuadé que vous aurez de la joye d'apprendre une nouvelle ſi avantageuſe à ceux de vos enfans, qui auront le bonheur de porter la foi dans ces nouveaux païs. Nous avons beſoin d'ouvriers pour fournir à tant de travaux, nous eſperons que vous aurez la bonté de nous en en-

voyer, & de ne nous pas oublier dans vos ſaints ſacrifices. Je ſuis avec un profond reſpect,

MON TRES-REVEREND PERE,

De voſtre Paternité,

A Manile le 10. Juin 1697.

Le trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur & Fils, PAUL CLAIN Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

TABLE.

Lettre du Pere Martin au Pere Villette. Page 1
Lettre du Pere Mauduit au Pere le Gobien. 30
Lettre du Pere Dolu au Pere le Gobien. 55
Lettre du Pere Bouchet au Pere le Gobien. 45
Lettre du Pere Diuße au Reverend Pere Directeur des Missions de la Chine & des Indes Orientales. 61
Lettre du Pere Pelisson au Reverend Pere de la Chaize Confesseur du Roy. 63
Lettre du Pere Paul Clain au Reverend Pere General de la Compagnie de Jesus, sur la nouvelle découverte qu'on a faite de trente-deux Isles au Sud des Isles Marianes. 112

PROTESTATION.

POUR obéïr aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteſte que je ne prétens point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, ou de Martyr, aux hommes Apoſtoliques dont je parle dans ce Recueil de Lettres & dans les ſuivans, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foy purement humaine.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay receu de nôtre Reverend Pere General, permets au Pere Charles le Gobien, de faire imprimer un Livre intitulé, *Lettres édifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus*, qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la préſente. Fait à Paris le 28. Mai 1702.

JULIEN BAUDRAN.

PRIVILEGE du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos ames & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Le P. CHARLES LE GOBIEN, Jeſuite, nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé, *Lettres édifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus*; Nous luy

avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir ledit Livre, en telle forme, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera pendant le temps de trois années consecutives, *à compter du jour de la datte des presentes*, & de le faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume : A la charge d'en mettre, avant de l'exposer en vente, deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique, un autre dans le Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres : de faire im-

primer ledit Livre *dans nôtre Royaume, & non ailleurs*, en beaux caracteres & papier, ſuivant ce qui eſt porté *par les Reglemens des années* 1618. *&* 1686. & de faire enregiſtrer les Preſentes ès *Regiſtres de la Communauté des Libraires de nôtre bonne Ville de Paris*; le tout à peine de nullité d'icelles : du contenu deſquelles NOUS VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires. VOULONS que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy y ſoit

ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution des Preſentes toutes ſignifications, défenſes, ſaiſies, & autres actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le 13. jour d'Aouſt l'an de grace mil ſept cens deux, & de nôtre Regne le ſoixantiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, NOBLET.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté de Libraires & Imprimeurs conformément aux Reglemens. A Paris le 23. jour d'Aouſt 1702.

Signé, P. TRABOÜILLET, *Syndic.*

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

II. RECUEIL.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë Saint Jacques, proche Saint Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AUX

JESUITES DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Je vous envoye la ſuite des Lettres de nos Miſſionnaires des Indes & de la Chine. Quand je ne me ſerois pas engagé à vous les communiquer, l'accueil favorable que vous avez fait aux premieres, & l'édification

qu'en a receu le public, en faveur de qui il en a fallu faire plusieurs éditions dans les Provinces, suffiroient pour me déterminer à vous les envoyer. J'espere que ce second Recueil ne vous sera pas moins agreable que le premier, & que ceux qui prennent interest aux progrez de la Religion, & aux travaux des Missionnaires dans les pays étrangers, les liront avec le même plaisir.

La premiere Lettre sera apparemment celle, qui vous touchera davantage. C'est l'Histoire circonstanciée de la glorieuse mort du venerable Pere Jean de Brito. Son nom & son martyre ne vous sont point inconnus;

mais l'occaſion & le détail de ſes ſouffrances ne ſeront peut-être pas encore venus juſqu'à vous. La Relation, dont je vous fais part, eſt une traduction fidelle de celle que le Pere Lainez alors Superieur de Maduré écrivit en Portugais peu de jours aprés la mort du Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, & qu'il envoya à tous les Ouvriers Evangeliques de cette celebre Miſſion.

Les deux Lettres ſuivantes regardent le retour du Pere Bouvet à la Chine, & la maniere dont l'Empereur receut ce Miſſionnaire qu'il avoit envoyé en Europe pour l'execution de ſes ordres.

Les principales avantures

du voyage, qui fut plus long & plus penible qu'il n'a coûtume de l'être, y ſont marquées avec exactitude. Si ce qu'on y raconte des Villes d'Achen, de Malaque & de Canton fait plaiſir aux curieux, les inſtructions qu'on y donne pour paſſer ſeurement les détroits de Malaque & de Gobernadour n'en feront pas moins aux Pilotes & à ceux, qui navigeront doreſnavant dans ces mers.

Les perſonnes, qui ont du zele pour le ſalut du prochain, trouveront dequoy ſe ſatisfaire dans la quatriéme Lettre; & la cinquiéme enfin fera connoître ce qu'on doit eſperer d'un nouveau peuple de l'Amerique

Meridionale, dont on n'avoit point encore entendu parler. Vous voyez bien que dans le temps qu'on travaille à faire de nouveaux établiſſemens dans l'Orient, on ne néglige pas les pays Occidentaux. Cette nouvelle Miſſion appartient à une des ſix grandes Provinces que la Compagnie a dans le nouveau monde Eſpagnol, ſçavoir les Provinces du Paraquay, du Chilé, du Perou, du Mexique, des Philippines & du nouveau Royaume de Grenade. Deux de ces ſix Provinces ont chacune plus de trois cens cinquante Jeſuites; les quatre autres en ont moins, mais la bonté qu'a eu le Roy d'Eſpagne Philippe V. de permettre à quel-

ques Jesuites étrangers de passer en ces vastes pays, va en augmenter le nombre ; ce qui ne servira pas peu à faire connoître Jesus-Christ à plusieurs grands peuples, qui avoient esté abandonnez jusqu'icy. Je me recommande à vos saintes prieres, & suis avec tout le respect possible,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur, CHARLES LE GOBIEN, de la Comp. de Jesus.

LETTRE
DU
P. FRANCOIS LAINEZ,
De la Compagnie de Jesus, Superieur de la Mission de Maduré,
AUX PERES DE SA Compagnie, qui travaillent dans la même Mission.

Sur la mort du Venerable Pere Jean de Brito.

MEs Reverends Peres,

P. C.

Je ne sçay, si nous devons nous affliger de la mort de

nôtre cher Compagnon, le Pere Jean de Brito, & pleurer la perte que cette Chrétienté vient de faire d'un Pasteur plein de zele & d'un Missionnaire infatigable : Ou si nous devons nous réjoüir des avantages que cette Eglise naissante retire de la mort d'un genereux Confesseur de Jesus-Christ, qu'elle vient de donner au Ciel. Car s'il est vray, comme dit un Pere, que le sang des Martyrs, est une semence feconde de nouveaux Chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'esperer que cette Chrétienté va fructifier au centuple, & s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient.

Permettez-moy donc, Mes Reverends Peres, de vous inviter à remercier Dieu avec moy, d'avoir donné des Mar-

tyrs à cette Egliſe, & d'avoir fait la grace à un de nos freres de répandre ſon ſang pour la Religion de Jeſus-Chriſt. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuſe que les plus grands ſuccés du monde. Quel bonheur pour nous, ſi nous étions deſtinez nous-mêmes à une ſemblable mort ! Tâchons de ne nous en pas rendre indignes par nos infidelitez. Renouvellons nôtre zele, travaillons avec plus de courage & plus de ferveur que jamais au ſalut de ces Infideles rachetez par le ſang du Sauveur ; & regardons le martyre de nôtre ſaint compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous preparer, & de nous tenir prêts pour recevoir peut être la même grace.

Vous ſçavez qu'il y a environ ſix ans que *Ranganadadeven* Prince de *Maravas*[a] aprés avoir fait ſouffrir de trés-cruels tourmens au Pere Jean de Brito, lui défendit ſous peine de la vie de demeurer & de prêcher l'Evangile dans ſes Eſtats. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéiſſoit à ſes ordres. Le Serviteur de Dieu, qui étoit alors Superieur de la Miſſion, pour ne pas irriter ce Prince infidelle, ſe retira ſur le champ du *Maravas*, dans le deſſein pourtant d'y revenir bien-tôt. Car il ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner entierement une nombreuſe Chrétienté qu'il avoit établie avec des ſoins & des fatigues incroyables; &

[a] Le *Maravas* eſt un petit Royaume entre le *Maduré* & la côte de la Pêcherie.

bien loin de craindre les menaces qu'on lui faiſoit, il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défenſe de la Foy. Mais Dieu ſe contenta alors de ſa bonne volonté. Comme il étoit ſur le point de retourner au *Maravas*, nos Superieurs l'envoyerent en Europe en qualité de Procureur General de cette Province. Il obëit, & arriva à Liſbonne ſur la fin de l'année 1687.

Le Roy de Portugal, dont il étoit connu, & auprés duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joye de ſon retour, & voulut le retenir à ſa Cour pour des emplois importans. Mais le ſaint homme, qui ne reſpiroit que la converſion des Infidel-

les, s'en excusa fortement. *Vôtre Majesté*, dit-il au Roy avec respect, *a dans ses Estats une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer : Mais la Mission de Madure a tres-peu d'Ouvriers : & quand il s'en presenteroit un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage par dessus ceux, qui s'y consacreroient, de sçavoir déja la langue du Pays, de connoître les coûtumes des peuples, & d'être accoûtumé à leur maniere de vie, qui est fort extraordinaire.*

Le Pere de Brito, ayant ainsi évité le danger, où il étoit de demeurer à la Cour de Portugal, & ayant terminé les affaires, dont il étoit chargé, ne pensa plus qu'à partir de Lisbonne, & qu'à retourner

aux Indes. Dés qu'il fut arrivé à Goa [b], il prit des meſures pour revenir dans cette Miſſion, dont on l'avoit nommé Viſiteur. Comme il brûloit du zele de la maiſon de Dieu, il ne ſe donna pas le temps de ſe délaſſer des fatigues d'un ſi long voyage, ni de ſe remettre d'une dangereuſe maladie qu'il avoit euë ſur les Vaiſſeaux. Tout ſon ſoin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par viſiter toutes les maiſons que nous avons dans le *Maduré*. Enſuite il ſe rendit auprés des *Maravas*, ſes chers enfans en Jeſus Chriſt, qui faiſoient toutes ſes delices. Il y a, comme vous ſçavez, pluſieurs Egliſes répanduës dans

[b] C'eſt la Ville Capitale des Eſtats que les Portugais poſſedent dans les Indes.

les Forefts de ce Pays. Il les parcourut toutes avec un zele infatigable, & avec de grandes incommoditez. Les Prêtres des Gentils ſe dechainérent contre lui, & leur haine alla ſi loin qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie, & qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de ſuite dans le même lieu, ſans courir de grands riſques. Mais Dieu le ſoûtenoit dans ces dangers, & dans ces fatigues, par les grandes benedictions qu'il daignoit répandre ſur ſes travaux Apoſtoliques.

Dans l'eſpace de quinze mois qu'il a demeuré dans le *Maravas* depuis ſon retour d'Europe juſqu'à ſa mort, il a eu la conſolation de baptiſer huit mille Catéchumenes, & de convertir un des principaux

Seigneurs du Pays. C'eſt le Prince *Teriadeven*, à qui devroit appartenir la Principauté de *Maravas*; mais ſes Anceſtres en ont été depoüillez par la famille de *Ranganadadeven*, qui y regne à preſent. Comme la naiſſance & le merite de *Teriadeven* le font conſiderer, & aimer de tous ceux de ſa nation, ſa converſion fit beaucoup de bruit, & fut l'occaſion de la mort du Pere de Brito. Ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Medecins du pays jugeoient mortelle. Reduit à la derniere extremité, ſans eſperance de recevoir aucun ſoulagement de ſes faux Dieux, il reſolut d'employer le ſecours du Dieu des Chrétiens. A ce deſſein, il fit pluſieurs fois prier le Pere de le venir voir, ou du moins de

lui envoyer un Catechiſte pour lui enſeigner la Doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il avoit, diſoit-il, toute ſa confiance. Le Pere ne differa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un Catechiſte alla trouver le malade, recita ſur lui le ſaint Evangile, & au même temps le malade fut parfaitement gueri.

Un miracle ſi évident, augmenta le deſir que *Teriadeven* avoit depuis long-temps de voir le Predicateur d'une Loy ſi ſainte & merveilleuſe ; il eût bien-tôt cette ſatisfaction. Car le Pere ne doutant plus de la ſincerité des intentions de ce Prince, contre lequel il avoit été en garde juſqu'alors, ſe tranſporta dans les terres de ſon Gouvernement ; & comme ce lieu n'étoit point encore ſuf-

pect aux Prêtres des Idoles, il y demeura quelques jours pour y celebrer la fête des Roys. Cette solemnité se passa avec une devotion extraordinaire de la part des Chrétiens, & avec un si grand succés, que le Pere de Brito baptisa ce jour là de sa propre main, deux cens Catéchumenes. Les paroles vives & animées du serviteur de Dieu, son zele, la joye que faisoient paroître les nouveaux Chrétiens, la majesté des ceremonies de l'Eglise, & sur tout la grace de Jesus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion de *Teriadeven*, penetrerent si vivement le cœur de ce Prince, qu'il demanda sur le champ le saint Baptême. *Vous ne sçavez pas encore*, lui dit le Pere;

quelle eſt la pureté de vie qu'il faut garder dans la profeſſion du Chriſtianiſme. Je me rendrois coupable devant Dieu, ſi je vous accordois la grace du Baptême, avant que de vous avoir inſtruit, & diſpoſé à recevoir ce Sacrement.

Le Pere lui expliqua enſuite ce que l'Evangile preſcrit touchant le mariage. Ce point étoit ſur tout neceſſaire, parce que *Teriadeven* avoit actuellement cinq femmes & un grand nombre de concubines.

Le diſcours du Miſſionnaire, bien loin de rebuter le nouveau Catéchumene, ne ſervit qu'à l'animer, & qu'à faire paroître ſa ferveur & ſon empreſſement pour le Baptême. *Cet obſtacle ſera bientoſt levé*, dit-il au Pere, *& vous aurez ſujet d'eſtre content de moy.* Au même inſtant

il retourne à son Palais, appelle toutes ses femmes, & aprés leur avoir parlé de la gueriſon miraculeuſe qu'il avoit reçûë du vray Dieu, par la vertu du ſaint Evangile, il leur declara qu'il étoit reſolu d'employer le reſte de ſa vie au ſervice d'un ſi puiſſant & d'un ſi bon maître; que ce ſouverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme; qu'il vouloit lui obéir, & n'en avoir doreſnavant qu'une ſeule. Il ajoûta, pour conſoler celles auſquelles il renonçoit, qu'il auroit ſoin d'elles, que rien ne leur manqueroit, & qu'il les conſidereroit toûjours comme ſes propres ſœurs.

Un diſcours ſi peu attendu, jetta ces femmes dans une terrible conſternation; la plus jeune fut la plus vivement tou-

chée. Elle n'épargna d'abord ni prieres ni larmes pour gagner ſon mary, & pour luy faire changer de reſolution; mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de meſures, & reſolut de venger ſur le Pere de Brito, & ſur les Chrétiens, l'injuſtice qu'elle ſe perſuada qu'on luy faiſoit. Elle étoit niéce de *Ranganadadeven* Prince ſouverain de *Maravas*, dont j'ai déja parlé. Elle le va trouver pour ſe plaindre de la legereté de ſon Epoux. Elle pleure, elle gemit, elle repreſente le triſte état, où elle étoit reduite, & implore l'autorité & la juſtice de ſon oncle. Elle lui dit que la reſolution de *Teriadeven* ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus deteſtable Magicien, qui

fût dans l'Orient ; que cet homme avoit ensorcelé son mary, & qu'il lui avoit persuadé de la répudier honteusement, & toutes les autres femmes à la reserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une maniere encore plus vive & plus pressante aux Prêtres des Idoles, qui cherchoient depuis long-temps une occasion favorable pour éclater contre les Ministres de l'Evangile.

Il y avoit parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures, & par la haine irreconciliable qu'il portoit aux Missionnaires, & sur tout au Pere de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une si belle occasion, de se vanger de celuy qui dé-

truiſoit l'honneur de ſes Idoles qui lui enlevoit ſes Diſciples, & qui par là le reduiſoit avec toute ſa famille à une extrême pauvreté, aſſemble les autres *Brames*, & délibere avec eux ſur les moyens de perdre le ſaint Miſſionnaire, & de ruiner ſa nouvelle Egliſe. Ils furent tous d'avis d'aller enſemble parler au Prince. Le Brame *Pompavanan*, ſe mit à leur tête, & porta la parole. Il commença par ſe plaindre qu'on n'avoit plus de reſpect pour les Dieux; que pluſieurs Idoles étoient renverſées, & la pluſpart des Temples abandonnez; qu'on ne faiſoit plus de Sacrifices ni de Fêtes, & que tout le peuple ſuivoit l'infame ſecte des Européans; que ne pouvant ſouffrir plus long-temps les outrages qu'on

faiſoit à leurs Dieux, ils alloient tous ſe retirer dans les Royaumes voiſins, parce qu'ils ne vouloient pas être ſpectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irritez étoient prêts de prendre & de leurs deſerteurs, & de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toleroient avec tant de ſcandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer *Ranganadadeven*, qui étoit déja prévenu contre le Pere de Brito, & vivement preſſé par les plaintes & par les larmes de ſa niéce, & qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, ſujet d'aimer le Prince *Teriadeven*. Il ordonna ſur le champ, qu'on allât piller toutes les maiſons des Chrétiens, qui ſe trouvoient ſur ſes terres; qu'on fiſt payer une groſſe a-

mende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance ; & ſur tout qu'on brûlât toutes les Egliſes. Cet ordre rigoureux s'executa avec tant d'exactitude, qu'un trés-grand nombre de familles Chrétiennes furent entierement ruinées, parce qu'elles aimerent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La maniere dont on en uſa avec le Pere de Brito, fut encore plus violente. Le Tyran qui le regardoit comme l'auteur de tous ces deſordres prétendus, commanda expreſſément qu'on s'en ſaiſiſt, & qu'on le lui amenât. Ce Barbare prétendoit par la rigueur, avec laquelle il le traiteroit intimider les Chrétiens, & les faire changer de reſolution.

Ce jour-là qui étoit le 8. Jan-

vier de cette année 1693. le saint Missionnaire avoit administré les Sacremens à un grand nombre de Fidelles, & soit qu'il se doutât de ce qu'on tramoit contre lui, soit qu'il en eût une connoissance certaine, par quelque voye que nous ne sçavons pas, il conseilla plusieurs fois aux Chrétiens assemblez de se retirer, pour éviter la sanglante persecution, dont ils étoient menacez. Quelques heures aprés, on luy vint dire qu'une troupe de soldats s'avançoit pour s'assurer de sa personne, il alla au devant d'eux avec un visage riant & sans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plûtôt apperçû qu'ils se jetterent sur lui impitoyablement, & le renverserent par terre à force de coups. Ils ne traiterent

pas mieux un Brame Chrétien nommé Jean, qui l'accompagnoit ; ils lierent étroitement ces deux Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui étoient bien plus touchez des blaſphêmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu, que de ce qu'on leur faiſoit ſouffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens, qui avoient ſuivi le Pere de Brito, & dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlez par les cruautez qu'on exerçoit ſur lui, & par les opprobres, dont on le chargeoit, en furent ſi animez & ſi affermis dans leur foi, qu'ils coururent avec une ferveur incroyable, embraſſer le ſaint homme dans les chaînes ; & qu'ils ne voulurent plus le quitter. Les ſoldats voyant que les menaces & les coups ne ſervoient de

rien pour les éloigner, garotterent auſſi ces deux innocentes victimes &, les joignirent ainſi à leur Pere & à leur Paſteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état, mais le Pere de Brito, qui étoit d'une complexion delicate, & dont les forces étoient épuiſées par de longs & penibles travaux, & par la vie penitente qu'il avoit menée dans le *Maduré* depuis plus de vingt ans, ſe ſentit alors extrêmement affoibli. Tout ſon courage ne pût le ſoutenir que peu de temps. Bien-tôt il fut ſi las & ſi accablé qu'il tomboit preſque à chaque pas. Les Gardes, qui vouloient faire diligence, le preſſoient à force de coups de ſe relever, & le faiſoient marcher, quoi qu'ils viſſent ſes

pieds tout ſanglans & horriblement enflez.

En cet état peu different de celui où ſon divin maître ſe trouva allant au Calvaire, on arriva à un gros Village nommé *Anoumandancoury* où les Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt reçûrent de nouveaux outrages. Car pour faire plaiſir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau ſpectacle, on les plaça dans un char élevé ſur lequel les *Brames* ont coûtumes de porter par les ruës leurs Idoles comme en triomphe, & on les y laiſſa un jour & demi expoſez à la riſée du public. Ils eurent là beaucoup à ſouffrir ſoit de la faim & de la ſoif, ſoit de la peſanteur des groſſes chaînes de fer dont on les avoit chargez. Aprés avoir ainſi contenté la curioſité & la fu-

reur de ce peuple aſſemblé, on leur fit continuer leur route vers. *Ramanadabouram*, où le Prince de *Maravas* tient ſa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. C'étoit le Catechiſte *Moutapen*, qui avoit été pris à *Candaramanicom*, où le Pere l'avoit envoyé pour prendre ſoin d'une Egliſe qu'il y avoit fondée. Les ſoldats aprés s'en être ſaiſis, brûlérent l'Egliſe, abbatirent les maiſons des Chrétiens, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû, & conduiſirent ce Catechiſte étroitement lié à la Ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joye à tous les ſerviteurs de Dieu, & le Pere de Brito ſe ſervit de cette occaſion, pour les animer à perſéverer avec ferveur,

dans la confeſſion de la Foi de JESUS-CHRIST. *Ranganadadeven*, qui étoit à quelques lieuës de ſa Ville Capitale, lorſque ces glorieux Confeſſeurs y arriverent, ordonna qu'on les mît en priſon, & qu'on les gardât à vûë juſqu'à ſon retour.

Cependant le Prince *Teriadeven*, ce zelé Catéchumene, qui étoit l'occaſion innocente de toute la perſecution, s'étoit rendu à la Cour pour y procurer la grace de celui, à qui il croyoit être redevable de la vie du corps & de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le Serviteur de Dieu pendant tout le chemin, il pria les Gardes d'avoir plus de ménagement pour un priſonnier qu'il conſideroit. On eut d'abord quelque

que égard à la recommendation de ce Prince, on ne traita plus le Pere avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, & de passer même quelques jours sans prendre nulle autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des Idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jesus-Christ. Ils se presenterent en foule au Palais, vomissant des blasphêmes execrables contre la Religion Chrétienne, & chargeant le Pere de plusieurs crimes énormes. Ils demanderent au Tyran avec de grands empressemens, qu'il le fist prendre dans la place publique, afin que personne n'eust

la hardieſſe de ſuivre la Loy qu'il enſeignoit. Le genereux *Teriadeven*, qui étoit auprés du Prince de *Maravas*, lors qu'on lui preſenta cette injuſte requête, en fut outré, & s'emporta vivement contre les Prêtres des Idoles, qui en ſollicitoient l'execution. Il s'adreſſa enſuite à *Ranganadadeven*, & le pria de faire venir en ſa preſence les *Brames* les plus habiles pour les faire diſputer avec le nouveau Docteur de la Loy du vray Dieu, ajoûtant que ce ſeroit un moyen ſeur & facile de découvrir la verité.

Le Prince ſe choqua de la liberté de *Teriadeven*. Il lui reprocha en colere qu'il ſoûtenoit le party infame d'un Docteur d'une Loy étrangere, & lui commanda d'adorer ſur le

champ quelques Idoles qui étoient dans la ſalle. *A Dieu ne plaiſe*, repliqua le genereux Catéchumene, *que je commette une telle impieté ; il n'y a pas long-temps que j'ay été miraculeuſement gueri d'une maladie mortelle par la vertu du ſaint Evangile ; comment aprés cela oſerois-je y renoncer, pour adorer les Idoles, & perdre en même temps la vie de l'ame & du corps ?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Tyran, mais par des raiſons d'etat, il ne jugea pas à propos de la faire eclater. Il s'addreſſa à un jeune Seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, & lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit auſſi été gueri par le Baptême quelque temps auparavant, d'une tres-

fâcheuſe incommodité, dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord ; mais la crainte de déplaire au Roy, qu'il voyoit furieuſement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plûtôt offert ſon ſacrifice, qu'il ſe ſentit attaqué de ſon premier mal, mais avec tant de violence, qu'il ſe vit en peu de temps reduit à la derniere extremité. Un châtiment ſi prompt & ſi terrible, le fit rentrer en lui-même ; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix ; il ſe jetta à ſes pieds, il demanda tres-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, & conjura le Seigneur d'avoir pitié de ſon ame en même temps qu'il auroit com-

passion de son corps. A peine eut-il achevé sa priere qu'il se sentit exaucé, son mal cessa tout de nouveau, & il ne douta point que celui qui lui accordoit avec tant de bonté la santé du corps, ne lui fist aussi misericorde, & ne lui pardonnast sa chute.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifioit aux Idoles, le Prince de *Maravas* s'addressa une seconde fois à *Teriadeven*, & lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur; mais *Teriadeven* lui repartit genereusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si grande impieté, & pour ôter au Tyran toute esperance de le gagner, il s'étendit sur la vertu du saint Evangile, & sur les loüanges de la Religion Chrétienne. Le

Prince outré d'une réponſe ſi ferme, l'interrompit, & lui dit d'un ton moqueur. *Eh bien tu vas voir quelle eſt la puiſſance du Dieu que tu adores, & quelle eſt la vertu de la Loy que ton infame Docteur t'a enſeignée. Je pretends que dans trois jours ce ſcelerat expire par la force ſeule de nos Dieux, ſans même qu'on touche à ſa perſonne.*

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fiſt à l'honneur des Pagodes le ſacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci.* C'eſt une eſpece de ſortilege, auquel ces Infidelles attribuent une ſi grande force, qu'ils aſſurent qu'on n'y peut reſiſter, & qu'il faut abſolument que celui contre lequel on fait ce ſacrifice, periſſe. Delà vient qu'ils le nomment auſſi quelquefois *Santourove-*

sangaram, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemy. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup. Quelques Gentils qui étoient presens, & qui avoient quelquefois entendu les exhortations du Confesseur de Jesus-Christ, avoient beau lui representer que toutes ses peines seroient inutiles ; que tous les malefices n'auroient aucune vertu contre un homme, qui se moquoit de leurs Dieux. Ces discours irriterent furieusement ce Prince, & comme le premier sortilege n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance, ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux Miniſtres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras & de l'extrême confuſion où il étoit, lui demanderent permiſſion de faire une autre ſorte de ſacrifice, contre lequel ſelon eux, il n'y avoit point de reſſource. Ce ſortilege eſt le *Salpechiam*, qui a, diſent-ils, une vertu ſi infaillible qu'il n'y a nulle puiſſance ſoit divine ſoit humaine, qui en puiſſe éluder la force. Ainſi ils aſſuroient que le Predicateur mourroit immanquablement le 5e. jour. Des aſſurances ſi poſitives calmerent un peu *Ranganadadeven* dans le deſeſpoir où il étoit, de ſe voir confondu auſſi bien que tous ſes Dieux par un ſeul homme qu'il tenoit dans les fers, & qu'il mépriſoit.

Mais ce fut pour lui & pour

les Prêtres des Idoles une nouvelle confusion, lorsque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirez, le saint homme, qui devoit être entierement detruit, n'avoit pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi, étoit un des plus grands Magiciens qui fût au monde, & qu'il n'avoit resisté à la vertu de tous leurs sacrifices, que par la force de ses enchantemens. *Ranganadadeven* prit aisément ces impressions, il fit venir devant luy le Pere de Brito, & lui demanda en lui montrant son breviaire qu'on lui avoit ôté, lors qu'on le fit prisonnier, si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu qui avoit rendu jusqu'alors tous leurs enchante-

mens inutiles ? Comme le ſaint homme lui eut répondu qu'il n'en falloit pas douter. *Hé bien*, dit le Tyran, *je veux voir ſi ce livre te rendra auſſi impenetrable à nos Mouſquets.* En même-temps, il ordonna qu'on lui attachaſt le Breviaire au col, & qu'on le fiſt paſſer par les armes. Déja les Soldats étoient preſts de faire leurs décharges, lorſque *Teriadeven* avec un courage heroïque ſe récria publiquement contre un ordre ſi tyrannique, & ſe jettant parmi les Soldats, il proteſta qu'il vouloit lui même mourir, ſi on ôtoit la vie à ſon cher maître. *Ranganadadeven*, qui s'apperceut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une revolte, parce qu'il ne doutoit pas que *Teriadeven* ne trouvaſt encore pluſieurs parti-

sans, qui ne souffriroient pas qu'on insultast ouvertement ce Prince. Ces considerations arrêterent l'emportement de *Ranganadadeven*, il fit même semblant de revoquer l'ordre qu'il avoit donné, & commanda qu'on remist le Confesseur de Jesus-Christ en prison.

Dés ce jour là même neanmoins il prononça la sentence de mort contre lui ; & afin qu'elle fût executée sans obstacle, il fit partir le Pere secretement sous une bonne garde avec ordre de le mener à *Ouriardeven* son frere, chef d'une peuplade située à deux journées de la Cour, pour le faire mourir sans delay. Quand on signifia cet Arrêt au serviteur de Dieu, la joye de se trouver si prêt de ce qu'il souhaittoit avec tant d'ardeur,

fut un peu moderée par la peine qu'il eut de quitter ſes chers enfans en Jeſus-Chriſt, qui étoient avec lui en priſon. Cette ſeparation lui fut ſi ſenſible qu'il ne put retenir ſes larmes en leur diſant Adieu : Il les embraſſa tendrement tous quatre l'un aprés l'autre, & les anima chacun en particulier à la conſtance, par des motifs preſſans, & conformés à l'état où ils étoient, & à la portée de leurs eſprits. Enſuite parlant en commun, il leur fit un diſcours touchant & pathetique, pour les exhorter à demeurer fermes dans la confeſſion de la foi, & à donner genereuſement leur vie pour le veritable Dieu, de qui ils l'avoient reçûë. Les Gentils qui étoient preſens en furent attendris juſqu'aux larmes, &

ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples, pendant qu'il paroissoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte resolution des quatre autres Confesseurs de Jesus-Christ, qui montroient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi le Pere sortit de la prison de *Ramanadabouram*, suivi des vœux de ses Disciples, qui demandoient avec instance de le suivre, & de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna ; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voiage precedent, ce ne fut qu'aprés des

peines incroïables qu'il arriva au lieu de ſon martyre. On ne ſçait ſi ce fut la crainte de le voir expirer avant ſon ſupplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval : mais on l'en deſcendit bien-tôt aprés. Il marchoit nuds pieds, & ſes chutes frequentes lui dechirerent tellement les jambes qu'il avoit fort enflées, qu'on euſt pû ſuivre ſes pas à la trace de ſon ſang. Il faiſoit effort cependant pour avancer, juſqu'à ce que ſes gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout ſe ſoutenir, ſe mirent à le traîner impitoiablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, & ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite meſure de lait ; de ſorte que

les Payens même s'étonnerent qu'il eût pû se soutenir jusqu'au terme du voyage, & que les Chrétiens attribuerent la chose à une faveur particuliere de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apostolique arriva le 31. de Janvier à *Orejour*, où devoit s'accomplir son martyre. *Orejour* est une grande Bourgade située sur le bord de la Riviere de *Pambarou* aux confins de la Principauté de *Maravas*, & du Royaume de *Tanjaor*. Dés que *Ouriardeven* frere du cruel *Ranganadadeven*, & encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenast. Ce barbare lui lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit depuis quelques années

devenu aveugle & paralitique des pieds & des mains, & comme il avoit ſouvent ouy parler des merveilles que Dieu operoit par le ſaint Evangile, il conçût quelque eſperance que le Docteur de la nouvelle loi étant dans ſon pouvoir, ne lui refuſeroit pas une grace que tant d'autres avoient reçuë. C'eſt pourquoy aprés lui avoir marqué aſſez de douceur dans cette premiere audiance où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain toutes ſes femmes qui ſe proſternerent aux pieds du Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, pour le conjurer de rendre la ſanté à leur mary. Le Pere de Brito les ayant renvoyées ſans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeller en particulier pour l'engager à quelque prix que ce fuſt à faire

ce miracle en ſa faveur. D'abord il promit, s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit, que non ſeulement il le tireroit de priſon, & le delivreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches preſens. *Ce ne ſont pas de ſemblables promeſſes*, lui repartit le fervent Miſſionnaire, *qui pourroient m'obliger à vous rendre la ſanté, ſi j'en étois le maiſtre ; ne penſez pas auſſi que la crainte de la mort puiſſe m'y contraindre. Il n'y a que Dieu ſeul dont la puiſſance eſt infinie, qui puiſſe vous accorder cette grace.*

Le barbare choqué de cette réponſe, commanda auſſi-tôt qu'on remenaſt le priſonnier à ſon cachot, & qu'on preparaſt inceſſamment les inſtrumens de ſon ſupplice. L'execution fut pourtant encore differée de

trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que si on ne se fust pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment il fust mort de faim & de misere. Le troisiéme Fevrier qui fut la veille de son Martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une Lettre addressée à tous les Peres de cette Mission, & que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni ancre, ainsi il se servit pour l'écriture, d'une paille & d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette Lettre.

MES REVERENDS PERES, & tres-chers Compagnons,

P. C.

Vous avez sçû du Catechiste *Canaguien*, ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant qui fut le 28 de Janvier, on me fit comparoître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étois déja arrivé au lieu destiné à cette execution, & tout étoit prêt, lors que le Prince de *Maravas*, apprehendant quelque émotion, ordonna qu'on me separast des autres Confesseurs de Jesus-Christ, mes chers enfans, pour me remettre entre les mains de son frere *Ouriardeven*, à qui on envoie or-

dre en même temps de me faire mourir ſans differer davantage. Je ſuis arrivé avec beaucoup de peine à ſa Cour le dernier jour de Janvier, & ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en ſa preſence, où il y a eu une grande diſpute : aprés qu'elle a été finie, on m'a ramené en priſon ; où je ſuis encore à preſent, attendant la mort que je dois ſouffrir pour mon Dieu. C'eſt l'eſperance de joüir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il eſt vray qu'il m'en a coûté pour l'obtenir : mais la récompenſe que j'eſpere de celui pour qui je me ſacrifie, merite toutes ces peines, & encore bien de plus grandes. Tout le crime dont on m'accuſe, c'eſt que j'enſeigne la loi du vray Dieu, & qu'on n'adore

plus les Idoles. Qu'il eſt glorieux de ſouffrir la mort pour un tel crime ! C'eſt auſſi là ce qui fait ma joye, & ce qui me remplit de conſolation en nôtre Seigneur. Les Soldats me gardent à vûë, ainſi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes Peres, je vous demande vos benedictions, & me recommande à vos ſaints ſacrifices. De la priſon *d'Ourejour* le 3e de Fevrier 1693.

De vos Reverences

Le tres-humble ſerviteur en J. C. Jean de Brito.

C'Etoit dans ces ſentimens & avec ce grand courage, que l'homme de Dieu attendoit l'heureux moment de ſon martyre. Le Tyran qui avoit eu des ordres exprés de le faire mourir inceſſamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour ſa gueriſon, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pieces, & l'expoſer à la vûë du peuple aprés qu'il ſeroit mort.

A une portée de mouſquet de la peuplade, on avoit planté un grand pieu, ou une eſpece de poteau fort élevé au milieu d'une vaſte campagne, qui devoit ſervir de theâtre à ce ſanglant ſpectacle. Le 4e. Fevrier ſur le midy on y amena le ſerviteur de Dieu pour achever ſon ſacrifice en preſence

d'une grande multitude de peuples, qui étoit accouru de toutes parts, dés que la nouvelle de sa condamnation se fut répanduë dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de luy donner un moment pour se recueillir, ce qui lui fut accordé. Alors s'étant mis à genoux en presence de tout ce grand peuple, & étant tourné vers le poteau, auquel son corps separé de sa tête devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentimens de ce saint Religieux dans une semblable conjoncture, persuadé qu'il alloit dans quelques momens joüir de la gloire des Saints & s'unir éternellement avec son Dieu. Les Gentils fu-

rent ſi touchez de la tendre devotion qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Pluſieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté, dont on uſoit envers ce ſaint homme.

Aprés environ un quart d'heure d'Oraiſon, il ſe leva avec un viſage riant, qui montroit aſſez la tranquillité & la paix de ſon ame, & s'approchant des bourreaux qui s'étoient un peu retirez, il les embraſſa tous à genoux avec une affection & une joye qui les ſurprit. Enſuite s'étant relevé. *Vous pouvez à preſent, mes freres*, leur dit-il, *vous pouvez faire de moy ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expreſſions pleines de douceur & de charité qu'on n'a pû

pû encore recueillir.

Les bourreaux à demi yvres ſe jetterent ſur lui, & déchirerent ſa robe, ne voulant pas ſe donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais ayant apperçû le Reliquaire qu'il avoit coutume de porter au col, ils ſe retirerent en arriere, ſaiſis de frayeur, & ſe diſant les uns aux autres, que c'étoit aſſurément dans cette boëte qu'étoient les charmes, dont il enchantoit ceux de leur nation, qui ſuivoient ſa doctrine, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de le toucher, pour n'être pas ſeduits comme les autres. Dans cette ridicule penſée, un d'eux prenant ſon ſabre pour couper le cordon qui tenoit le Reliquaire, fit au Pere un large playe, dont il ſortit beaucoup de ſang.

Le fervent Miſſionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du ſacrifice qu'il étoit ſur le point d'achever. Enfin ces barbares perſuadez que les charmes magiques des Chrétiens étoient aſſez puiſſans pour reſiſter au tranchant de leurs épées, ſe firent apporter une groſſe hache, dont on ſe ſervoit dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immoloit aux Idoles ; aprés quoi ils lui attacherent une corde à la barbe, & la lui paſſerent autour du corps pour tenir la tête panchée ſur l'eſtomach pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu ſe mit auſſitôt à genoux devant les bourreaux, & levant les yeux & les mains au Ciel, il attendoit en cette poſture la couron-

ne du martyre ; lorsque deux Chrétiens de *Maravas* ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrazez, fendirent la presse & s'allerent jetter aux pieds du saint Confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable Pasteur, puis qu'il s'exposoit avec tant de zele à mourir pour eux ; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, & qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, & ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart, & aprés s'en être assurez, ils retournerent au Pere de Brito, & lui couperent la tête. Le corps

qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant panché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba neanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts & tournez vers le Ciel. Les bourreaux se presserent de la separer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y reünir. Ils lui couperent ensuite les pieds & les mains, & attacherent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin qu'il fût exposé à la vûë & aux insultes des passans.

Aprés cette execution, les bourreaux menerent au Tyran les deux Chrétiens, qui s'étoient venu offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez & les oreilles, & les ren-

voya avec ignominie. Un d'eux pleurant amerement de n'avoir pas eû le bonheur de donner sa vie pour JESUS-CHRIST, revint au lieu du supplice. Il y considera à loisir les saintes Reliques, & aprés avoir ramassé devotement les pieds & les mains qui étoient dispersez de côté & d'autre, il les approcha du poteau où étoient la tête & le corps, & y demeura quelque temps en prieres avant que de se retirer.

Voilà, Mes Reverends Peres, quelle a été la glorieuse fin de nôtre cher compagnon le Reverend Pere Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps aprés cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vûës que lui, que nous avons quitte l'Europe, & que nous sommes venus

aux Indes, nous eſperons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce ſerviteur de Dieu. Plaiſe à la miſericorde infinie de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt de nous en faire la grace, & que de nôtre côté nous n'y mettions aucun obſtacle. La Chrétienté de *Maravas* ſe trouve dans une grande deſolation, par la perte de ſon ſaint Paſteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prieres aux nôtres, afin que le ſang de ſon premier martyr ne lui ſoit pas inutile, & qu'elle retrouve par les interceſſions de ce nouveau Protecteur, d'autres peres auſſi puiſſans que lui en œuvres & en paroles, qui ſoutiennent & qui achevent ce qu'il avoit ſi glorieuſement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de la priſon de nôtre

glorieux Confesseur, je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'assister, & lui rendre tous les bons offices, dont je suis capable. Je marchois avec une diligence incroïable, & j'avois déja fait une partie du voyage, lors qu'on m'apporta des nouvelles seures de son martyre. Je resolus de passer outre, mais les Chrêtiens qui m'accompagnoient, & les Gentils même qui se trouvoient presens, me representerent que si j'entrois plus avant dans le *Maravas*, j'exposerois sans esperance d'aucun succés, cette Chrétienté desolée à une nouvelle persecution. Cette crainte me fit changer de dessein, je me retirai dans une bourgade voisine, pour être plus à portée de secourir ceux qui étoient encore en prison, & pour tâ-

cher de retirer les reliques du ſaint Martyr, ou de les faire decemment enſevelir.

Si vous trouvez peut-être que je vous mande moins de choſes que vous n'en deſireriez ſçavoir, ſoyez aſſurez au moins que je ne vous mande rien que je n'aye appris de gens dignes de foy, qui en ont été témoins oculaires. Si je puis dans la ſuite découvrir quelque choſe d'auſſi certain, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec reſpect,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en J. C. François Lainez de la Compagnie de Jeſus

De la Miſſion de Maduré le 10 *Février* 1693.

LETTRE
DU
PERE DE PREMARE,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. Pere de la Chaize de la même Compagnie, Confesseur du Roy.

A Canton le 17 Février 1699.

MON TRES. R. PERE,

P. C.

La part que vous voulez bien prendre à tout ce qui regarde nos Missions, nous oblige à vous rendre compte

de nôtre voyage. Il eſt ſi nouveau, & l'on s'attend ſi peu, dans la Relation d'un voiage de France à la Chine, d'entendre parler du Royaume *d'Achen*, & de la Ville de *Malaque*, que vous ne ſerez peut-être pas fâché d'apprendre comment nous nous ſommes jettez dans une route ſi extraordinaire, & ce que nous y avons trouvé de remarquable.

Nos grandes avantures ne commencent gueres que vers le détroit de Java. [a] Avant que d'en approcher, nous rencontrâmes vers la ligne l'Eſcadre de M. des Augers qui alloit aux Indes Orientales. Nous eumes le plaiſir d'embraſſer nos

[a] L'Iſle de *Java* eſt au midy du Royaume de *Siam*, elle forme avec l'Iſle de *Sumatra* le détroit de la *Sonde*, qu'on appelle auſſi le détroit de *Java*.

chers Compagnons qui étoient ſur les Vaiſſeaux de cette Eſcadre, & qui n'arriveront à la Chine que dans un an. Ils nous réjoignirent encore au Cap de bonne Eſperance, & le Pere Bouvet quî ſouhaittoit ardemment conduire dans la Chine une troupe nombreuſe de Miſſionnaires, crût devoir prendre avec lui quelques-uns de ces Peres. Il prit en effet les Peres Domenge & Baborier, & nous nous trouvâmes onze Miſſionnaires Jeſuites ſur l'Amphitrite. Il ne reſta ſur l'Eſcadre de M. des Augers que les Peres Fouquet & d'Entre-colles avec le Frere Fraperie.

Pour ce qui eſt du Cap de bonne Eſperance, on le connoît aſſez en France depuis les voiages du Pere Tachard; mais il faut bien mettre de la

difference entre ce qui se dit du Jardin de la Compagnie de Hollande, & le reste de ce qui s'y voit. Tout le reste n'est presque rien ; le Jardin est une des plus belles choses qui se puisse imaginer. Il est vray que l'art y a beaucoup moins travaillé que la nature ; ce ne sont point, comme dans nos maisons de plaisance, des Parterres reguliers, des Statuës, des Jets d'eau, des berceaux artistement travaillez. C'est un assemblage de tout ce qui croît de rare & de curieux dans les forêts, & dans les Jardins des quatre parties du monde. Outre les Orangers & les Citronniers qui sont là tres-hauts, & en plein sol, c'est une multitude & une varieté infinie d'autres arbres & arbustes, qui nous sont inconnus la plus-part, & qu'on trou-

ve toûjours verds & fleuris. Ce ſont des legumes & des fruits à profuſion, qui ſont excellens, & dont on a dans toutes les ſaiſons de l'année. Ce ſont des allées tantôt découvertes, & tantôt ſombres à en être obſcures, qui ſe coupent & qui ſe traverſent dans un terrain trés-vaſte & trés-uni. C'eſt un ruiſſeau clair qui ſe promeine par le Jardin avec autant d'agrément & de ſymetrie que ſi ſon lit avoit été fait exprés. C'eſt la mer qui ſe voit en perſpective, & qui dans ſa ſimplicité forme à toute heure aux yeux & à l'eſprit quelque ſpectacle nouveau. Je vous aſſure que tout cela réüni, feroit en France même un des plus beaux lieux de promenade & des plus capables que nous ayïons d'attirer la curioſité & l'admiration des étrangers.

Aprés trois mois de navigation, nous partiſmes du Cap de bonne Eſperance le 10. Juin de l'année 1698. C'étoit plus de la moitié du chemin fait, ſi nous avions été aſſez heureux pour entrer dans le détroit de la *Sonde*. Ceux qui connoiſſent ces mers ſçavent qu'on fait ordinairement en deux mois le Trajet du Cap à *Batavie*. *b* Il nous étoit d'autant plus aiſé de le faire que nous allâmes à merveille juſques vers les quatre-vingt dix degrez de longitude. Quand nous y fûmes, on crût qu'il étoit temps de s'élever en latitude ; on s'éleva ſi bien, qu'étant le 21. Juillet vers les 6. degrez & demi de latitude qui eſt à peu prés la

b C'eſt la Ville Capitale des Etats que les Hollandois ont aux Indes Orientales. Elle eſt ſituée ſur la côte Septentrionale de l'Iſle de *Java*.

hauteur de *Java*, on esperoit voir la terre. Cependant avançant toûjours, on se trouva le 26. Juillet à quatre degrez & demi sans avoir rien vû, & ce ne fût que le 31. qu'on apperçût la terre de *Sumatra*. Mais le detroit de la *Sonde* étoit manqué de plus de 60. lieuës, & il n'y avoit pas moïen d'y revenir. Il faut que l'erreur de nos Pilotes sur la longitude, eût été énorme. Nous nous trouvâmes donc fort en peine comment nous pourrions gagner la Chine cette année là. Mais voyant que les secours humains nous manquoient, nous eûmes recours à Dieu & à l'Apôtre des Indes, saint François Xavier, pour obtenir la grace d'arriver cette année au terme de nos desirs.

Nous avions déja commen-

cé la devotion des dix Vendredis [c] en l'honneur de ce grand Saint, nous y ajoutâmes un vœu, par lequel tout le monde s'engagea de communier au premier port de la Chine, où l'on toucheroit cette année, ou de contribuer quelque chose pour bâtir en l'Isle de *Sancian* une petite Chapelle sur le tombeau de cet Apôtre, afin de le mettre à couvert de la pluye, & de pouvoir

[c] Saint François Xavier prêcha l'Evangile dans les Indes pendant dix ans, & c'est en memoire de ces dix années, qu'on fait quelques prieres ou quelque autre devotion dix Vendredis de suite en l'honneur de ce grand Saint. On a fixé cette devotion au Vendredy, non seulement parce que saint François Xavier mourut en l'Isle de *Sancian* un Vendredy 2. de Decembre 1552. mais encore parce que pendant la derniere année de sa vie le Crucifix de la petite Chapelle du Château de Xavier, sua du sang en abondance tous les Vendredis. Ce qui ne cessa qu'à sa mort.

commodément y dire la Meſſe.

Au reſte faiſant reflexion ſur nôtre diſgrace, & pour ne pas manquer comme nous avions fait le détroit de la *Sonde*, il nous paroît qu'au ſortir du Cap, quand nous eûmes trouvé les vents d'Oüeſt, il eût fallu faire conſtamment la longitude juſques vers les cent degrez, au lieu que dés le 90. nous commençâmes à nous élever en latitude : ou pour parler plus franchement, nous ne ſçeûmes long-temps où nous étions, quoi que nous cruſſions trés-bien le ſçavoir. Et quand on ſe ſera trompé autant que nous le fûmes dans l'eſtimation des longitudes, on s'égarera neceſſairement enſuite autant ou plus encore que nous.

Nous ne pûmes attraper *Achen* [d] que le 18. jour d'Août.

[d] C'eſt la Ville Capitale du Royaume d'*Achen* en l'Iſle de *Sumatra*.

Il nous fallut eſſuïer pendant plus de trois ſemaines, tout ce que la ligne à de plus terrible, c'eſt-à-dire, les calmes, les chaleurs, les pluyes & la mauvaiſe nourriture. Car les vivres ſe gâtent & ſe corrompent ſous la ligne; c'eſt dequoi exercer de nouveaux Miſſionnaires à ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt. Nôtre ſanté cependant étoit merveilleuſe, Dieu ne nous laiſſant point ſans conſolation, & nous convaincant parfaitement, que tout étant ordonné de lui, il ne pouvoit rien arriver que de trés-bon & de trés-avantageux pour nous.

Tout ce qu'on voit à *Achen* eſt ſi ſingulier, que j'ai regretté cent fois de ne ſçavoir pas deſſiner pour peindre ici en quelque ſorte, ce que je ne pour-

ray expliquer qu'imparfaitement. On ſçait aſſez quelle a été la puiſſance des *Achenois*; il ne faut pour en être inſtruit que lire la vie de Saint François Xavier; mais je ne crois pas qu'on ſçache en quel état ſe trouve aujourd'huy ce Royaume, ni ce que c'eſt que ſa Ville Capitale; j'abuſe des termes peut-être d'appeller un amas confus d'arbres & de maiſons une Ville Capitale.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, une foreſt de Cocotiers, de Bambous, d'Ananas, de Bagnaniers, au milieu de laquelle paſſe une aſſez belle riviere toute couverte de batteaux; mettez dans cette foreſt un nombre incroïable de maiſons faites avec des Cannes, des Roſeaux, des écorces, & diſpoſez-les de telle maniere

qu'elles forment tantôt des ruës & tantoſt des quartiers ſeparez : coupez ces divers quartiers de prairies & de bois : répandez par tout dans cette grande foreſt, autant d'hommes qu'on en voit dans nos Villes lors qu'elles ſont bien peuplées, vous vous formerez une idée aſſez juſte *d'Achen*, & vous conviendrez qu'une Ville de ce goût nouveau peut faire plaiſir à des étrangers qui paſſent. Il y a à *Achen* toute ſorte de nations, & chaque nation a ſon quartier & ſon Egliſe. Celle des Portugais qui ſont pauvres & en petit nombre, eſt entre les mains d'un Pere Cordelier qui n'a pas peu à travailler, & qui n'a gueres dans ſon travail de conſolation à eſperer de la part des hommes.

La ſituation du port *d'Achen*

est admirable, le moüillage excellent, & toute la coste fort saine. Le Port est ungrand Bassin qui est borné d'un costé par la Terre ferme de *Sumatra*, & des autres, par deux ou trois Isles qui laissent entr'elles des passes ou des chemins, l'un pour aller à *Malaque* l'autre pour *Bengale*, & l'autre pour *Surate*. Quand on est dans la rade, on n'apperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de Ville, parce que de grands arbres qui bordent le rivage en cachent toutes les maisons; mais outre le païsage qui est tres beau, rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de petits batteaux de pêcheurs qui sortent de la riviere avec le jour, & qui ne rentrent que le soir lors que le Soleil se couche. Vous diriez

un eſſain d'abeilles qui reviennent à la ruche chargées du fruit de leur travail.

Ces petits *Paraux* ou barques de Pêcheurs n'ont pas plus de trois pieds de large & environ vingt de long. Tout y eſt extrémement propre tant au dehors que par dedans, les planches en ſont ſi bien jointes qu'il ne faut ni étoupes ni godron pour les calfater, & ces barques paroiſſent toujours comme neuves. On ne ſe ſert point de rames pour les faire aller; mais d'une voile faite de natte trés-fine & trés-legere qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit par rapport au corps du *Parau*. L'art a ſçu remedier à cet inconvenient. Il y a aux deux bouts de la barque deux perches aſſez longues. Au haut de chaque perche

eſt attachée une piece de bois courbée vers la mer en forme d'Arc de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque Arc tient à celui qui eſt vis-à-vis par une piece de bois aſſez peſante. Ces deux pieces ſont attachées aux extremitez de l'Arc, & faiſant un contrepoids l'une contre l'autre forment une eſpece de balancier qui empêche ces petits canots de ſe renverſer ; de cette maniere le moindre vent les pouſſe, & ils volent ſur l'eau avec une rapidité ſurprenante ſans apprehender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la riviere on prend un aſſez grand détour à cauſe d'un banc de ſable qu'elle forme en ſe déchargeant dans la mer. On nage enſuite environ un bon quart de lieuë entre deux petits bois

de cocos & d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, & que la seule nature a plantez-là.

A travers ces arbres on commence à découvrir quelque chose de la Ville, dont j'ay parlé. Elle me parût d'abord comme ces païsages sortis de l'imagination d'un Peintre ou d'un Poëte qui rassemble sous un coup d'œil, tout ce que la campagne a de plus riant. Tout est negligé & naturel, champêtre & même un peu sauvage.

Je n'ay pû rien apprendre de certain touchant le gouvernement present de ce Royaume. On parle encore quelquefois d'une Reyne *d'Achen*, mais je crois que c'est une fable, ou s'il y en a une, elle n'a qu'un phantôme de Royauté,

quatre

quatre ou cinq des principaux *Orançois* [a] partagent entre eux le pouvoir, qui n'eſt certainement pas grand choſe. Les *Achenois* ne ſont plus rien, leur païs ne porte ni froment ni vigne, le commerce roule ſur le poivre & ſur l'or, il n'eſt pas beſoin d'ouvrir ni de creuſer dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal, on le ramaſſe ſur le penchant des montagnes, & on le trouve par petits morceaux dans les ravines où les eaux l'entraînent. L'or d'*Achen* eſt eſtimé & paſſe pour le plus pur qui ſe trouve.

Quand on a paſſé le détroit de *Malaque*, on peut ſe vanter d'être hors de la plus difficile & de la plus fatigante

[a] Ce ſont les plus grands Seigneurs du païs.

navigation qu'on puiſſe faire. Nous y avons penſé perir par deux fois. Nous y entrâmes le 23. d'Aouſt & nous n'en ſortimes tout-à fait que le 20. de Septembre. C'eſt 29. jours pour faire deux cens vingt lieuës : on iroit bien plus vîte par terre. On ne faiſoit que jetter & retirer l'ancre, & pour comble de diſgrace, nous n'avions qu'un miſerable Pilote Portugais qui ne voyoit preſque goute, & qui étoit perdu du moment qu'il perdoit la terre de vûë. Nos Pilotes François ont appris ce chemin à leurs dépens, & ils ont eu tout le loiſir d'en faire des Cartes bien meilleures que tout ce qu'on en a fait juſqu'ici. Je marquerai à la fin de cette lettre la route qu'on doit tenir pour paſſer ſurement ce détroit & celui de *Gobernadour*.

La Ville de *Malaque* est éloignée d'*Achen* d'environ 150. lieuës. On y trouve les mêmes agrémens qu'on voit à *Achen*. C'est encore icy de la verdure en quantité, des païsages champêtres, mais les maisons sont mieux bâties. Il y a un plus grand concours de nations, un plus grand commerce, beaucoup plus d'Europeans, & un air moins negligé qu'à *Achen*, sans pourtant que l'art cache la nature. La Ville est separée de la fortereſſe par une riviere qui venant à se joindre à la mer, lorsque la marée est haute, fait que la Citadelle demeure Isolée. Cette fortereſſe est grande comme la Ville de saint Malo, & renferme dans son enceinte une coline sur laquelle on voit encore les restes de nôtre Egliſe de

ſaint Paul, où ſaint François Xavier a tant prêché. La garniſon n'eſt que de deux cens quinze hommes & ſix Cavaliers. Pluſieurs ſont Catholiques, le tout eſt ramaſſé de diverſes nations d'Europe. Ses Baſtions ſont aſſez bons, il y a de beaux canons & en quantité, mais peu de monde pour le ſervir, la rade eſt belle & vaſte, c'eſt une ance que la côte forme en cet endroit; nous n'y avons trouvé que deux ou trois méchans navires ſans défenſe, & des barques conſtruites à la façon des Indes. Les fruits de *Malaque* ſont délicats, on en trouve de toutes les eſpeces: il y a des Moſquées pour les Mores, un Temple dédié aux Idoles de la Chine, enfin l'exercice public de toutes ſortes de ſectes y eſt permis par les

Hollandois. La seule vraye Religion en est bannie. Les Catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour y celebrer les sacrez mysteres.

Nous passâmes à sept lieuës de *Malaque* vis-à-vis d'un port, qui vaut bien *Malaque* même. C'est une autre ance tres-commode avec une jolie riviere, dans laquelle on peut entrer. Avant que de quitter *Malaque* Je vous dirai que nous nous y sommes vûs à deux doigts de nôtre perte. La nuit du 10. de Septembre, il s'éleva tout d'un coup une si furieuse tempeste que nous n'avions encore rien vû de semblable. L'air étoit en feu, la mer en furie, le vent terrible & la pluye effroyable. Comme on ne croyoit demeurer icy qu'un jour au plus; que

d'ailleurs la mer y eſt ordinairement aſſez calme, on n'avoit moüillé qu'une ancre, la plus-part des matelots étoient allez à terre, & le peu qui reſtoit dormoit en aſſurance. L'orage les éveilla bien-toſt, on jetta le mieux qu'on put une ſeconde ancre à la mer, il en fallut jetter une troiſiéme, & ſi M. de la Roque n'avoit fait travailler tout l'équipage, & virer continuellement au Cabeſtan,[b] nous nous ſerions infailliblement perdus. Nous demeurâmes à vingt pieds d'eau juſqu'à deux heures du matin que nous mîmes à la voile.

Le 24. Septembre nous étions à la vûë de *Polcondor* avec un vent favorable. On avoit quel-

[b] C'eſt une machine de bois qui tourne ſur un pivot, & qui ſert ordinairement à lever les ancres du fond de la mer.

que deſſein de relâcher à cette Iſle, mais le vent devenant encore meilleur pour aller en route, il ſe trouva directement contraire pour relâcher à *Polcondor*, dont le moüillage étoit difficile, & la paſſe [a] trop étroite pour pouvoir louvoyer. [b]

Le 29. on ſçavoit bien à peu-prés que nous étions par le travers d'un grand banc de roches, qui a plus de cent lieuës de long & qu'on appelle le *Paracel*, mais on ne s'attendoit pas que nous irions nous mettre au milieu. On ſonda le ſoir vers les quatre heures, & l'on ne trouva point de fonds.

[a] Une paſſe eſt un eſpace de mer entre des terres ou des bancs de ſable par où les Vaiſſeaux paſſent.

[b] C'eſt un terme de Marine qui ſignifie aller tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, au plus prés du vent que l'on peut.

Il ſurvint un grain [c] de vent, qui nous fit faire bien du chemin en peu d'heures. A cinq heures & demie, comme on alloit dire la priere, on fut ſurpris de voir la Mer qui changeoit tout-à-fait de couleur. Aprés la priere on vît trés-diſtinctement le fonds, qui étoit de rochers tres-pointus. Voilà une grande allarme, tout le monde ſe crût perdu ſans reſſource, on ſonde & l'on ne trouve que ſept braſſes, on monte à la découverte, & l'on voit la mer blanchir & briſer devant nous. Si l'on s'étoit trouvé là pendant la nuit, ou s'il étoit ſurvenu un de ces coups de vent, qui ſont ſi ordinaires dans ces mers, nous

[c] Un grain en terme de Marine eſt un nuage qui paſſe promptement, & qui en paſſant cauſe un grand vent & de groſſes ondées de pluyes.

aurions peri à coup sûr. Tout ce qu'on put faire fut de rebrousser chemin & de retourner promptement sur ses pas. La nuit approchoit, & l'on trouvoit un fond inégal, & toûjours des rochers plus durs que le fer. On ne douta pas que nous ne fussions sur le *Paracel*, & l'on attendoit le moment que nôtre Vaisseau se briseroit comme un verre. Dieu travailloit pour nous sans que nous le sçussions encore. Un grain qui paroissoit devant nous s'étant dissipé assez vîte, il s'éleva un petit vent arriere, qui nous retira des portes de la mort. Tant que dura le danger, on n'entendoit point sur le Vaisseau tout ce tintamarre qui s'y entend presque toûjours. C'étoit un triste & sombre silence, la conscience, si

j'oſe ainſi parler, paroiſſoit peinte ſur le viſage d'un chacun.

J'appris en cette occaſion par mon experience, ce que j'avois lû ſouvent dans diverſes relations, la difference qu'il y a entre le danger, quand on le voit de loin au pied d'un Oratoire, & quand on s'y trouve engagé. N'ayant plus vraiſemblablement qu'un moment de vie, jamais les grandes veritez que nous méditons ſi ſouvent, ne s'étoient preſentées de cette ſorte à mon eſprit. Qu'on ſe trouve alors heureux d'avoir entrepris quelque choſe pour Dieu, & qu'on forme aiſément la réſolution de s'épargner moins que jamais à l'avenir.

Entre ſept ou huit heures du ſoir on ſonda, & comme on ne trouvoit plus de fond, on

se vit hors de danger ; mais si le peril passa, j'espere que l'impression qu'il fit dans le cœur de plusieurs personnes ne passera pas si vîte, & qu'elle produira les fruits qu'il est probable que Dieu a singulierement eu vûë, quand il excite de pareilles tempêtes.

Je ne sçai pas ce que Dieu nous prépare à la Chine, mais nous n'avons pas été jusqu'icy sans épreuves. Les anciens Missionnaires disent que c'est bon signe : au moins graces à Dieu, ne souhaitons-nous rien plus ardemment que de répondre fidellement aux desseins que le Ciel a sur nous.

Quoy que nous ne fussions pas loin de la Chine, nous étions encore en grand danger de n'y pas arriver, parce que la saison étoit passée, & que

les vents étoient dérangez depuis le 27. Septembre. Nous redoublâmes nos prieres. Le Pere Bouvet fit paroître plus que jamais ſon zele & ſa confiance en Dieu, qui nous exauça enfin : car le quinze d'Octobre vers les ſept heures du matin nous vîmes la terre promiſe.

C'étoit l'Iſle de *Sancian*, où S. François Xavier nous avoit conduit à une journée de ſon tombeau. Les premiers jours on ne ſçavoit où l'on étoit, & à peine vouloit-on nous croire, nous autres Jeſuites, aprés que nous eûmes été à ce glorieux Tombeau pour ſatisfaire nôtre dévotion, & pour nous acquiter du vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce ſaint Pelerinage un Jeudy 9. d'Octobre, & aprés avoir fait

quatre bonnes lieuës par mer & une par terre, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous apperçumes une aſſez grande pierre élevée debout, & du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots Portugais, *Aqui foi ſepultado S. Franco Xavier*, nous baiſâmes pluſieurs fois une terre ſi ſainte, quelques-uns l'arroſerent de leurs larmes, & je me trouvay penetré de ſentimens ſi vifs, ſi doux, ſi conſolans que je fus plus d'un quart-d'heure comme ravi & ſans pouvoir penſer à autre choſe qu'à goûter ce que je ſentois.

Aprés ces premiers tranſports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument, puis avec des branches d'arbres & un morceau de voi-

le nous bâtiſmes une pauvre tente, qui ne repreſentoit pas mal la cabane ſous laquelle ſaint François Xavier mourut. Enfin nous chantâmes le *Te Deum* avec les Litanies du Saint, & nous entrâmes dans la plus belle & la plus charmante nuit qu'on puiſſe peut-être paſſer en ce monde. Que le plaiſir qu'on goûte eſt pur, lorſque dans une occaſion comme celle cy, l'on ſe communique les uns aux autres tout ce qu'on penſe & tout ce qu'on ſent au fond du cœur. Nous commençons, diſoit l'un, nôtre Apoſtolat dans le lieu, où S. François Xavier acheva le ſien. Il ne put penetrer plus avant dans le vaſte Empire de la Chine, & nous y allons entrer ſans aucun obſtacle. Que ne devons-nous pas eſperer d'y faire pour la gloire

de Dieu sous la protection d'un Saint, qui a pû nous en ouvrir la porte? Il mourut icy pour la gloire de Jesus-Christ, disoit l'autre, épuisé de travaux, aprés avoir converti des nations entieres, aurions-nous bien le bonheur de mourir de même? On chantoit ensuite les Litanies de la tres-Sainte Vierge. Dans une autre pause, on disoit le Chapelet, on revenoit aux loüanges du Saint, & ces Prieres étoient mêlées d'entretiens, qui valoient bien des Prieres. L'on parcouroit les vertus de l'Apôtre de l'Orient, je n'en trouvois aucune, dont je n'eusse besoin & qui ne me manquât. Quelqu'un se souvint de cette nuit que S. Ignace passa toute entiere dans l'Eglise de Montserrat devant l'Image de la tres-Sainte Vierge, lors qu'il se voulut consacrer en-

tierement à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau d'un Apôtre, nous parut assez semblable, & nous la nommâmes nôtre nuit d'armes.

Avec ces sortes de reflexions nous vîmes renaître le jour, & nous eûmes l'avantage & la consolation huit Prêtres que nous étions, de dire tous la sainte Messe un Vendredy jour de S. François de Borgia. La pierre du tombeau de l'Apôtre des Indes faisoit le fond de nôtre Autel, que nous avions élevé sur l'endroit même où il paroît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes non seulement les premiers Jesuites François, qui ayent eu cet honneur, mais même personne ne l'a eu avant nous, que le seul Pere Caroccio Jesuite Italien, de grand merite, mort depuis peu

des fatigues immenſes de ſes travaux Apoſtoliques. Aprés les Meſſes on chanta de nouveau le *Te Deum*, on baiſa la terre cent fois, nous en prîmes tous avec reſpect pour nous en ſervir comme d'une précieuſe relique, & nous nous en revinſmes chantant les loüanges du Saint, dont nous venions de tâcher de recueillir l'eſprit.

Nous voilà enfin arrivez à la Chine au bout de ſept mois, puis que nous partîmes de la Rochelle le 7. de Mars (1698.) & que nous avons moüillé devant *Sancian* le 6. d'Octobre; & encore de ces ſept mois il faut retrancher plus de vingt jours qu'on a perdu au Cap, à *Achen* à *Malaque* & à deux ou trois Iſles deſertes, & qu'on auroit peut-être pû mieux employer. Il faut de plus en ôter tout le

temps qu'on a mis à gagner *Achen*, & à paſſer le détroit de *Malaque*, c'eſt toûjours prés de deux mois. Il n'en falloit pas tant pour aller droit de *Java* juſqu'à la Chine, & je ne m'étonne pas qu'un petit navire Anglois que nous avons trouvé à *Canton* n'ait mis que cinq mois, & même un peu moins à faire ſon voyage. On verra du moins par le nôtre qu'en ſix mois pourvû que l'on ne s'égare pas, on peut venir fort aiſément de France à la Chine.

Mais pour être à *Sancian*, nous n'étions pas encore rendus au terme, & ſans le P. Bouvet, il eût fallu reſter où nous nous trouvions. Il partit pour aller trouver le Mandarin le plus proche qui demeure à une petite Ville nommée *Coüang-Haï*. Il envoya bien tôt de-là des nouvelles & du ſecours à M. de

la Roque. Un Mandarin vint avec des Pilotes côtiers, qui répondirent sur leur tête de mener le vaisseau jusqu'à plus de la moitié du chemin de *Canton*. Il y avoit deux routes pour y aller. L'une au travers des Isles, l'autre en prenant le large, mais cette route étoit dangereuse en cette saison, où il ne faut qu'un coup de vent pour pousser un vaisseau tres-loin, & l'obliger d'aller relâcher jusqu'aux *Moluques*. Nous prîmes cependant ce dernier chemin en louvoyant opiniâtrement jusqu'à *Macao*. Nous n'appareillâmes [c] devant *Sancian* que le 13. d'Octobre, & nous moüillâmes le 24. devant l'Isle de *Macao*. Pendant ce temps-là le Pere Bouvet passa de *Coüang Haï* à

[c] Appareiller en terme de marine c'est mettre à la voile.

Canton pour donner avis à la Cour de ſon arrivée ; & aprés avoir écrit & pris des meſures avec les Mandarins, il revint au devant du vaiſſeau par dedans les Iſles.

La Ville de *Macao* eſt bâtie dans une petite Peninſule, ou plûtôt ſur la pointe d'une Iſle qui porte ce nom. Cette langue de terre ne tient au reſte de l'Iſle que par une gorge fort étroite, où l'on a bâti une muraille de ſéparation. Quand on moüille au dehors comme nous fîmes, on ne voit de tous côtez que des Iſles qui font un grand cercle, & l'on ne découvre que deux ou trois fortereſſes ſur des hauteurs & quelques maiſons qui ſont à un bout de la Ville : on diroit même que les fortereſſes & les maiſons tiennent à une terre fort élevée qui borne

la vûë de ce côté-là ; mais entre cette terre qui fait une Iſle aſſez grande & *Macao*, il y a un beau port ; & la Ville s'étend par dedans le long de ce rivage. Les maiſons ſont bâties à l'Europeanne, mais un peu baſſes : Il y a encore icy de la verdure & un peu de l'air des Indes.

Les Chinois ſont en plus grand nombre dans *Macao* que les Portugais. Ceux-cy ſont preſque tous metifs, & nez dans les Indes ou à *Macao* même. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne ſoient riches ; auſſi les Chinois ne font-ils plus gueres de cas d'eux. Les fortifications de *Macao* ſont aſſez bonnes, le terrain fort avantageux, & il y a beaucoup de canon, mais la garniſon eſt mal entretenuë ; & comme tout luy vient de *Canton*, les Chinois ſont ſans peine les maîtres. Il y a un Gouverneur Portugais, &

un Mandarin, dont tout le pays dépend, & dont le Palais eſt au milieu de la place. Quand il veut quelque choſe, c'eſt aux Portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de careſſe que ce Mandarin en a fait à tous les François. Jamais étrangers n'ont été reçûs de cette maniere en ce pays-cy. Il eſt vray que jamais il n'y étoit venu de vaiſſeau comme le nôtre. Le nom du Roy ne perd rien de ſa grandeur, quand on le prononce à ſix mille lieuës loin de la France, & il imprime dans les cœurs de la plus fiere nation du monde un certain reſpect, qui n'accompagne point le nom des autres Princes étrangers.

Le Pere Bouvet vint nous joindre. Il étoit dans une Galere preſque auſſi longue que nôtre Fregate. Il avoit toutes les mar-

ques de diſtinction qu'ont coutume d'avoir dans cet Empire les *King-tchaï*, c'eſt à dire les Envoyez de la Cour ; & nos François qui le virent, ne furent pas peu ſurpris de ce qu'on leur avoit aſſuré en France que ce Pere n'étoit rien moins qu'un Envoyé de l'Empereur de la Chine. Les Jeſuites de *Macao* nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté & de charité. Le Pere Bouvet alla avec le P. Regis voir le R. P. Ciceri Evêque de Nankin & les autres Jeſuites, qui étoient à l'Iſle Verte.

L'Iſle verte porte ce nom parce qu'elle eſt tres-bien boiſée & fort agreable, & que d'ailleurs tous les lieux d'alentour ſont nuds & comme deſerts ; elle eſt ſituée aſſez proche de la muraille qui ſepare la ville de *Macao* du reſte de l'Iſle : C'eſt la maiſon de campagne des Je-

ſuites Portugais, la Chapelle eſt propre, & le corps de logis aſſez bien bâti, mais ſur tout l'ombre & la fraicheur rendent ce lieu fort agreable. Le R. P. Ciceri l'avoit choiſi pour y faire une retraite de quelques jours. C'eſt une ſolitude toute propre pour un homme Apoſtolique, qui veut quelque temps à l'écart comme Moyſe conſulter le Seigneur, & prendre de nouvelles forces, pour travailler enſuite avec plus d'ardeur à la converſion des peuples. Mais il eſt temps d'achever mon voyage & de me rendre à *Canton.*

Nous moüillâmes fort heureuſement à trois lieuës de cette grande Ville un Dimanche deuxiéme jour de Novembre. Le chemin depuis *Macao* juſqu'au moüillage eſt difficile, ſur tout pour un Vaiſſeau comme

me le nôtre, qui tiroit plus de dix-ſept pieds d'eau ; & ſi le Pere Bouvet n'eût amené avec luy les deux plus habiles Pilotes de tout le pays, nous ne l'euſſions peut-être jamais fait. On commence à voir ce que c'eſt que la Chine, quand on eſt entré dans la Riviere de *Canton*. Ce ſont ſur les deux bords de grandes campagnes de ris, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vûë, & qui ſont entre-couppées d'une infinité de petits canaux : de ſorte que les barques qu'on voit ſouvent aller & venir de loin ſans voir l'eau qui les porte, paroiſſent courir ſur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les côteaux couronnez d'arbres ſur le haut & travaillez à la main le long du vallon, comme le theatre du Jardin des

Thuilleries. Tout cela eſt meſlé de tant de Villages, d'un air champeſtre & ſi bien varié, qu'on ne ſe laſſe point de regarder, & qu'on a regret de paſſer ſi viſte. Enfin nous euſmes le bonheur d'entrer dans *Canton* la nuit du ſix au ſept de Novembre aprés huit mois de navigation depuis nôtre départ de France. Nous logeons dans une eſpece d'hôtel ou de maiſon publique aux frais de l'Empereur. Le Pere Bouvet en a fait donner un ſemblable à M. de la Roque & aux Officiers François. Les Chinois appellent ces ſortes de Maiſons *Cong Koen*, l'on n'y met que des Envoyez de la Cour.

La ville de *Canton* eſt plus grande que Paris, & il y a pour le moins autant de monde. Les ruës ſont étroites & pavées de

grandes pierres plattes & fort dures, mais il n'y en a pas par tout. Avec les chaiſes que l'on loüe icy pour peu de choſe, l'on ſe paſſe aiſément de carroſſes, dont il ſeroit d'ailleurs preſque impoſſible de ſe ſervir. Les maiſons ſont tres-baſſes & preſque toutes en boutiques, les plus beaux quartiers reſſemblent aſſez aux ruës de la Foire Saint Germain; il y a preſque par tout autant de peuple qu'à cette Foire aux heures qu'elle eſt bien frequentée : On a de la peine à paſſer. On voit tres-peu de femmes, & la plus-part du peuple qui fourmille dans les ruës ſont de pauvres gens chargez tous de quelque fardeau, car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui ſe vend & ce qui s'achette que les épaules des hommes. Ces Por-

tefaix vont preſque tous la teſte & les pieds nuds, il y en a qui ont un vaſte chapeau de paille d'une figure fort biſarre pour les défendre de la pluye & du Soleil; tout ce que je viens de dire forme, ce me ſemble, encore une idée de Ville aſſez nouvelle & qui n'a gueres de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maiſons ſeules, quel effet peuvent faire à l'œil des ruës entieres, où l'on ne voit aucunes feneſtres, & où tout eſt en boutiques pauvres pour la plus part, & ſouvent fermées de ſimples clayes de bambous en guiſe de porte? Il faut tout dire: On rencontre à *Canton* d'aſſez belles places & des arcs de triomphe aſſez magnifiques à la maniere du pays. Il y a un grand nombre de portes quand on vient de la campagne &

qu'on veut passer de l'ancienne Ville dans la nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les ruës, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la Ville. Ainsi il faut qu'un chacun se retire dans son quartier si tost que le jour commence à manquer. Cette police remedie à beaucoup d'inconveniens, & fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes Villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des Mandarins a je ne sçay quoy qui surprend. Il faut traverser un grand nombre de cours avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience & où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux, le *Tsong-tou* par exemple, c'est un Mandarin

qui a l'Intendance de deux Provinces ; le *Tſong-tou*, dis-je, ne marche jamais ſans avoir avec lui cent hommes pour le moins. Cette ſuite n'a rien d'embarraſſant : chacun ſçait ſon poſte, une partie va devant luy avec divers ſymboles & des habits fort particuliers ; il y a un grand nombre de Soldats qui ſont quelquefois à pied, le Mandarin eſt au milieu de tout ce cortege élevé ſur une chaiſe fort grande & bien dorée, que ſix ou huit hommes portent ſur leurs épaules. Ces ſortes de marches occupent ſouvent toute une ruë, le peuple ſe range des deux coſtez, & s'arreſte par reſpect juſqu'à ce que tout ſoit paſſé.

Les Bonzes *d* ſont icy en fort grand nombre. Il n'y a pas de lieu où le demon ait mieux con-

d Ce ſont les Preſtres des Idoles.

trefait les saintes manieres, dont on loüe le Seigneur dans la vraye Eglise. Les Prestres de Satan ont de longues robes, qui leur descendent jusqu'aux talons avec de vastes manches qui ressemblent entierement à celles de quelques Religieux d'Europe. Ils demeurent ensemble dans leurs Pagodes comme dans des Convens, vont à la queste dans les ruës, se levent la nuit pour adorer leurs Idoles, chantent à plusieurs Chœurs d'un ton qui approche assez de nôtre Psalmodie. Cependant ils sont fort mépriſez des honnêtes gens, parce qu'avec ces apparences de pieté, on sçait leurs divers syſtêmes sur la Religion, qui sont tous pleins d'extravagance; & que ce sont pour la plus-part des gens perdus de débauche. Ils ne sont gueres mieux

venus auprés du peuple, qui ne penſe qu'à vivre, & dont toute la Religion ne conſiſte qu'en des ſuperſtitions bizarres que chacun ſe forme à ſa fantaiſie.

J'oublois à dire qu'il y a une eſpece de ville flotante ſur la riviere de *Canton*, les Barques ſe touchent & forment des ruës. Chaque Barque loge toute une famille, & a comme les maiſons regulieres des compartimens pour tous les uſages du ménage. Le petit peuple qui habite ces cazernes mouvantes, décampe dés le matin tous enſemble pour aller pêcher, ou travailler au ris qu'on ſeme & qu'on recueille ici trois fois l'année.

Pour nouvelles de la Cour de *Pekin* nous avons appris par des lettres que le Pere Bouvet reçut à ſon arrivée *à Canton*, que jamais l'Empereur ne s'eſt mieux

porté, qu'il n'a jamais été plus glorieux, ni plus admiré de ſes ſujets. Il vient d'aller luy-même en perſonne dans la Tartarie Occidentale à la teſte d'une nombreuſe armée, il a répandu la terreur cinq cens lieuës à la ronde, & défait le ſeul ennemi qui luy reſtât dans ſes deux Empires. Il ne s'applique plus qu'à rendre ſes ſujets heureux. Il ouvre ſes Magazins de ris, il en fait couler juſqu'au fond de la Corée.[e] Les peuples s'eſtiment heureux de vivre ſous le regne d'un Prince ſi accompli; mais ce qui nous donne une bien plus grande joye, c'eſt que ce Prince favoriſe plus que jamais la Religion Chrétienne. Il dit que c'eſt la vraye Loy, il eſt ravi

[e] C'eſt un Royaume qui eſt entre la Chine & le Japon, & qui paye tribut à l'Empereur de la Chine.

d'aprendre quequelques grands Seigneurs l'embraſſent ; & qui ſçait ſi le temps ne s'approche point, où Dieu luy fera la grace de l'embraſſer luy même ? Autrefois Saint Louis envoya une celebre Ambaſſade à l'Empereur du *Catai*. Il n'y a jamais eu d'autre *Catai* que la Chine, comme tous les ſçavans en conviennent aujourd'hui : le deſſein de ce S. Roy étoit de porter cet Empereur à embraſſer la Religion Chrétienne. Oh, ſi Dieu nous donnoit la joye de voir achever par le plus grand & le plus glorieux des ſucceſſeurs de ſaint Louis, ce que ce zelé Monarque commença de vouloir faire ! Enfin l'Empereur a toûjours la même confiance aux Jeſuites François. Tout le monde convient que le Pere Gerbillon eſt l'appuy du Chriſtianiſme dans l'Em-

pire. Le Pere Visdelou qui est tres-habile dans les Mathematiques & dans les Sciences Chinoises, est allé par l'ordre de l'Empereur en quelques Provinces pour empêcher les débordemens des rivieres qui ruinoient tout le pays. Le Pere de Fontaney vint l'an passé à *Canton* par l'ordre de l'Empereur pour sçavoir des nouvelles du Pere Bouvet & pour le recevoir en cas qu'il y fût arrivé. Ce Prince l'attend avec impatience. Ainsi nous ne pouvions pas venir ici dans de plus heureuses conjonctures. Nous sçavons de plus que quatre des plus anciens & des plus excellens Missionnaires sont morts après avoir blanchi dans les travaux de cette Mission & gagné une infinité d'ames à Dieu. Ce sont les Peres Prosper Intor-

cetta, Adrien Grelon, Jean Valat & Dominique Gabiani : Il y a plus de cinquante ans que le Pere Valat partit de France, on dit qu'il fit le voyage par terre, & qu'il arriva au bout d'un an à la Chine. Il faut reparer ces grandes pertes. Je prie tous les jours nôtre Seigneur qu'il inſpire à beaucoup de nos Freres de traverſer la mer pour venir partager avec nous des travaux qui peuvent eſtre ſi glorieux & ſi feconds. Quand nous vivrions ici autant que le Pere Valat & que les autres Peres que nous venons de perdre, nous mourrions avant que d'avoir pû parcourir toutes les Villes de la Chine, & nous laiſſerions encore bien des Idolâtres aprés nous.

Plus les ſecours ſeront prompts

& nombreux, plus la Religion fera de progrés, non ſeulement parce que pluſieurs Miſſionnaires font ce qu'un plus petit nombre ne ſçauroit faire; mais encore parce que le moyen le plus ſeur de convertir en peu de temps tout un pays, c'eſt de convertir d'abord avec éclat une partie conſiderable de ſes habitans. Cela donne de la curioſité aux autres d'apprendre ce qui a pu faire un mouvement ſi ſubit; & quand on connoît bien le Chriſtianiſme on n'eſt plus ſi éloigné de l'embraſſer. Nous ne ceſſerons point, Mon tres Reverend Pere, de vous recommander toûjours un deſſein ſi digne de vôtre zele & de vôtre attention. L'intereſt de Dieu vous y engage & le beſoin que nous avons pour ſa

gloire d'une protection comme la vôtre. Je ſuis avec un profond reſpect,

MON TRES-REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur DE PREMARE, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

ROUTE

QU'IL FAUT TENIR POUR passer les Détroits de *Malaque* & de *Gobernadour.*

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'Isle de *Sumatra* jusqu'au Cap de *Diamans*, c'est-à-dire environ quarante-cinq lieuës. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordez de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze & quinze brasses; qu'on ne s'éloigne point de la terre plus de deux lieues. Au Cap de *Diamans* on fait le Sud quart-sud-Est, & l'on découvre bien-tôt l'Isle *Polverere*, qui est fort haute & bien boisée. On

peut la voir de vingt lieuës, & elle n'eſt éloignée du Cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, & toute l'Iſle n'a pas plus d'un quart de lieuë de tour, le moüillage eſt bon. A une ou deux lieuës de *Polverere* on met le Cap *f* à l'Eſt pour aller reconnoître *Poljara*, c'eſt une autre petite Iſle qu'on trouve à dix-huit lieuës, elle reſſemble fort à la precedente, & par un beau temps la vûe porte de l'une à l'autre. *Poljara* eſt du côté de la terre des Indes, il n'eſt pas neceſſaire d'en approcher plus prés que de huit ou neuf lieuës. Mais il faut ſe mettre entre ces deux Iſles pour entrer dans le vray Canal; lors qu'on eſt à cette diſtance de *Poljara* on voit

f C'eſt un terme de marine qui ſignifie aller à l'Eſt.

d'un côté la terre de l'Inde, qui est basse & bordée de bois, & de l'autre on perd de vûë les costes de *Sumatra*. Qu'on mette le Cap au Sud-Est-quart-d'Est, prenant un peu du Sud-Est pour donner juste entre deux bancs de sable qu'il faut passer necessairement. Il vaut mieux prendre la petite Passe qui est à l'Est & la plus proche de *Malaque*, la grande Passe qui est à l'Oüest, est trop éloignée des terres. On découvre bien-tost la montagne de *Porcelar* du costé des Indes, mais pour ne manquer aucunes des suretez qu'on peut prendre, il faut encore reconnoistre les Isles d'*Aros*, qui sont à l'Oüest franc : alors on est sûr d'estre dans le bon chemin, & l'on fait le Sud-Est-quart-d'Est pour gagner la coste des Indes & venir moüiller devant *Malaque*. Dans

ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, & à midy ils venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlez d'éclairs, les courans portoient Nord-Oüest & Sud Est. On moüilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Aprés qu'on a vû les Isles d'*Aros*, on vient reconnoistre le Cap de *Rochade* du côté de l'Inde, & ce Cap reste à l'Est. Enfin on acheve de s'assurer de sa route par un Rocher tres-pointu & sans mousse ni verdure, qui reste Est-Suest du Cap de *Rochade*. Faisant le Sud-quart-Sud-Est, en peu d'heures avec la marée on moüille à une bonne lieuë de *Malaque*, & l'on com-

mence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malaque* eſt baſſe & couverte de Cocotiers & de Palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maiſons aſſez ſemblables à celles d'*Achen*, qui s'étendent plus d'une demie lieuë ſur le bord de la mer. La Citadelle paroît noire, il y a pluſieurs ſentinelles blanches ſur les remparts, & dedans il y a une hauteur & un reſte de clocher, qui ſemble être joint à une maiſon blanche, c'eſt ce qui paroît d'abord, & c'eſt à quoy l'on peut reconnoître *Malaque* : avec ce que j'en ay dit on ne ſçauroit s'y tromper. Au ſortir de *Malaque* on met le Cap au Sud-quart-ſud-Eſt juſqu'au détroit de *Gobernadour*, & pendant quarante lieuës il n'y a rien à craindre. Quand

on ne peut refouler *h* la marée, il faut moüiller deux fois le jour, on trouve sur le chemin les Isles *Mariacai* qui restent à la droite, il y en a aussi sur la gauche mais sans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le Nord en laissant le detroit de *Sincapour* à la droite; tout y est plein d'Isles, les courans sont rapides, les marées violentes & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une Isle sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mats de Navires, on l'appelle l'Isle de *Sable*, on la voit d'une lieuë, elle peut avoir un quart de lieuë de long & cent pas de large, elle est presque de niveau à la mer, on

h C'est un terme de marine, qui signifie aller contre la marée.

la laisse à la droite, & l'on trouve seize brasses d'eau. Alors on fait l'Est, & on rencontre une autre petite Isle toute de sable où il y a sept ou huit arbres fort hauts & separez les uns des autres, on la nomme l'*Isle Quarrée*; de l'Isle Quarrée on voit l'Isle Saint Jean toûjours à la droite, celle-cy a bien quatre ou cinq lieues de tour: si l'on ne trouvoit que cinq brasses il faudroit faire l'Est-quart-Nord-Est; mais si l'on est au large & sans fond, on fait l'Est franc sans pourtant trop s'approcher des Isles qui sont sur la gauche. De là on découvre la montagne de *Ior* & l'on est par le travers de ce petit Royaume; enfin en continuant cette route à l'Est on voit le Cap de *Romanca*. On fait l'Est-sud-Est & l'Est-quart sud-Est, & quand ce Cap reste

au Nord on fait l'Eſt-ſud-Eſt pour aller reconnoître les pierres blanches, qui ſont de petites Iſles un peu au large ; ſi-tôt qu'on les a vûes, il faut faire l'Eſt quelque temps, puis l'Eſt-Nord-Eſt, & enfin le Nord-Eſt & le Nord-Eſt quart-Nord pour ſe jetter dans le Golfe de *Siam* & de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Goberna-doura* a vingt lieues de long & eſt fort difficile, quand on n'y a jamais paſſé.

LETTRE DU PERE BOUVET MISSIONNAIRE de la Compagnie de Jesus, au Reverend Pere de la Chaize de la même Compagnie, Confesseur du Roy.

A Pekin le 30. de Novembre 1699.

MONTRES-R. PERE, *P. C.*

Quelque heureux qu'ait été le premier voyage que je fis, il y a quatorze ans [a] de Breſt à Siam ſur l'Oiſeau Fregate du Roy

[a] Au commencement de 1685.

avec cinq autres Prêtres[b] de notre Compagnie, je puis dire que celuy que je viens de faire l'a eſté encore davantage. Nous eſtions partis cette derniere fois plus tard que la premiere, & pour un terme beaucoup plus éloigné, nous eſtions dépourvus de Cartes & de Pilotes qui ſont abſolument neceſſaires, pour naviger avec quelque ſeureté dans les mers de la Chine : & cependant nous n'avons pas laiſſé de moüiller heureuſement aux Iſles de *Canton* ſept mois aprés nôtre depart de la Rochelle, quoy que nous euſſions ſejourné malgré nous quatorze jours au Cap de bonne Eſperance ; & touché depuis en trois autres endroits ; & ce qui eſt plus ſurpre-

[b] Les Peres de Fontaney, Tachard, Gerbillon, le Comte, & Viſdelou.

nant,

nant, quoy que nous eussions manqué le détroit de la *Sonde*, qu'on avoit regardé jusqu'à present en France comme l'unique route, pour faire en droiture le voyage d'Europe à Siam & à la Chine : mais bien loin que cette disgrace nous ait esté desavantageuse, elle a servi à nous faire trouver à *Malaque* [a] les Cartes & les Pilotes qu'on nous eût apparemment empêché de trouver ailleurs.

Nous n'avons eu qu'un tres petit nombre de malades pendant nôtre voyage, & nous sommes arrivez graces à Dieu à nôtre terme en parfaite santé au nombre d'onze Missionnaires ; car quoy que nous ne nous fussions

[a] Cette ville appartient aux Hollandois. Elle est sur la Coste Orientale du Détroit, qui porte son nom.

embarquez que neuf[a] à la Rochelle, M. le Chevalier de la Roque voulut bien augmenter nôtre troupe, en prenant encore dans ſon Vaiſſeau les Peres Domenge & Baborier, que nous rencontrâmes au Cap de bonne Eſperance ſur l'Eſcadre de M. des Augers.

Ce qui fut pour nous un grand ſujet de conſolation en arrivant à la Chine, c'eſt que conformément à nos deſirs & aux vœux que nous offrions continuellement à Dieu, pour l'heureux ſuccés de nôtre voyage, ſur tout depuis environ deux mois, nous euſmes le bonheur de prendre terre à l'Iſle de *Sancian*, contre l'attente & contre

[a] Les Peres Bouvet, Dolzé, Parnon, de Broſſia, de Premare, Regis, Perennin, Geneix & le Frere de Belleville.

l'intention même de nos Pilotes, qui ayant desesperé la veille de pouvoir gagner cette Isle, avoient changé de route pour aller moüiller à la vûë de *Macao*. [b] Nous profitâmes d'une occasion si favorable pour visiter le lieu où le Corps de saint François Xavier fut inhumé la premiere fois, lors qu'il finit la carriere de ses travaux Apostoliques, & nous y allâmes recueillir avec la poussiere de son ancien Tombeau, quelques étincelles de ce feu & de ce zele vraiment Apostolique, dont le cœur de ce grand Apostre brûla pendant sa vie, & dont il embrase encore tous les jours ceux qui ont le bonheur de l'imiter, & de marcher sur ses traces. Comme je découvris le premier

[b] Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

ce Tombeau par les queſtions que je fis à quelques Peſcheurs de cette Iſle, je fus auſſi le premier qui eus la conſolation de le viſiter avec M. de Beaulieu Enſeigne de l'Amphitrite, Officier fort attaché à ſes devoirs envers Dieu & fort zelé pour le ſervice du Roy.

Il commandoit la chaloupe de l'Amphitrite que M. le Chevalier de la Roque avoit fait armer, pour me conduire juſques à *Coang haï* ville de la Province de *Canton*, ſituée ſur le bord de la mer vis-à-vis de l'Iſle de *Sancian* qui en releve. J'y allai donc dans l'eſperance de trouver quelque Pilote du Pays, qui pût nous conduire ſeurement juſques à l'embouchure de la riviere de *Canton*, où nous avions deſſein d'entrer.

En faiſant le trajet de l'Iſle de

Sancian à *Coang-haï*, nous rencontrâmes trois galeres armées contre de petits Pirates, qui écument ces mers, & commandées par un Officier Chinois que j'avois vû cinq ans auparavant à *Canton*, & qui me reconnut d'abord. Il m'obligea de monter sur sa galere, & se fit nôtre conducteur au Tombeau de saint François Xavier, où il avoit esté plusieurs fois, comme à un lieu reveré dans toute l'Isle. Nous moüillâmes à une petite portée de mousquet de ce saint lieu, & aprés avoir mis pied à terre & marqué nos respects & nôtre veneration au saint Apostre, par plusieurs reverences & prosternations que nous fismes, partie à la Chinoise, & partie à l'Europeane, nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de la protection sen-

ſible que ce grand Saint nous avoit obtenuë du Ciel pendant tout le voyage, & fiſmes enſuite diverſes autres prieres en commun & en particulier, avec des ſentimens de devotion proportionnez à la ſainteté de ce lieu. Cette petite Feſte fut terminée par une triple ſalve de tout ce que nous avions de boëttes, de pierriers & de mouſquets dans la chaloupe, accompagnée d'autant de cris de *Vive le Roy*. L'ordre avec lequel cela s'executa ſous la ſage conduite de M. de Beaulieu, charma tous les Chinois, qui en furent témoins, & leur donna en même temps une idée tres avantageuſe de nôtre Nation.

Mes Compagnons à qui j'avois indiqué le lieu, où eſtoit le Tombeau du ſaint Apoſtre avant que de l'avoir viſité moy-

même, brûlant d'une ſainte impatience d'y aller rendre leurs devoirs, n'attendirent pas que je leur en fiſſe ſçavoir des nouvelles plus certaines, l'ardeur qui les tranſportoit leur fit grimper une haute montagne chargez des ornemens Sacerdotaux, & de tout ce qui étoit neceſſaire pour celebrer les ſaints myſteres: aprés pluſieurs heures de marche précipitée à travers ces lieux ſauvages & eſcarpez, ils arriverent hors d'haleine au terme deſiré de leur pelerinage. Ils y paſſerent toute la nuit en veilles & en prieres avec quelques autres perſonnes, qui eurent la devotion de les y accompagner. Ils y celebrerent le lendemain matin huit Meſſes de ſuite, avec des ſentimens d'une devotion qu'on ne ſent guéres ailleurs que dans ces ſortes de lieux.

Comme nous avions bien observé les uns & les autres la situation du lieu, une de nos premieres pensées quand on se vit rassemblez, fut de déterminer la forme & la grandeur de la petite Chapelle, que tout ce que nous estions de gens embarquez sur l'Amphitrite, avions fait vœu solemnel deux mois auparavant d'y faire élever à la memoire de l'Apostre de l'Orient; en cas que ce grand Saint nous obtînt du Ciel la grace d'arriver cette année-là à la Chine, comme nous avons fait heureusement.

L'Officier Chinois qui m'avoit conduit au tombeau de saint François Xavier, me mena ensuite à *Coang-haï*. Il avertit incontinent l'Officier de la place, dont il dependoit, de mon retour d'Europe, & du sujet qui

m'avoit porté à m'addreſſer à luy. Ce Mandarin qui m'avoit vû pluſieurs fois à *Canton*, & qui me connoiſſoit, donna ordre devant moy à l'Officier des Galeres de prendre le meilleur Pilote de *Coang-haï*, & d'aller avec ſes Galeres & nôtre chaloupe conduire nôtre vaiſſeau vers *Macao*. Pour moy il me fit accompagner par terre avec les honneurs de *Kin-tchaï* ou d'Envoyé de l'empereur, ce que les autres Mandarins que je rencontray ſur ma route firent à ſon exemple juſqu'à *Canton*, Ville capitale de la Province de ce nom, où j'avois pris depuis deux jours la reſolution de me rendre, pour donner promptement avis en Cour de notre arrivée, & pour procurer à l'*Amphitrite* de nouveaux ſecours.

Pendant les trois jours que je

fus obligé d'y séjourner, pour recevoir & rendre les visites de tous les Officiers Generaux de la Province, qui me vinrent faire compliment sur mon prompt & heureux retour, j'obtins du Vice-Roy & du grand Doüanier pour l'Amphitrite la liberté d'entrer aussi avant qu'il voudroit dans la riviere, avec cette distinction qu'il ne seroit ni visité ni mesuré des Doüaniers, & qu'il ne payeroit aucuns droits, non pas même ceux de mesurage & d'ancrage, que tout vaisseau doit à l'Empereur.

Je montay ensuite sur une barque que me donna le Vice-Roy, & je retournay en diligence avec deux Pilotes Chinois tres habiles porter ces bonnes nouvelles à bord de l'Amphitrite que je croyois trouver à l'embouchure de la riviere, &

que j'allay chercher juſqu'à l'Iſle de *Sancian*, paſſant & repaſſant encore deux fois devant le tombeau de ſaint François Xavier ; mais ce fut inutilement que j'allay ſi loin, car pendant que je paſſois entre les Iſles, le vaiſſeau qui avoit pris le large, vint moüiller à la vûë de la ville de *Macao*, où je le trouvay à mon retour.

M. le Chevalier de la Roque & les autres Officiers du vaiſſeau apprirent avec beaucoup de joïe les bonnes nouvelles que je leur apportay. Ils jugerent par les honneurs que les Chinois, & particulierement les Mandarins me faiſoient malgré moy, qu'ils ſeroient reçûs agreablement. Ainſi on ne balança pas un ſeul moment à entrer dans la riviere, & les deux Pilotes que j'avois amenez, conduiſi-

rent le vaiſſeau à deux lieuës des murailles de la Ville de *Canton* où l'on moüilla.

Pendant ce temps là je me rendis dans cette grande Ville pour ménager la permiſſion de mettre nos malades à terre dans le village voiſin du lieu, où l'on devoit débarquer. Je trouvay heureuſement le *Tſong-tou*, c'eſt un Mandarin dont l'autorité égale celle du Vice-Roy, avec cette difference, que le *Tſong-tou* a pouvoir ſur deux Provinces, & que le Vice-Roy n'a le gouvernement que d'une ſeule. Comme je connoiſſois tres-particulierement ce Mandarin, j'obtins de luy & du Vice-Roy un *Cong-Koen* pour M. le Chevalier de la Roque, & pour Meſſieurs ſes Officiers. On appelle *Cong-Koen* à la Chine les hôtels ou maiſons publiques où l'on loge

les perſonnes de qualité & les Mandarins que la Cour envoye avec honneur dans les Provinces. Pour moy je logeay dans le même *Cong-Koen*, où j'avois logé à mon départ de la Chine pour venir en France, & j'y fus traité à peu prés de la même maniere que je l'avois eſté auparavant. L'Empereur étoit dans la Tartarie Orientale, quand nous arrivâmes à *Canton*, mais ſi-tôt qu'il fut de retour à *Pekin* il envoya en poſte trois *Kin-tchaï* pour venir me recevoir : Ces trois *Kin-tchaï* ou Envoyez étoient le Pere Viſdelou Jeſuite François, le Pere Suarez Jeſuite Portugais, & un Tartare *Mantcheou*, [a] nommé *Hencama*, chef d'un tribunal de la maiſon de l'Empereur.

[a] La petite Nation des *Man-tcheous* dans la Tratarie Orientale, s'eſt rendüe fameuſe depuis un ſiecle par la conqueſte de la Chine.

En arrivant ils nous dirent en preſence du Vice-Roy, du General de la milice & de tous les autres Mandarins ou Officiers Generaux de la Province, que l'Empereur avoit eu de la joye de ce que j'eſtois heureuſement arrivé avec mes compagnons, que ſa Majeſté ſouhaitoit que j'en amenaſſe cinq avec moy à la Cour, & que pour les autres il leur donnoit une entiere liberté d'aller par tout ſon Empire prêcher la loy du Seigneur du Ciel; qu'il prétendoit qu'on remît à l'Amphitrite, qui m'avoit apporté tous les droits de meſurage & d'ancrage; qu'il accordoit aux Marchands venus ſur ce vaiſſeau la permiſſion qu'ils avoient demandée de prendre une maiſon à *Canton*, & d'y faire un établiſſement pour leur commerce; qu'enfin il approu-

voit le bon accueil qu'on avoit fait à nôtre nation, & qu'il ſouhaitoit qu'on la traitât dorénavant encore avec plus d'honneur & de diſtinction.

Quelques jours aprés, les trois Envoyez ſouhaiterent que je me trouvaſſe avec tous mes compagnons dans nôtre maiſon de *Canton*, pour nous annoncer les ordres de l'Empereur. Nous y étant tous rendus, *Hencama* en preſence des deux autres *Kintchaï* nous dît de la part de l'Empereur que ce que ſa Majeſté eſtimoit le plus au monde, c'étoit la vertu; enſuite la ſcience, & l'habileté dans les arts; qu'il m'avoit envoyé en France pour y chercher des compagnons qui euſſent ces qualitez; que m'étant acquité avec ſoin de l'ordre qu'on m'avoit donné, ſa Majeſté en avoit de la joye, &

qu'elle vouloit retenir à ſon ſervice cinq de mes compagnons, & que pour les ſix autres, elle leur permettoit d'aller demeurer en quelque lieu de ſon Empire que ce fût, où il leur plairoit, & de prêcher la Religion Chrêtienne.

Aprés que les Envoyez eurent parlé, nos Miſſionnaires rangez ſur deux lignes firent en ceremonie neuf proſternations à la maniere de la Chine, pour remercier l'Empereur de la faveur qu'il leur faiſoit. Cela ſe paſſa à la vûë d'une grande multitude de peuple, qui alla auſſi-tôt en répandre le bruit par toute la ville, ce qui accredita beaucoup les Miſſionnaires dans *Canton.*

Cependant le Vice-Roy & les autres Mandarins pour ſe conformer à ce que les *Kin-tchaï* avoient marqué, & pour

faire encore un meilleur traitement à nos Officiers, reſolurent de leur donner un feſtin en ceremonie, & de leur remettre les droits de tous les effets qui étoient ſur le vaiſſeau, ce qui alloit à prés de dix mille écus; mais ils exigerent qu'on fiſt auparavant un remerciment de pure ceremonie à l'Empereur pour le droit d'ancrage & de meſurage du Vaiſſeau, qu'on avoit déja accordé.

Comme ces ſortes de remercimens ſe font à la Chine avec des proſternations & des ceremonies qui tiennent de la ſoumiſſion & de l'hommage, nous repreſentâmes, le Pere Viſdelou & moy, que le Capitaine du Vaiſſeau, à qui il appartenoit de faire la ceremonie du remerciement, étant Officier du plus grand & du plus puiſſant Mo-

narque du grand Occident, qui recevoit des hommages ſans en rendre à qui que ce ſoit, ne pouvoit pas faire la ceremonie à la maniere de la Chine. Les Mandarins qui vouloient faire honneur à nôtre Nation, & non pas la chagriner, répondirent qu'il ſuffiroit qu'on la fiſt d'une maniere qui fût honorable pour les deux Nations, c'eſt à-dire, partie à la Chinoiſe, partie à la Françoiſe, & pour cet effet ils propoſerent eux-mêmes que M. le Chevalier de la Roque tourné du côté de *Pekin*, écouteroit la parole Imperiale que le Vice-Roy debout & de côté luy annonceroit, touchant la remiſe des droits du Vaiſſeau, & qu'il l'écouteroit avec reſpect, ou bien à genoux ſon chapeau ſur la teſte, faiſant enſuite pour remerciement la reverence à la

Françoise ; ou bien s'il aimoit mieux, qu'il l'écouteroit le chapeau bas & le corps courbé sans mettre aucun genouil à terre, & qu'il feroit ensuite la reverence à la Françoise.

M. le Chevalier de la Roque n'ayant pas trouvé de difficulté à cette derniere maniere de remercier l'Empereur, s'offrit de s'y conformer, & il le fit avec un air si noble, qu'il donna dans cette action au Vice-Roy & aux autres Mandarins qui assisterent à cette ceremonie, de l'estime pour sa personne & pour sa Nation. On le regala ensuite avec tous ses Officiers, qui eurent tous aprés luy dans cette occasion, le pas au-dessus de tous les Officiers Generaux de la Province.

J'ay dit en cette occasion ; car dans un autre festin, qui fut

un festin de ceremonie qu'on leur fit comme par ordre de la Cour, & où le Vice-Roy occupa la premiere place ou la place du milieu, comme representant la personne de l'Empereur, M. le Chevalier de la Roque fut assis au dessous de luy, mais au dessus des autres Mandarins, qui étoient placez vis-à-vis des Officiers François qu'on avoit fait asseoir du côté le plus honorable. M. de la Roque à qui le Vice-Roy avoit fait offrir le choix quelques jours auparavant, avoit mieux aimé être traité de la sorte par le Vice-Roy & dans son Palais, que par les autres Officiers Generaux de la Province & subalternes du Vice-Roy avec le pas au-dessus d'eux pour luy & pour tous ceux qui l'accompagneroient. Aprés cette ceremonie nous ne

demeurâmes pas long temps à *Canton*, où nous laissâmes le Pere de Broſſia pour avoir ſoin de l'Egliſe que nous y avons. Le jour de nôtre départ, le Vice-Roy, le *Tſong tou*, le General de la milice & tous les autres Officiers Generaux de la Province encore en habit de ceremonie vinrent nous conduire juſqu'au bord de la riviere. Nous apprîmes à *Nan-tchan fou* Capitale de la Province de *Kiamſi*, que l'Empereur étoit party de *Pekin*, & qu'il s'avançoit vers la Province de *Nankin* : nous prîmes nôtre route de ce côté-là, & nous le rencontrâmes entre *Yan tcheou* & *Hoai-ngan* Villes d'un grand commerce, qui ſont ſur le bord du canal par lequel l'Empereur venoit.

Ce Prince ayant eſté averti de nôtre arrivée, nous envoya le

Pere Gerbillon qui nous conduisit sur une petite barque vers celle de sa Majesté ; si-tôt que nous l'eûmes abordé, nous nous mîmes à genoux selon la coûtume pour nous informer de la santé de l'Empereur ; dans ce moment il parut à une Fenestre, & me fit l'honneur de me demander comment je me portois avec un air de bonté capable de charmer les personnes les moins sensibles. Il nous ordonna ensuite de monter sur sa barque, il se contenta alors de me faire quelques questions, ayant esté auparavant suffisamment instruit de toutes les particularitez de mon voyage par les longues lettres que j'avois écrites à *Pekin*.

Le même jour sa Majesté nous donna à huit heures du soir une seconde audiance dans son cabinet, & nous parla plus long-

temps & encore avec plus de familiarité que le matin. Je luy demanday son agrément pour retourner à *Yang-tcheou*, où nous avions laissé les presens que nous luy avions apportez ; si-tôt que nous y fûmes arrivez, nous les arrangeâmes dans un si bel ordre que plusieurs des principaux Seigneurs de la Cour qui les virent & qui ne pouvoient se lasser de les admirer, avouërent qu'on n'avoit encore rien vû de si rare ni de si curieux en cette Cour. L'Empereur qui voulut les considerer de plus prés, se fit apporter chaque piece l'une aprés l'autre, & comme il se connoît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devoit faire. Mais ce qui le frappa davantage, furent les portraits de la Maison Royale, & sur

tout celuy du Roy, dont ce Prince ne pouvoit détacher ſes yeux, comme ſi le naturel & la vivacité des couleurs de ce tableau eût retracé ſenſiblement à ſes yeux toutes les merveilles qu'il nous a oüi raconter de nôtre Auguſte Monarque.

Les Peres Viſdelou & Suarez & *Hencama* leur Collegue eurent ordre deux jours aprés de continuer leur voyage juſqu'à *Pekin*, & d'y faire porter les preſens. Pour moy l'Empereur ſouhaita que je le ſuiviſſe avec le Pere Gerbillon, en attendant mes quatre Compagnons, que nous avions laiſſez derriere.

Comme nous apprîmes le lendemain qu'ils n'étoient qu'à trois lieuës d'*Yang-tcheou*, nous allâmes au devant d'eux. L'Empereur deſcendit dans une petite Iſle nommée *Kin-chan*, qui eſt

eſt au milieu du *Kiang*, la plus large & la plus profonde riviere de la Chine.

Ce fut dans cette Iſle enchantée que l'Empereur les vit tous cinq pour la premiere fois. Aprés qu'ils l'eurent ſalué ſelon toutes les ceremonies Chinoiſes, il les fit approcher de ſa perſonne avec une bonté & une familiarité qu'ils admirerent, il leur fit ſur les Sciences & ſur les beaux Arts, diverſes queſtions qui donnerent lieu à ces Peres de faire voir leur capacité & de connoître l'eſprit & la profonde érudition de l'Empereur. Ils s'attirerent dés cette premiere Audiance l'eſtime de ce grand Prince: il ne put s'empêcher de dire qu'ils luy ſembloient tres-bien choiſis, tres-propres pour ſon ſervice, & qu'il avoit de la joye de les voir.

Mais rien ne marqua mieux combien il étoit content, que le commandement qu'il fit qu'on leur donnât des barques plus legeres que celles qu'ils avoient, & qu'ils se joignissent au Pere Gerbillon & à moy pour le suivre dans tout son voyage, qui dura plus de trois mois.

Quoy que je me sois proposé de ne rapporter icy aucune particularité de ce voyage de l'Empereur, je ne puis cependant, Mon Reverend Pere, me dispenser de vous dire quelque chose des marques de bonté & de bienveillance que sa Majesté donna à neuf ou dix Missionnaires de diverses Nations & de differens Ordres, qui furent introduits en sa presence par le Pere Gerbillon pour avoir l'honneur de le saluer, & de luy offrir quelques petites curiositez. Ce Prin-

ce les fit tous approcher de ſa barque pour leur parler plus familierement, leur envoya des mets de ſa table, & même quelque argent, pour faire voir par des marques ſi publiques de ſa bienveillance royale, l'eſtime qu'il fait de tous les Miſſionnaires, & pour les autoriſer par là de plus en plus dans toutes les Provinces de ſon Empire. Et afin de faire honneur à nôtre ſainte Religion d'une maniere encore plus particuliere, il envoya aux deux Egliſes qui ſont à *Nan-kin*, & à celle de *Hamtcheou* Capitale de la Province de *Tche-kian*, une perſonne pour y adorer le vray Dieu, & pour s'informer de l'état de ces Egliſes.

Sur le rapport que fit cet Officier, qu'on rebâtiſſoit l'Egliſe de la Ville de *Ham-*

tcheou [a] plus celebre par la derniere perſecution qui donna occaſion à ce fameux Edit en faveur de la Religion Chrêtienne, que par ſes Peintures & par ſon Architecture, qui la faiſoient paſſer pour la plus belle Egliſe de la Chine, il donna une ſomme d'argent pour achever promptement ce bâtiment.

Des marques ſi éclatantes & ſi univerſelles de l'eſtime & de l'affection de l'Empereur, tant à l'égard des Miſſionnaires qui ſont à ſon ſervice, qu'à l'égard de ceux qui demeurent dans les Provinces, pourroient faire juger en Europe à ceux qui les apprendront, que ce Prince n'eſt

a Cette Egliſe avoit eſté reduite en cendres peu de temps auparavant avec une partie de la ville de *Ham-tcheou*, comme on le peut voir dans l'Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion Chrêtienne, pag. 65. de la 3. édition.

pas éloigné du Royaume de Dieu : Mais si d'un côté nous avons lieu de rendre au Seigneur mille actions de graces pour la santé parfaite qu'il luy donne, pour la victoire complete qu'il luy a fait remporter sur le *Caldan* [a], l'unique ennemy qu'il pût craindre ; pour le bonheur avec lequel ce grand Prince regne sur ses peuples, également cheri & redouté de tous ; en un mot, si nous devons remercier Dieu pour toutes les prosperitez, dont il le comble dans cette vie : d'un autre côté nous avons raison de craindre que ce ne soit là l'unique récompense de toutes les vertus morales qui éclatent dans sa personne, & de la protection

[a] C'est le Roy des Elouths, un des plus puissans Princes de la Tartarie, dont l'Empereur de la Chine a conquis les Estats depuis quelques années.

particuliere qu'il donne conſtamment depuis tant d'années à nôtre ſainte Religion ; ou à ceux qui la prêchent dans ſon Empire ; à moins que la perſeverance de tant de ſaintes ames qui prient depuis ſi long temps celuy, qui tient entre ſes mains le cœur des Souverains, ne l'oblige enfin à ſe convertir, & ne luy faſſe embraſſer des veritez, dont il eſt parfaitement inſtruit. C'eſt ce que nous demandons tous les jours à Dieu, & ce que nous prions tous les gens de bien de demander pour la plus grande gloire de Dieu, & le ſalut de toute la Chine. Je ſuis avec un profond reſpect,

MON TRES-REVEREND PERE,

DE VOTRE REVERENCE

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur JOACHIM BOUVET, Miſſionnaire de la Comp de Jeſus.

LETTRE DU PERE DE PREMARE,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere LE GOBIEN, de la même Compagnie.

A Ven-tcheou-fou, en la Province de Kiamsi, le 1. Novembre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

A mon arrivée en ce païs j'eus l'honneur d'écrire au R. P. de la Chaize. Comme je ne connoissois guéres encore la Chine, je ne fis presque qu'une Relation

de nôtre voyage, & des courſes que les mauvais temps & l'erreur de nos Pilotes nous avoient fait faire en diverſes mers hors de nôtre route, pendant l'eſpace de prés de huit mois. Je ne doute pas qu'il n'ait eu la bonté de communiquer ma lettre à nos Peres, & que vous n'y ayez trouvé des choſes aſſez curieuſes, non pas peut être pour être cherchées, mais du moins pour être remarquées par des voyageurs, quand elles ſe trouvent dans leur chemin.

Mais maintenant que je commence à connoître ce païs-cy, & que Dieu m'a fait la grace d'apprendre en ſi peu de temps aſſez de Chinois pour entendre à peu prés ce qu'on dit, & pour faire entendre ce que je veux dire; je ſuis en état de vous inſtruire ſur bien des choſes, ſur

leſquelles je ne l'aurois pas pû faire dans mes premieres lettres, & je croy devoir commencer aujourd'huy par vous parler de ce qui vous touche le plus auſſi-bien que moy, je veux dire de l'état & des beſoins preſſans de la Religion dans ce vaſte Empire. Je n'ajouteray donc rien à ce qu'on vous a écrit tant de fois depuis quelques années, que la Chine eſt le plus fertile climat & le plus riche païs du monde. La magnificence de l'Empereur & de ſa Cour, & les richeſſes des grands Mandarins ſurpaſſent ce qu'on en peut dire. On eſt certainement frappé d'abord de ne voir icy que ſoye, que porcelaines, que meubles & cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont pourtant quelque choſe de plus brillant que le commun de nos ouvrages d'Europe.

Mais je vous diray ſeulement en paſſant une choſe qui d'abord vous ſemblera un paradoxe, & qui n'eſt pourtant que la pure verité. C'eſt que le plus riche & le plus floriſſant Empire du monde eſt avec cela dans un ſens le plus pauvre & le plus miſerable de tous. Le terre quelque étenduë & quelque fertile qu'elle ſoit, ne ſuffit point à nourrir ſes habitans. Il faudroit quatre fois autant de païs qu'il y en a pour les mettre à leur aiſe. Dans la ſeule Ville de *Canton* il y a ſans exagerer plus d'un million d'ames, & dans un gros Bourg, qui n'en eſt éloigné que de trois ou quatre lieuës, il y a encore, dit-on, plus de monde qu'à *Canton* même. Qui peut donc compter les habitans de cette Province? Mais que ſera-ce de tout l'Empire, lequel eſt com-

posé de quinze grandes Provinces presque toutes également peuplées ? à combien de millions cela doit-il monter ? Un tiers de ce peuple infini s'estimeroit heureux, s'il avoit autant de ris qu'il en faudroit pour se bien nourir.

On sçait que l'extrême misere, porte à de terribles excés. Quand on est à la Chine, & qu'on commence à voir les choses par soy-même, on n'est pas surpris que les meres tuent, ou exposent plusieurs de leurs enfans, que les parens vendent leurs filles pour peu de chose ; que les gens soient interessez, & qu'il y ait un grand nombre de voleurs. On s'étonne plûtôt qu'il n'arrive quelque chose de plus funeste encore, & que dans les temps de disette, qui ne sont pas icy trop rares, des millions d'ames se voyent perir

par la faim, ſans avoir recours aux dernieres violences, dont on lit des exemples dans nos hiſtoires d'Europe.

Au reſte on ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plûpart de ceux d'Europe, leur faineantiſe, & qu'ils pourroient gagner leur vie s'ils vouloient travailler. Le travail & la peine de ces malheureux eſt au deſſus de tout ce qu'on peut croire. Un Chinois paſſera les jours à remuer la terre à force de bras; ſouvent il ſera dans l'eau juſqu'aux genoux, & le ſoir il eſt heureux de manger une petite écuellée de ris, & de boire l'eau inſipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà tout ſon ordinaire. Avec cela pluſieurs s'accoutument à ſouffrir, & ſi vous en ôtiez les deſirs, qui ſont ſi naturels aux miſera-

bles, l'innocence de leurs mœurs répondroit aſſez à leur pauvreté, & à la grandeur de leur travail.

La premiere reflexion que fait faire aux Miſſionnaires la compaſſion même naturelle qu'on a de ces pauvres gens, c'eſt de dire: Au moins ſi nous pouvions leur donner les conſolations ſolides que trouvent ceux qui ſouffrent en ſuivant les maximes de l'Evangile, ſi nous pouvions leur apprendre à ſanctifier leurs ſouffrances en leur propoſant les exemples d'un Dieu ſouffrant pour leur amour, & en leur découvrant les biens infinis, & le bonheur éternel qu'ils pourroient ſe procurer dans le Ciel par la vie pauvre, penible & laborieuſe qu'ils menent ſur la terre! Mais comment la voix d'un ſi petit nombre de Miſſion-

naires peut-elle ſe faire entendre à cette multitude d'Infidelles qu'on ne compte que par millions, dans un païs ſur tout où vous ſçavez les difficultez qu'il y a à ſurmonter par rapport à la langue.

Ne vous laſſez donc point d'icy à bien des années, de nous entendre dire & redire, que la moiſſon eſt grande, & que le nombre des Ouvriers eſt bien petit: faites-le comprendre efficacement à ceux de nos Peres, qui ont quelque envie & quelque bonne volonté de venir icy, & qu'ils ne croyent pas trop ce que je me ſouviens qu'on nous diſoit quelquefois, quand nous nous préparions à paſſer les mers, qu'on exageroit peut être le bien qu'il y avoit à faire dans les Miſſions, & qu'il s'en falloit beaucoup que les diſpoſitions

des peuples à recevoir le Christianisme fussent telles qu'on nous les publioit en Europe. On ne vient point encore à nous par troupes demander le saint Baptême, comme nous esperons que cela pourra être avec le temps : mais cependant il n'y a point de Missionnaire, qui sçachant la langue & s'appliquant aux fonctions de son ministere, ne puisse avec ses Catechistes baptiser par an quatre à cinq cens Idolâtres.

Mon Dieu, si un Predicateur des plus zelez d'Europe étoit assuré de faire par ses Sermons & par ses Missions quatre ou cinq cens conversions chaque année, ne l'estimeroit-on pas un des plus heureux Ministres de l'Evangile, & ne se croiroit-il pas peut être necessaire ? On prend patience icy quand on

n'en convertit pas davantage, & cela ne s'appelle que de mediocres commencemens, parce qu'on ne mesure pas ses succés à ceux qu'on auroit pû avoir en France, mais à ceux d'un saint Xavier dans les Indes, & à ceux de nos hommes Apostoliques, qui luy succederent au Japon, où les Infidelles venoient sans nombre se presenter au saint baptême.

Je ne parle point des petits enfans que la misere des parens oblige, comme j'ay dit, d'exposer à la ville & à la campagne, en danger d'être mangez des bêtes, & certainement condamnez, si vous ne les secourez, à mourir dans la disgrace éternelle de Dieu. Un homme qui n'auroit rien à faire qu'à les aller chercher pour leur donner le baptême en cette extremité dé-

plorable, ne perdroit point sa peine. Il y auroit peu de jours qu'il n'en trouvât quelqu'un, & leur salut seroit d'autant plus certain, que plusieurs regardent icy la perte de ces innocens comme une décharge necessaire à la Republique, & que personne ne se met en peine de les ramasser, & de les tirer du sein de la mort; dés le jour de leur baptême presque tous seroient en Paradis.

Vous voyez donc bien, Mon Reverend Pere, quel est le plus pressant de nos besoins; il nous faut des compagnons de nos travaux. Les Missionnaires viendroient icy par centaines; qu'avec la liberté que nous avons de prêcher l'Evangile par tout ce vaste Empire, il y auroit de quoy les occuper; c'est à cela comme au plus pressé qu'il faut.

faire la premiere application des aumônes que vous recevrez: n'effrayez pourtant pas les gens en leur faisant trop connoître ce qui seroit necessaire pour fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'Ouvriers. Ne proposez que ce que chacun peut faire sans trop s'incommoder. J'ay pensé souvent que la portion congruë que l'on donne en France à un Curé ou à un Vicaire de campagne, qui n'a pas quelquefois cent paroissiens, est tout ce qu'il faut pour entretenir icy aisément un Missionnaire, qui ne gouvernera pas seulement une Eglise déja formée, & où il y a quelquefois vingt & trente mille Chrêtiens, mais qui fera encore chaque année assez de Chrêtiens pour former une Paroisse de cinq ou six cens Neophytes. Quatre ou cinq per-

sonnes unies ensemble peuvent faire une pension pareille sans beaucoup s'incommoder, & le Missionnaire en ménageant ce petit fonds, ne laisseroit pas d'avoir outre sa subsistance de quoy faire encore par intervalles de petites charitez.

Je ne puis vous expliquer combien ces charitez faites par les Missionnaires, quelque petites qu'elles paroissent, sont utiles & honorables à la Religion : elles confirment de plus en plus les Infidelles dans la pensée qu'ils ont que nous ne sommes pas venus chercher leurs tresors, mais leurs ames & leurs personnes, & l'on sçait que c'est icy une des considerations, qui les prévient davantage en faveur de nôtre Religion. Elles donnent idée au Chinois de la charité des Chrêtiens d'Europe, à qui

nous faiſons tout l'honneur de ces aumônes, declarant ſouvent que ſans la liberalité de quelques ames genereuſes, nous n'aurions de nous-mêmes ni de quoy nous entretenir, ni de quoy leur faire part de ce que nous avons. Le zele des perſonnes qui penſent de ſi loin à des étrangers qu'ils n'ont jamais veus, & dont ils n'auront jamais beſoin, les touche & les attendrit autant que tout le reſte.

De plus ceux qui ſouffrent & qui ſont dans le beſoin, ſont attirez par là à écouter les inſtructions qu'on leur fait. Ils prennent confiance en des gens qui les aiment, & à proportion que nous leur faiſons du bien, ils jugent que nous les aimons & que nous ne voudrions pas les tromper. Enfin elles déterminent ceux des Chrêtiens Chi-

nois qui ſont les plus accommodez à faire à leurs freres en Jeſus-Chriſt des aumônes bien plus conſiderables que les nôtres. Les *Bonzes* preſchent aſſez la charité, mais c'eſt pour eux-mêmes qu'ils la preſchent, & non point pour les pauvres; nous ne prenons rien pour nos miniſteres, & de plus nous pratiquons ce que nous enſeignons. Mais ſi jamais la charité devenoit plus liberale, & que vous trouvaſſiez, comme il peut arriver, de ces grandes ames, qui ne refuſent rien aux propoſitions qu'on leur fait d'un bien ſolide & aſſuré, nous aurions icy dequoy les ſatisfaire.

Entre pluſieurs ſortes d'établiſſemens qui ſeroient neceſſaires, & qui aideroient beaucoup au progrés du Chriſtianiſme par l'honneur qu'ils feroient à la

Religion, il y en a un que plusieurs Missionnaires, aussi-bien que moy, avons singulierement à cœur : Ce seroit qu'on pût faire d'abord dans cinq ou six Villes Capitales des plus grandes Provinces de l'Empire, des especes d'hôpitaux pour élever ces enfans exposez qu'on auroit empêché de mourir, & d'être séparez de Dieu pour toujours. Ce seroit proprement icy une œuvre digne de la pieté des Dames, à qui par consequent vous devriez en expliquer le projet. Car ces hôpitaux seroient principalement composez de filles ; ce sont celles que les parens exposent plus volontiers, quand ils craignent de se voir surchargez d'enfans. Ils en ont encore moins de pitié que des garçons, parce qu'ils croyent qu'ils auront plus de peine à s'en défaire

& à les mettre en état de gagner leur vie.

On les éleveroit donc juſqu'à un certain âge dans les principes de la Religion, & on leur apprendroit les arts du païs propres de leur condition & de leur ſexe. A quatorze ou quinze ans on les placeroit comme on fait en France chez des Dames Chrêtiennes, qui les prefereroient à des domeſtiques idolâtres, ou on les feroit entrer en des eſpeces de Monaſteres où elles paſſeroient leurs jours à prier & à travailler. Sur le modele de ces premieres Communautez, on ne doute point qu'il ne s'en formât bien-tôt d'autres compoſées de perſonnes plus qualifiées, comme dans les maiſons Religieuſes d'Europe. Les Chinoiſes ont beaucoup d'attrait pour la vie ſolitaire. Ou-

tre la disposition qu'on trouve en elles pour pratiquer la pieté, elles sont élevées dans la maison de leurs parens hors du commerce du monde, ainsi on peut croire que la vie du Cloître ne leur coûteroit presque rien. On ne leur parle guéres de ce grand nombre de saintes Vierges, qui choisissent Jesus-Christ pour Epoux dans les divers Ordres Religieux de l'Eglise, qu'on ne sente qu'elles auroient du penchant à faire à Dieu un sacrifice si beau & si genereux.

Il se forme chaque jour dans Paris tant de nouveaux établissemens de pieté, du moins si les choses n'ont bien changé depuis que j'en suis sorti : Une Dame de qualité ne pourroit-elle pas entreprendre quelque chose de semblable pour *Pekin* par exemple, la Capitale de la Chine ?

On

On ne seroit point exposé si loin d'Europe à la tentation de la vaine gloire, ni aux frivoles applaudissemens qu'attire quelquefois de la part des mondains la qualité de Fondatrice. Mais se pourroit-il faire, ô mon Dieu, que ce fust-là ce qu'on cherchast quelquefois dans les bonnes œuvres qui éclatent au dehors; & si l'on avoit la foiblesse d'estre sensible à de pareils retours, par cet endroit même ne seroit-ce pas déja une raison d'envoyer ses charitez à l'autre extrémité du monde, où Dieu seul qui les connoistroit, leur donneroit une récompense pleine & entiere? Il ne faut pas qu'on renonce à la bonne œuvre que je propose, sur ce qu'une seule personne ne pourroit pas sagement esperer de la faire réussir. Ce qui s'employe à

nourrir & à vêtir un pauvre à Paris, en feroit subsister icy quatre ou cinq ; & puis ce n'est pas toûjours, en France même, une seule personne qui fait subsister une maison ; on se joint plusieurs pour fournir à la dépense.

Il suffit qu'il y en ait une à la teste des autres, qui veüille les solliciter sur la connoissance qu'elle a du besoin de ceux qu'on a resolu de soulager. Il n'est pas même necessaire qu'on fasse de si grandes aumônes à la fois. On peut en faire moins, & recommencer plus souvent. La maniere, dont on a reçu à la Chine les François qui estoient avec nous sur l'Amphitrite, nous fait esperer qu'il s'établira un commerce durable & aisé entre les deux Nations, & qu'ainsi nous pourrons recevoir de-

formais de vos nouvelles, & des charitez d'Europe plus d'une fois l'année. Le Voyage n'eſt tout au plus que de ſix mois, pourvû que l'on parte de France à la fin de Decembre, ou au commencement de Janvier. Nous avons trouvé à *Canton* un petit navire Anglois, qui eſt venu d'Europe en cinq mois. Les Vaiſſeaux qui ne partiroient qu'au commencement de Mars, ne laiſſeroient pas d'arriver la même année : mais leur voyage ſera moins ſeur & plus long. Nous ne partiſmes que le 7. de Mars de la Rochelle, nous avons relâché en pluſieurs endroits avec perte de beaucoup de temps, parce que nous avions manqué le détroit de la *Sonde* : avec tout cela, & malgré un détour de prés de cinq cens lieuës dans des mers inconnuës, où

nous n'allions, pour ainſi dire, qu'à tatons, nous avons vû la terre de la Chine au bout du ſeptiéme mois. On ne viendroit pas ſi viſte par terre quand on ne prendroit aucun détour, & qu'on feroit reglément quatorze à quinze lieuës tous les jours.

Je me promets, Mon cher Pere, que tant de Dames de vertu, qui ſont curieuſes de ſçavoir ce qui ſe paſſe au bout du monde, ne ſeront peut-eſtre pas indifferentes ſur ce que je vous écris aujourd'huy, & qu'elles nous ſçauront gré d'avoir fait connoiſtre le beſoin, où ſont pour le temps & pour l'éternité, tant de petites Créatures, auſquelles on doit prendre un intereſt particulier, parce qu'elles ne peuvent attendre qu'une mort éternelle, aprés une vie tres-courte & tres miſerable.

Je finis en vous priant de nouveau, de ne vous point fatiguer de nous entendre si souvent demander. Je ne me fusse jamais crû capable d'en venir là ; mais on change bien de pensées, quand on voit des besoins d'une certaine espece. Le zele peut s'endormir au milieu de la France dans un lieu, où l'on suppose que d'autres feront le bien que nous n'aurons pas fait. Depuis que je me sens icy resolu à consacrer au salut des ames, mon repos, ma santé, ma vie, je suis persuadé que les plus imparfaits & les plus lâches auroient encore plus d'ardeur & plus de zele que moy ; & que je satisferois mal à mon devoir, si dissimulant les besoins de nos pauvres Eglises, j'estois cause peut estre qu'elles fussent moins secouruës. Il y a lieu de croire

que nous ne vous ſerons pas toujours à charge. Quand le nombre des Chreſtiens riches & puiſſans ſe ſera accrû, c'eſt à la Chine & non point en Europe, que nous ferons connoiſtre les neceſſitez de cette Chreſtienté; mais l'heure n'eſt pas encore venuë. Long-temps aprés Jeſus-Chriſt, les premiers Fidelles aſſiſterent les Payens, qui eſtoient dans le beſoin; & la veuë de leur grande charité fut ce qui détermina pluſieurs de leurs ennemis même à ſe faire inſtruire, & à ſe convertir, C'eſt du même moyen que nous voudrions nous ſervir, dans l'eſperance que Dieu y donnera les mêmes benedictions. Je ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE.

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur DE PREMARE, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

LETTRE
DU

PERE STANILAS ARLET, de la Compagnie de Jesus, écrite d'une nouvelle Mission du Perou, au R. P. General de la même Compagnie, le premier Septembre 1698. traduite sur l'Original Latin.

MON TRES REVEREND PERE,

P. C.

L'an 1697. la veille de la feste de saint Pierre & de saint Paul, nous arrivasmes au Perou le Pere François Borine mon compagnon, & moy, tous deux graces à Dieu dans une santé

parfaite, & ſans avoir eſſuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit juſtement quatre ans que durant l'Octave des ſaints Apôtres, vôtre Paternité nous avoit donné permiſſion de quitter la Boheme, nôtre patrie, pour paſſer aux Indes d'Occident. Aprés quelque ſejour en ce nouveau monde, nos Superieurs d'icy me permirent, ce que je ſouhaittois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établiſſement nouveau. Nous luy avons donné le nom du Prince des Apôtres, ſous les auſpices de qui la Miſſion a été entrepriſe & commencée, & on l'appelle, La Reſidence de ſaint Pierre.

Les Barbares que la Providence m'a chargé de cultiver, ſe nomment *Caniſiens*. Ce ſont des hommes tout ſauvages, &

peu differens des bêtes pour la maniere de vivre & de se conduire. Ils vont tout nuds, hommes & femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de loix, nulle forme de gouvernement. Egalement éloignez de la Religion & de la Superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu, ni aux Demons, quoy qu'ils ayent des idées assez formées du souverain Etre. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche & menaçant, je ne sçay quoy de feroce dans toute la figure.

On ne sçauroit bien dire le nombre des hommes, qui peuvent être en ces vastes pays, & parce qu'on ne les voit jamais assemblez, & parce qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre

avec leurs voiſins ; & quand ils peuvent prendre des priſonniers dans les combats, ou ils les font eſclaves pour toujours, ou aprés les avoir roſtis ſur les charbons, ils les mangent dans leurs feſtins, & ſe ſervent au lieu de taſſes, des cranes de ceux qu'ils ont ainſi devorez.

Ils ſont fort adonnez à l'yvrognerie, & quand le feu leur monte à la tête, aprés s'être querellez & dit bien des injures, ſouvent ils ſe jettent les uns ſur les autres, ſe déchirent, & ſe tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres deſordres bien plus honteux, auſquels ils s'abandonnent brutalement, lors qu'ils ont trop bû. Ils ont pour armes l'arc & les fléches, & une eſpece de long javelot fait de roſeaux longs & pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemy

avec tant d'addreſſe & de force, que de plus de cent pas ils renverſent leur homme comme à coup ſeur. Le nombre des femmes n'eſt point limité parmy eux ; les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes les journées entieres, eſt de préparer à leurs maris des breuvages compoſez de diverſes ſortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres Barbares, ſans armes & ſans ſoldats, accompagnez ſeulement de quelques Chreſtiens Indiens, qui nous ſervoient de guides & d'interpretes. Dieu voulut que nôtre expedition fût plus heureuſe qu'on n'eût oſé l'eſperer. Car plus de douze cens hommes ſortirent bien tôt des forêts pour venir avec nous jetter les fonde-

mens de nôtre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vû ni chevaux, ni hommes, qui nous ressemblassent pour la couleur & pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à nôtre premiere rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyïons l'arc & les fléches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes, ne sçachant que dire, & ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pû venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoüé depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits, & le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoient qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; & la vûë d'une nature si monstrueuse les tenoit

dans une eſpece de ſaiſiſſement, qui les rendoit comme immobiles.

Un de nos Interpretes les raſſura, leur expliquant qui nous étions, & les raiſons de nôtre voyage; que nous venions de l'autre extremité du monde ſeulement pour leur apprendre à connoître, & à ſervir le vrai Dieu. Il leur fit enſuite quelques inſtructions particulieres, dont nous étions convenus, & qui étoient à leur portée, ſur l'immortalité des Ames, ſur la durée de l'autre vie, ſur les récompenſes que Dieu leur promettoit aprés leur mort, s'ils gardoient ſes Commandemens, ſur les châtimens redoutables, dont il les menaçoit avec raiſon, s'ils ſe rendoient rebelles à la lumiere qui les venoit éclairer de ſi loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous ſuivent comme un troupeau fait le Paſteur, & nous promettent d'attirer aprés eux pluſieurs milliers de leurs Compagnons. Nous n'avons pas ſujet de craindre qu'ils nous trompent. Déja ſix Nations fort peuplées, ou plûtôt un peuple de ſix grandes Forêts, ont envoyé des Deputez nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, & nous promettre de ſe faire avec nous des demeures ſtables où nous jugerons à propos. Nous avons receu ces Deputez avec toutes les demonſtrations de l'amitié la plus tendre, & nous les avons renvoyez chez eux chargez de preſens. Ces preſens ne ſont que quelques petits grains de verre, dont ils font

apparemment des bracelets & des colliers. L'or & l'argent ne sont point ici à beaucoup prés si estimez, & si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs, & de toute couleur, horsmis le noir dont il ne faut pas, ce seroit dequoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens; que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur & de plus solide.

Nous avons choisi pour faire nôtre nouvelle habitation, un canton bien situé & fort agreable, vers la hauteur d'environ quatorze degrez de latitude Australe. Elle a au Midy & à l'Orient une plaine de plusieurs lieuës d'étenduë, plantée par intervalles de beaux palmiers: au Septentrion un fleuve grand &

poiſſonneux, nommé *Cucurulu* en langue *Caniſienne*: à l'Occident ce ſont de vaſtes forêts d'arbres odoriferans, & tres-propres à bâtir, dans leſquelles on trouve des cerfs, des dains, des ſangliers, des ſinges & toutes ſortes de bêtes fauves & d'oiſeaux. La nouvelle Bourgade eſt partagée en ruës, & en places publiques; & nous y avons une maiſon comme les autres, avec une chapelle aſſez grande. Nous avons été les Architectes de tous ces bâtimens, qui ſont auſſi groſſiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avoüer que les chaleurs ſont icy tres-grandes, par la nature du Climat. C'eſt une Eté violent, qui dure toute l'année, ſans nulle varieté ſenſible des ſaiſons; & ſi ce n'étoient les vents, qui ſoufflent par intervalles, & qui rafraîchiſſent un

peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevez dans les pays Septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages & des tonneres aussi affreux, qu'ils sont grands & frequens. Des nuages épais de moucherons venimeux, nous tourmentent jour & nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain & de vin que ce qu'il en faut pour dire la Messe. C'est de la riviere & de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, & on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets differens, qu'un peu de sel, quand on en a; car souvent on n'en a pas, ou l'on n'en a guéres. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu par ses

consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit desirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; & dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre tres content. En mon particulier, Mon Reverend Pere, j'ose vous assurer que depuis que je suis dans cette penible Mission, je n'ay pas eu un mauvais jour; & certainement ce que je m'en figurois, lors que je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquietude & de dégoût, que ne m'a causé de peine, l'experience de ce que j'ay trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore au siecle dans les meilleurs lits. Tant il est vray que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup

plus, que les maux même ne sçauroient faire.

La veuë seule de ce grand nombre de Catéchumenes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foy, & qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs & de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, & d'un air content le matin à l'explication du catéchisme, & le soir aux prieres, que nous faisons faire en commun; les enfans disputent entre-eux, à qui aura plûtôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mysteres; nous reprendre nous-mêmes, quand il nous échape quelque mauvais mot dans leur langue, & nous suggerer tout bas comment il auroit fallu dire;

les adultes plus avancez demander avec empreſſement le premier Sacrement de nôtre Religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour & de la nuit, quand quelqu'un d'eux eſt extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiſer; nous preſſer de trouver bon qu'ils bâtiſſent au grand Maître une grande maiſon; c'eſt ainſi qu'ils nomment Dieu & l'Egliſe, pendant que pluſieurs d'entr'eux n'ont pas encore où ſe retirer ni où ſe loger.

On ſçait quel obſtacle c'eſt à la converſion des Barbares que la pluralité des femmes, & la peine qu'on a d'ordinaire à leur perſuader ce que le Chriſtianiſme commande à cet égard. Dés les premiers diſcours que nous fîſmes à ceux-cy, avec toute la ſageſſe & toute la reſerve que

demandoit un point ſi délicat, ils comprirent tres-bien ce que nous voulions dire, & nous fûmes obéïs par tout, hormis en trois familles, ſur leſquelles nous n'avons pû encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guerir de l'yvrognerie; ce qui doit paroître admirable, & fait voir la grande miſericorde de Dieu ſur ces peuples, qui paroiſſoient juſqu'icy abandonnez. Quelques femmes ont déja appris à filer, & à faire de la toile pour ſe couvrir. Il y en a déja bien une vingtaine qui ne paroiſſent plus qu'habillées de leur ouvrage, & nous avons ſemé une aſſez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années dequoy vêtir tout le monde. Cependant on ſe ſert comme on peut de feüilles d'arbres pour ſe couvrir, en atten-

dant quelque choſe de mieux. En un mot les hommes & les femmes indifferemment nous écoutent, & ſe ſoumenttent à nos conſeils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'eſt la grace & la raiſon qui les gouvernent. Il ne faut qu'un ſigne de nôtre volonté, pour porter ces chers fidelles à faire tout le bien que nous leur inſpirons.

Voila, Mon Reverend Pere, ceux à qui a paſſé le Royaume de Dieu, que ſa juſtice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes Provinces de l'Europe, qui ſe ſont livrées à l'eſprit de ſchiſme & d'hereſie. Oh ſi ſa miſericorde vouloit faire ici une partie des merveilles, auſquelles les aveugles volontaires de nôtre Allemagne s'obſtinent de fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bien-tôt

icy des Saints ! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps, des hommes tous sauvages, & qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom & la figure, ayent pû prendre si promptement des sentimens d'humanité & de pieté. On voit déja parmy eux des commencemens de civilité & de politesse. Ils s'entre-saluent, quand ils se rencontrent, & nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, & baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres païs, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux ; & dans leur pauvreté ils exercent une espece d'hospitalité liberale, les conjurant de les aimer comme leurs freres, &

de leur en vouloir donner des marques dans l'occaſion. De ſorte qu'il y a lieu d'eſperer qu'avec la grace de Dieu, qui nous a tant aidé juſqu'icy, nous ferons de ce peuple non ſeulement une Egliſe de vrais fidelles, mais encore avec un peu de temps une Ville, peut-être un Royaume d'hommes, qui vivront enſemble ſelon toutes les loix de la parfaite ſocieté.

Pour ce qui regarde les autres Miſſions fondées en ce pays-cy depuis dix ans, je diray à vôtre Paternité, ce que j'ay appris, que le Chriſtianiſme y fait de tres-grands progrés, plus de quarante mille Barbares ayant déja reçû le baptême. C'eſt un concours & une modeſtie rare dans les Egliſes, un reſpect profond à l'approche des Sacremens; les maiſons des particuliers

liers retentissent souvent des loüanges de Dieu qu'on y chante, & des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces Missions pendant la semaine sainte, j'eus la consolation de voir dans l'Eglise plus de cinq cens Indiens, qui châtioient rigoureusement leur corps le jour du Vendredy saint, à l'honneur de Jesus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse & de devotion, ce fut une troupe de petits Indiens & de petites Indiennes, qui les yeux humblement baissez, la tête couronnée d'épines, & les bras appliquez à des poteaux en façon de croix, imiterent plus d'une heure entiere en cette posture l'état penible du Sauveur crucifié qu'ils avoient là devant les yeux.

Mais afin que nos esperances ne nous trompent point, & que le nombre de nos nouveaux fidelles s'augmente chaque jour avec leur ferveur; du fond de ces grands deserts, où nous sommes à l'autre extremité du monde, je conjure vôtre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices, & de nous procurer le même secours auprés de nos Peres & Freres répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jesus-Christ, & dans les prieres desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis,

MON REVEREND PERE,

DE VOSTRE PATERNITE',

Le tres-humble, & tres obéïssant fils & serviteur en N. S. Stanislas Arlet Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

Au Perou de la Mission que les Espagnols appellent Moxos, & que les naturels du païs nomment Canisie, le 1. Septembre 1698.

TABLE.

Lettre du P. Lainez aux Peres de sa Compagnie, qui travaillent en la mission de Madure. Page 1
Lettre du Pere de Premare, au R. P. de la Chaize, Confesseur du Roy. 57
Route qu'il faut tenir pour passer les détroits de Malaque & de Gobernadonr. 111
Lettre du P. Bouvet au R. P. de la Chaize, Confesseur du Roy. 119
Lettre du P. de Premare, au P. le Gobien. 151
Lettre du P. Stanislas Arlet, au R. P. General de la Comp. de JESUS. 175

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le premier & le second Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.* En Sorbonne le 30. du mois d'Octobre 1702.

C. DE PRECELLE.